

Aicardiana

2^e série — n° 17 — 15 juin 2016

- *Éditorial* Dominique AMANN

- *Jean Aicard et les Michelet*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes et articles de Jean AICARD

- *Jean Aicard à Monaco et Monte-Carlo*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

- *Le monument Jean-Aicard à Toulon*
Dominique AMANN

- *Jean Aicard et les tsars.*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

- **Notes et Documents**
 - *Jules Kapry*
 - *Camille Allary*

- *Le nid de bouscarles* Jean AICARD

- *La moderne croisade* Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 17

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Jean Aicard et les Michelet.</i>	7
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes et articles de Jean AICARD	
<i>Jean Aicard à Monaco et Monte-Carlo</i>	61
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes de Jean AICARD	
<i>Le monument Jean-Aicard à Toulon.</i> Dominique AMANN	81
<i>Jean Aicard et les tsars.</i>	103
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes de Jean AICARD	
Notes et Documents	117
<i>Jules Kapry</i>	119
<i>Camille Allary</i>	127
<i>Le nid de bouscarles.</i> Jean AICARD	141
<i>La moderne croisade.</i> Jean AICARD	187

ÉDITORIAL

Un sentiment de fin de règne dans notre vieille démocratie, une actualité dominée par des grèves manifestant avant tout un égoïsme corporatif archaïque et le lot habituel de violences et de crimes ethniques ou religieux induisent un climat de morosité que même la chronique sportive pourtant fournie — tennis, football, et bientôt cyclisme — n'arrive pas à dissiper.

Tout cela fait désirer un retour aux activités de l'esprit et notamment à l'expression poétique : *Aicardiana* apporte aujourd'hui cette éclaircie avec un menu riche et diversifié.

Si Jean Aicard n'a que peu connu le célèbre historien Jules Michelet, du moins fut-il intime avec sa veuve qui l'adopta comme son enfant chéri.

Chez Jean Aicard, Monaco et Monte-Carlo ne sont pas que des destinations estivales à la mode mais aussi des lieux d'art et de science.

Quant au monument Jean-Aicard érigé au jardin de la ville à Toulon, il convient de faire émerger de l'oubli le nom de son créateur : le sculpteur Victor Nicolas, alors jeune artiste déjà très distingué par les institutions officielles.

Enfin, les adresses de notre écrivain aux souverains russes démontrent que la poésie peut — ou, en tout cas, a pu — trouver un champ d'expression dans les relations internationales.

Les *Notes et documents* concernent deux personnages bien différents : le compositeur Jules Kapry qui paraît avoir disparu

dans la tourmente bolchevique d'octobre 1917 et l'écrivain marseillais Camille Allary, trop vite emporté, qui n'a pu développer un talent littéraire prometteur.

Et cette livraison apporte, pour finir, deux textes de Jean Aicard :

- une nouvelle de jeunesse mettant en scène le petit peuple provençal du *plan* de La Garde dans sa vie quotidienne ;
- un poème du temps de la Grande Guerre tentant de sauvegarder une dimension chrétienne même dans les pires entreprises de l'humanité la plus barbare.

Dominique AMANN

JEAN AICARD ET LES MICHELET

Texte : Dominique AMANN
Poèmes et articles de Jean AICARD

Jules Michelet, l'une des grandes personnalités du XIX^e siècle, naquit le 21 août 1798 à Paris, dans une famille catholique originaire de Laon (Aisne) dont le chef était maître-imprimeur. Il fit ses études au lycée Charlemagne puis à l'université. Docteur ès lettres le 27 août 1819, agrégé de lettres le 21 septembre 1821, il débuta sa carrière d'enseignant à la rentrée 1822 au collège Rollin et la poursuivit, à partir de 1827, comme maître de conférences de philosophie dans la future École normale supérieure.

La monarchie de Juillet le nomma suppléant de Guizot à la Sorbonne, mais surtout chef de la section historique des Archives nationales, ce qui lui permit d'accéder aisément à une documentation de première main : il y débuta son *Histoire de France*, qu'il n'achèvera que trente années plus tard.

En avril 1838, à l'occasion de sa leçon inaugurale à la chaire d'histoire du Collège de France, il dénonça l'activisme des Jésuites et l'abandon du peuple par l'Église romaine, s'attirant ainsi la haine du clergé et des milieux conservateurs.

Le décret du 12 avril 1852 le révoqua de ses fonctions de professeur au Collège de France et son refus de prêter serment à l'Empire le fit exclure des Archives nationales.

D'un premier mariage le 20 mai 1824 avec Pauline Rousseau (1792-1839), fille d'un ténor alors célèbre, Michelet eut deux

enfants : Adèle (1824-1855) et Charles (1829-1862) ; mais Pauline mourut de la tuberculose le 24 juillet 1839. Il contracta un second mariage le 19 mars 1849 avec Athénaïs Mialaret, qui lui donna en juillet 1850 un fils, Yves-Jean-Lazare, qui ne vécut que quelques semaines.

Durant les deux décennies du Second Empire, les Michelet vécurent aussi bien en France qu'en Italie. Ils avaient l'habitude de passer l'hiver sur la Côte d'Azur, surtout à Hyères qu'ils découvrirent probablement grâce à Ferdinand Denis, alors conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, dont le frère aîné, Alphonse Denis, avait été maire de la petite cité (1830-1848). Ils arrivèrent pour la première fois à Hyères le 25 décembre 1857 et s'installèrent, grâce à Alphonse Denis, dans un appartement du château Bellevue : « J'ai passé les premiers mois de 1858 dans l'agréable petite ville d'Hyères, qui de loin regarde la mer, les îles et la presqu'île dont sa côte est abritée. La mer, à cette distance, attire plus puissamment peut-être que si l'on était au bord. Les sentiers qui y mènent invitent, soit qu'on suive, entre les jardins, les haies de jasmin et de myrte, soit qu'en montant quelque peu on traverse les oliviers et un petit bois mêlé de lauriers et de pins. Le bois n'empêche nullement qu'on n'ait de temps à autre quelques échappées de la mer. Ce lieu est, non sans raison, nommé Coste-Belle¹. » À la suite de ce premier séjour, les Michelet vinrent passer presque tous les hivers suivants dans la Cité des palmiers.

Les principales œuvres de Jules Michelet sont l'*Histoire de France* (1833-1863) et l'*Histoire de la Révolution française* (1847-1853).

*

¹ MICHELET (Jules), *La Mer*, 5/ livre II « La genèse de la mer », section VI « Fille des mers », page 161.

Au décès de Jules Michelet en février 1874, Jean Aicard n'était âgé que de vingt-six ans et les deux hommes – nés le premier en 1798 et le second en 1848 – avaient cinquante ans d'écart. En cette année 1866, Michelet était un personnage considérable tandis que Jean Aicard était encore un petit provincial à peu près inconnu. Michelet était un historien consacré, un philosophe – ou, du moins, un essayiste – passionné par les relations humaines et l'organisation des sociétés, tandis que Jean Aicard était un poète encore débutant porté vers le théâtre et la métaphysique. Enfin Jean Aicard, même dans sa révolte contre une Église qui lui paraissait avoir abandonné l'humanité souffrante, ne pouvait partager l'anticléricalisme forcené de Michelet.

Ils n'avaient donc *a priori* aucune raison de se croiser puisqu'ils vivaient dans deux univers totalement étrangers et leur rencontre inattendue est due à l'inépuisable entregent d'Alexandre Mouttet² qui était alors le compagnon de la mère de notre poète. La première mention d'Aicard dans le *Journal* de Michelet se trouve à la date du samedi 7 avril 1866³ et la rencontre eut lieu à Hyères. L'apprenti-poète avait apporté son article sur *Les Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo, publié deux jours auparavant par le journal local :

² Dans son *Journal*, tome III (1861-1867) et tome IV (1868-1874), Jules Michelet cite plus de soixante-dix fois Mouttet. Le *Journal* étant rédigé dans un style télégraphique, ces mentions sont toujours très laconiques (« visite de Mouttet », « assiduités de Mouttet », « Mouttet arrive »)... et parfois même impatientes (« l'inévitable Mouttet », « Mouttet qui me fait perdre tant de temps pour rien »...). La première mention de Mouttet se trouve à la date du lundi 23 septembre 1861 (tome III, page 60). — Concernant Alexandre Mouttet et ses relations littéraires, voir AMANN (Dominique), « Alexandre Mouttet », *Aicardiana*, n° 11, 15 avril 2015, pages 7-48.

³ MICHELET (Jules), *Journal*, tome III (1861-1867), page 382, à la date du samedi 7 avril 1866, à Hyères : « À déjeuner les jeunes Turrel et Aicard qui sont venus à pied par le Pradet d'où ils apportent un beau bouquet. On conseille à Aicard de lire Heine ; je l'en détourne [...]. »

Mon premier article de journal parut, si j'ai bonne mémoire, vers 1865, dans le journal *Le Toulonnais*. C'est dire que j'étais à Toulon. Jules Michelet, qui habitait Hyères à cette époque, trouva l'article un peu déclamatoire et voulut bien me le dire : « Vous aurez écrit cela pendant la nuit, trop tard... » C'était un article sur *Les Travailleurs de la mer*⁴.

Nouvel entretien quelques jours plus tard : « À Déjeuner, le pauvre Pasqualini, Mouttet et Aicard. [...]. Elle nous chante : *Quand le b... a labouré* Aicard dédaigne ces chants du Midi⁵. »

À vrai dire, avant ces premières rencontres, Jean Aicard avait déjà lu, au lycée, quelques œuvres de Michelet – proba-

⁴ AICARD (Jean), « À Monsieur Brisson, rédacteur en chef des Annales politiques et littéraires », bibliothèque numérique du musée des *Lauriers-Roses* (photographies Dominique Amann), manuscrit autographe, 6 feuillets, non daté ; projet d'article qui ne semble pas avoir été publié.

Les souvenirs de Jean Aicard sont fort approximatifs. En effet, ce journal avait publié en 1865, dans un article à la mémoire de Jean Reboul récemment décédé, deux poèmes de Jean Aicard : « L'ange et l'enfant, à Jean Reboul », lycée de Nîmes, mars 1863, et « À la mémoire de J. Reboul », lycée de Nîmes, 1^{er} juin 1864 (*Le Toulonnais*, 31^e année, n° 4738, jeudi 14 décembre 1865, page 2 colonne 5 et page 3 colonne 1). Il publia ensuite : AICARD (Jean), « Le génie de la navigation » (*Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4763, mardi 13 février 1866, « Feuilleton », page 1 colonnes 1-5 et page 2 colonne 1).

Le roman de Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, parut au début de l'année 1866 (1/ Paris, librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie} éditeurs, 1866, in-8°, trois volumes, 328-328-280 pages). Le livre connut d'emblée un succès prodigieux – vingt-cinq mille exemplaires vendus – qui nécessita au moins neuf éditions durant la seule année 1866. Fervent du Proscrit de l'Empire, Jean Aicard fut un des premiers lecteurs de l'œuvre nouvelle ; son article, daté à la fin « Toulon, mardi matin, 3 avril » a été publié deux jours plus tard (*Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4784 du jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2 et 3).

⁵ MICHELET (Jules), *Journal, tome III (1861-1867)*, page 382, à la date du mercredi 11 avril 1866. Athénaïs, née dans le Midi, à Montauban, connaissait bien les chansons de son pays natal et se plaisait à les interpréter lors de rencontres intimes. — En ce qui concerne « le pauvre Pasqualini », dont la santé était effectivement fort détériorée et qui mourut le 15 août suivant, voir AMANN (Dominique), « Timoléon Pasqualini », *Aicardiana*, 2^e série, n°

blement tirées de la providentielle bibliothèque d'Alexandre Mouttet – comme il le rappela longtemps après avec une bonne pointe d'humour :

Nous avions pour professeur de rhétorique un homme de grand mérite et de grand cœur, qui a fait des élèves comme les Charles Bayet et les Paul Reclus. Ce professeur (il est mort depuis un an à peine) n'aimait ni Michelet... ni Théodore de Banville. C'est pourquoi je ne parvins jamais à obtenir la première place en discours français. Je le sais, parce qu'il me le répétait sans cesse : « Jamais je ne consentirai à vous classer premier parce que vous avez lu Michelet... et, de plus, je vous ai rencontré, un jour de sortie, en train de lire les *Odes funambulesques* ! »

Par parenthèse, je n'ai jamais osé conter cela à Th. de Banville ni à notre Michelet !...

De la farouche résolution de mon professeur je souffris toute une longue année. Pas une fois premier en discours français ! Songez donc ! un apprenti poète ! J'étais mortifié !

Six ou sept ans plus tard, je publiai une série de petits poèmes sous ce titre : « *Poèmes de Provence* », dans la *Revue des Deux Mondes*... Je reçus aussitôt une carte de mon professeur de rhétorique avec ces mots spirituels et attendrissants : « Mon cher Aicard, je vous demande pardon. » C'est ainsi que je fus, pour la première fois, classé premier en « discours » français par mon professeur de rhétorique, sept ans après ma sortie du lycée.

15, 15 décembre 2015, pages 154-164. — Durant l'année 1866, Jean Aicard étudia le droit à la faculté d'Aix-en-Provence, mais il revenait fréquemment à Toulon ; à partir de juin, il fut même admis dans la bastide des *Lauriers* à La Garde où Amédée André et Jacqueline passaient la saison chaude. — Les Michelet quittèrent Hyères en mai et n'y reparurent qu'en décembre suivant.

Tel fut mon plus grand succès universitaire, et je le conte avec fierté.

Mon professeur devint, bien entendu, mon ami, — et je garde précieusement la petite carte, le prix d'honneur non inscrit sur le palmarès.

J. A. ⁶

Le jeune poète, tout émerveillé d'entrer dans l'intimité d'un grand homme, tenta de capter l'attention de l'historien. Il lui dédia son poème « L'historien » :

L'HISTORIEN⁷.

Ô Révolution, ma mère,
que vous étiez lente à venir !
MICHELET.

Parfois l'historien qui sonde
Les grands règnes évanouis,
Ou sur les horizons du monde
Fixe ses regards éblouis,

Voyant dans quelle nuit profonde
Les esprits dormaient enfouis ;
Et quelle tempête féconde
Les fit surgir épanouis,

⁶ Le *Figaro*, 51^e année, 3^e série, n° 237, vendredi 25 août 1905, « Petite chronique des lettres », page 3, colonne 4. Le professeur de rhétorique nommé est Émile Gaspard.

⁷ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème IX, pages 113-114 ; poème daté à la fin « Toulon, 1866 ».

Cet homme enthousiaste pleure !
Superbe, impatient de l'heure
Où l'ignorance doit périr,

Il crie en sa sainte colère :
« Ô Révolution, ma mère,
Que vous étiez lente à venir ! »

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ne conserve aucun manuscrit de ce poème, qui n'est connu que par sa publication : il s'agit, de toute évidence, d'une pièce alors récente, composée pour une visite faite à l'historien.

Mais surtout, le jeune Toulonnais mettait la dernière main à un long poème intitulé *Jeanne d'Arc*, sa première œuvre imprimée en plaquette.

Après sa condamnation et son supplice, Jeanne fut d'autant plus vite oubliée qu'elle avait été déclarée – entre autres motifs de condamnation – schismatique, apostate et hérétique par l'Église romaine... et se trouvait ainsi vouée à la damnation éternelle ! Il fallut attendre Philippe-Alexandre Le Brun de Charmettes et son *Histoire de Jeanne d'Arc* (1817) pour que l'héroïne médiévale fût rappelée à la mémoire collective. Et c'est surtout Jules Michelet qui réhabilita la Pucelle avec son opuscule *Jeanne d'Arc* (1841), formant le livre V de son *Histoire de France*, où la jeune guerrière apparaît comme une « sainte laïque », incarnation du peuple français et fondatrice de la Patrie. À partir de ce moment, le personnage de Jeanne d'Arc a été utilisé par différents partis politiques ou courants de pensée : Henri Martin, historien républicain, lui fit incarner l'esprit et les vertus gauloises et voyait en elle un « messie de rationalité » opposé au clergé romain ; Charles Péguy et Anatole

France lui ont aussi consacré d'importants ouvrages. L'Église romaine se trouvait fort gênée puisqu'elle avait condamnée Jeanne pour sorcellerie et hérésie et l'avait livrée au bourreau. Elle ne pouvait cependant pas laisser les « libres-penseurs » la proclamer « sainte laïque » ! Aussi M^{gr} Dupanloup, évêque d'Orléans, mit en route, en 1869, le processus visant à la canonisation de Jeanne. Le procès, ouvert le 2 novembre 1874, n'aboutit que le 16 mai 1920, après avoir été interrompu par la Grande Guerre : béatifiée en 1909, Jeanne fut canonisée le 9 mai 1920.

Jean Aicard aura probablement fait lire son poème au célèbre historien avant de l'achever, à la date du « 27 avril 1866 » inscrite après le dernier vers, et de le porter chez l'imprimeur : l'œuvrette est également dédiée à Jules Michelet ⁸.

14 Au cours de ces premiers entretiens, une répartie de Michelet provoqua chez notre poète quelques réflexions philosophiques :

M. Michelet me disait : Croyez, croyez, jeune homme, — et soyez persuadé que s'il y avait au monde plus de mal que de bien, le monde finirait.

— Je n'osai rien répondre au maître — mais cette affirmation me semble trop affirmative.

Si le mal est plus fréquent que le Bien, nul ne le sait — chacun jugeant d'après ses impressions, ses joies ou ses douleurs.

Mais moi je dis : les rues de la ville ont beau être noires, tortueuses, étroites, — le ciel apparaît toujours au-dessus, autrement, nuit complète !... et les hommes ont beau être noirs, tortueux, étroits, le ciel apparaît toujours en eux, si peu que ce

⁸ AICARD (Jean), *Jeanne d'Arc*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1866, in-8°, 12 pages.

soit ; ainsi le ciel disparaîtrait-t-il, que les hommes vivraient encore dans les ténèbres !

28 juillet 66 ⁹.

En octobre, Jean Aicard dédia encore un poème à Michelet :

La Mer.

À M. J. MICHELET ¹⁰.

Concert prodigieux des ondes et des pierres !
Long retentissement des flots sur les galets !
Splendeur de la mer débordant de lumières !
Fourmillement profond d'ombres et de reflets !

La Mer, c'est à la fois la Mort et la Pensée !
Plongez dans ce soleil, vous trouverez la nuit,
Ah ! sous les mouvements de la vague insensée,
Un monde se recueille et travaille sans bruit.

Les plus petits y font l'œuvre la plus sublime.
Unis et patients ils montent vers le jour,
Et cette œuvre qu'hier emprisonnait l'abîme,
La liberté du ciel l'éclaire avec amour.

Parfois l'homme ainsi voit surgir quelque île immense,
Et d'autres s'écrouler dans le gouffre écumant,

⁹ AICARD (Jean), *Hommes et Choses*.

¹⁰ AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, poème LXXXIII, pages 167-168 ; poème daté à la fin « Toulon. 15 8^{bre} 66 ». Se trouve également dans : AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 19-20. Voir aussi : Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 2, page 37 (poème *La Mer*). — *La Mer* est également le titre d'une œuvre de Michelet publiée en 1861.

Mais la puissante mer, sans repos, recommence
Le labeur éternel de son enfantement.

Ô grand Historien, — l'océan, c'est l'Histoire !
Et vous, vous qui sondez les deux obscurités,
Vous voyez, sous les flots dévorants de la gloire
Un monde ténébreux forger ses libertés !

Des bouleversements quand s'éteint l'harmonie,
L'horizon vapoureux, lassé de se ternir,
Nous montre, dans la mer au firmament unie
L'Humanité mêlée à Dieu, dans l'avenir.

Michelet note, dans son *Journal*, une nouvelle rencontre avec Aicard à Hyères le mardi 12 février 1867¹¹.

Au mois de mars 1867, le jeune écrivain marqua une pause dans ses études universitaires de droit et s'installa à Paris pour y achever son premier recueil poétique qui parut à la mi-mai sous le titre *Les Jeunes Croyances*. Il fut admis dans le cercle restreint des intimes des Michelet et publia un article sur les *Mémoires d'une enfant* de M^{me} Michelet :

LETTRE À MA SŒUR¹².

Mémoires d'une Enfant, par M^{me} J. Michelet.

À toi, ma sœur, je veux parler de ce livre de femme, fait de sourires et de larmes, de sentiments attendris et de fortes idées, plein de souvenirs saignants et de grandes aspirations.

¹¹ MICHELET (Jules), *Journal*, tome III (1861-1867), page 449.

¹² *Tribune artistique et littéraire du Midi*, avril 1867, pages 282-286. — MICHELET (Athénaïs), *Mémoires d'une Enfant*, Paris, Hachette, éditeur, in-18.

Ce livre, je te l'envoie ; — que pourrais-je t'offrir de meilleur ? Lis et réponds.

Voilà donc une page notée encore du concert infini, — à peine saisi de nous, qui vibre par-delà notre monde, et par-delà les étoiles, — dans l'inconnu !

La vie est noire, — un cachot. Par les fentes de la porte derrière laquelle, pressés, attentifs, nous veillons, — des bruits, des rayons pénètrent. Que sont-ils ? Que veulent-ils ? — La foule l'ignore, mais les esprits chercheurs le savent parfois, et leur devoir sacré est de l'apprendre à tous.

De là, — ces *Mémoires d'une Enfant*.

En cette enfant rêveuse, dans l'ombre, sont descendues des idées, des sensations (vaporeuses, mais d'une vapeur de lumière) : elle nous en livre les vierges clartés.

J'ai retrouvé là, à travers une poésie fraîchement apaisée comme celle de Virgile, je ne sais quel accompagnement sonore, dans le lointain, formidable, qui rappelle Eschyle. Je revois les blanches Océanides, attristées, unies dans un enlacement gracieux, en face de Prométhée, terrible, enchaîné, — rongé du Vautour.

Regarde-la, l'enfant naïve et inquiète, — solitaire. Son cœur bondit et s'élance ; elle sent un idéal confus, le cherche, — façonne une poupée ! Horrible profondeur ! simplicité sublime ! — Cette poupée, c'est la fille de cette enfant. Et pourquoi pas ? elle l'a créée de ses soins, de ses souffrances, de son amour !

Tout-à-coup elle veut donner une âme à l'Être fictif, et la voilà, audacieuse, comme Dieu souffla sur Adam et Ève, soufflant sur la poupée !

Ainsi se prolongent, mêlées l'une à l'autre, les deux harmonies.

Tantôt l'enfant est tête basse, cousant, travaillant ; — tantôt, hardie, elle veut sortir du monde ; elle lève le front, et s'écrie

dans l'escarpolette que pousse vers l'azur la main calleuse du jardinier : « Je veux m'en aller, Jean ! faites-moi voler haut ! bien haut ! » Toutes les sensations des enfants, cette enfant les a senties, le plus souvent moins effacées, plus élevées ; — elle grandit, et

Ici, nous revenons, ma sœur à la pauvre petite fille ; elle entre en pension, elle part. — Ô tristesses ! mélancolies divines ! nous vous avons senties gémissantes en nous, en ces moments douloureux, navrants, où nous quitions pour la pension froide la chaude maison accoutumée !

Laisse-moi te répéter un chant du poème, une page que je ne transcrirai pas sans larmes, page incomparable, comme seule en peut tracer une femme !

« Je n'avais jusques-là rien possédé au monde. Pour la première fois, j'eus quelque chose à moi. Mon trousseau, mes effets furent mis dans une petite malle. À mesure que mon linge, visité et en ordre, y était déposé, je regardais, je m'y intéressais. Ma sœur joignait au linge des bagatelles qu'elle ne portait plus. Seule, j'aurai tout cela, ce sera mon petit royaume. Comment dire ce que cette malle contient d'idées, d'espoir, de rêves qui se sont peu réalisés ? Je l'ai toujours gardée, je l'ai encore, cette relique. Lorsque mon père partit pour l'Amérique, je le priai de la prendre avec lui, d'emporter une chose de moi. Elle revint, hélas ! bien vide, nous rapportant à peine quelques pauvres débris de la vie qui fut notre vie. Elle-même avait bien souffert du voyage, restait inutile. Je ne la pris pas moins pour y cacher mes livres (mes larmes aussi). Parfois, m'asseyant bien bas près d'elle, je levais le couvercle, je plongeais du regard, et sans le vouloir, je parlais à l'invisible esprit dont quelque chose y est peut-être encore. Elle m'a suivi fidèlement dans mes voyages de jeune fille. Personne ne savait que c'était comme une âme qui m'accompagnait, me gardait.

Aujourd'hui, elle enferme ce que j'ai de plus précieux, les manuscrits de mon mari. Chacun des grands labeurs qui marquent ses années, dès qu'il a vu le jour, vient se reposer là avec les souvenirs de mon père. » Ô douceur ! ce chant du poème, c'est tout un poème !

Après la *séparation*, c'est fini, plus d'éclairs joyeux, venant du ciel... je me trompe, ceux du travail sans trêve, commandé par la volonté.

Comme tu vas sentir ton âme saisie ! attachée à ces phrases vibrantes, à ces douleurs qui l'empliront d'un attendrissement sans fond ! La sagesse, la beauté de ces pensées enchaîneront ton être comme elles se sont emparées du mien ! — Où aurons-nous vu avec tant de simplicité traduites les pénibles souffrances du départ et de la mort ?

Quoi que nous fassions tous, hommes, la douleur nous tient, le malheur nous étreint. Pleurons c'est notre droit, parfois notre devoir, mais que les pleurs soient un baptême de Force, de Vertu !

Marchons tête baissée, sur les ruines de notre maison rasée, chaque page déborde d'enseignements pour les pères, pour les mères.

Un talent remarquable de M^{me} Michelet, c'est celui du peintre. Sa main, toute tremblante d'émotion, dessine avec fermeté de pures lignes (nous l'avions appris par bien des pages de l'*Insecte* et de l'*Oiseau*), et jette avec sagesse de vivantes couleurs.

Quels tableaux ! le *Chai*, la *Foire*, le *Travail*, le *Chant du bouvier* !

Dans le chapitre consacré à l'amitié (l'*Amie*), palpète un amour suprême... toujours l'élan vers le plus haut, — toujours le cri : « Des ailes ! des ailes ! »

De temps en temps surgissent en langage du midi, des chansons rustiques choisies parmi les jeunes, les fortes, les belles, — et appréciées par l'auteur avec âme et vérité.

Nous le savons, M^{me} Michelet a le sentiment le plus profond de la solidarité des êtres, et çà et là apparaissent des mots touchants, des souvenirs comme celui de la couleuvre timide ne sortant de sa retraite que sous les yeux paisibles et protecteurs du père et de l'enfant.

Chaque ligne du livre scrute, sonde la vie, c'est là une virile main de femme qui ajoute son labeur au labeur commun !

Après le poète ému, après le peintre animé, l'historien, — et tout en lui.

M^{me} Michelet a l'âme de son mari. Une certaine assimilation de style que partout ailleurs, d'élève à maître, j'eusse considérée comme un défaut, ici je l'admire et je l'aime ; — elle est sainte.

Ne va pas exagérer d'ailleurs. M^{me} Michelet a des accents à elle, qu'on ne retrouverait pas en son mari, bien que l'historien, vaillant et magnifique, verse souvent aux cœurs une paix douce comme un chant de femme.

Dès le premier chapitre, une préoccupation continue, — un amour sans limite, entraînant la fille vers le père ; elle arrive à conter l'histoire de ce père aimé, et l'on sent une joie pieuse, joie endolorie, car cette histoire est un drame sanglant et plein de terreur.

Tour à tour secrétaire du *petit nègre laid*, hideux et féroce, Toussaint Louverture, qui voulut un jour le faire assassiner, — perdu dans une île sauvage, et sans vivres, — servant Napoléon à l'île d'Elbe, — compromis, emprisonné en France, — sauvé enfin et regagnant l'Amérique, M. Mialaret est un héros digne de l'histoire.

Quoi de beau comme la vie de cet homme persévérant ! que d'enseignements encore jaillissent de ce récit, — fiers et superbes !

De son mari, M^{me} Michelet a le trait vif, bref, sûr, qui fait tressaillir et respirer.

Sur la terre labourée aujourd'hui, où s'élevaient hier nos arbres aimés, nos bêtes chéries, où était fixée heureuse au soleil, notre famille, — marchons tête baissée, mais en cherchant en nous une pensée, un espoir à féconder.

Courbés, ployés sous les maux, restons ployés et courbés, mais que ce soit sur le travail. — Nous amener là est le but du livre : il est atteint.

M^{me} Michelet a mis en ce poème plus que de l'esprit et du talent. Elle y a mis toute son âme brûlante, tout son cœur vivant, — une flamme de génie !

Toulon, 26 mars 1866.

Jean AICARD.

Les Michelet eurent à cœur de faciliter au jeune provincial son entrée dans le monde parisien qui lui était bien inconnu : « Maxime Du Camp a été l'une des premières personnes qui m'aient accueilli à mon arrivée à Paris. Michelet m'avait ouvert, au surplus, les portes les plus illustres et c'est par Eugène Pelletan que j'eus l'honneur de connaître le *Rappel*, votre rédacteur en chef et M. Paul Meurice¹³. » Quant à Athénaïs, elle se plaisait à la compagnie du jeune poète et le *Journal* de son mari mentionne des visites d'Aicard le jeudi 25 juillet 1867 (avec M^{me} Meurice), le jeudi 28 novembre et un dîner le jeudi 5 décembre¹⁴.

Jean passa le premier semestre 1868 à Paris pour ses études juridiques. Il y retrouva les Michelet le mardi 23 juin, le vendredi 3 juillet, le samedi 4 juillet et le jeudi 16 juillet 1868¹⁵.

¹³ *Le Rappel*, n° 8770, jeudi 15 mars 1894, « Chez M. Jean Aicard », page 2, colonne 4.

¹⁴ MICHELET (Jules), *Journal*, tome III (1861-1867), pages 511, 532 et 533.

¹⁵ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), pages 37, 38, 39 et 41.

Revenu à Toulon pour l'été, il y acheva un *Prométhée foudroyé* qu'il dédia à Michelet :

PROMÉTHÉE FOUDROYÉ¹⁶

À J. MICHELET

Les mains, les pieds scellés durement à la pierre,
Et le corps rejeté sur la roche en arrière,
Tel Prométhée était cloué depuis longtemps.
Les glaciales nuits & les jours éclatants
Sans nulle trêve étaient venus, à tour de rôles,
Fatalement peser sur ses fortes épaules,
Et lui, sans s'émouvoir, comme oublieux des dieux,
Suivait d'un œil toujours égal, au fond des cieux,
Ces retours réguliers du soir & de l'aurore,
Car la nuit Prométhée étudiait encore,
Inquiet du secret des astres, sans sommeil,
Mais paisible, certain de monter au soleil !
Jupiter, ayant vu la paix de sa pensée,
En trouva la grandeur de l'Olympe offensée ;
Irrité d'un orgueil sans haine & sans courroux,
Étonné du Titan majestueux & doux,
À son vaincu tranquille il voulut apparaître
Dans la gloire effroyable & suprême d'un maître.
Donc, comme Prométhée immobile songeait,
Des hautes profondeurs où son regard plongeait
Il vit un jour sortir & descendre un nuage,
Pareil à ceux qui font les éclairs & l'orage.
Les contours en étaient façonnés par le vent.
Or ce nuage noir, qui paraissait vivant,

Peu à peu grandissait & devint gigantesque ;
Puis, quand il eut couvert tout le firmament presque,
Jupiter, formidable, apparut au milieu.

Le Titan, lui, ne fut pas étonné du dieu !
Il n'a pas tressailli de terreur ; sa prunelle,
Où se réfléchissait la lumière éternelle,
Lorsque le dieu s'est mis par devant tout à coup,
Sans trouble, a reflété son ombre ; — & voilà tout.

Jupiter (qui n'est pas content !) peut croire à peine
Qu'il n'épouvante plus désormais l'âme humaine,
Même quand il veut bien se déranger exprès !
La colère envahit sa face par progrès ;
Il est tumultueux de menaces, & comme
Les pensers ont gardé dans le cerveau de l'homme
L'impassibilité sereine de ses yeux,
Et qu'il voit clairement cela, le roi des dieux
Sent la volonté naître en lui, lente & farouche,
D'écraser le Titan d'un seul mot de sa bouche,
Ou même de froncer seulement le sourcil !
Et le héros paraît inscient du péril ;
Tandis que Jupiter suit sa pensée, il pense
Très librement, le dieu dans la vapeur immense
Ne l'ayant pas ému plus qu'un spectre mouvant
Formé par quelque nue étrange, au gré du vent...
Il se dit, — cependant que la foudre s'apprête :
« Ce Jupiter terrible a vraiment l'air très bête !
Certes, sa barbe longue, admirable d'aspect,
Et son torse athlétique inspirent le respect !
Mars doit aimer beaucoup ce visage sans ride,
Ces gros genoux d'airain & ce regard stupide,

¹⁶ Poème publié plus tard dans *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », poème XXXIV, pages 94-98 ; poème daté à la fin « Toulon, 1868 ».

Et je comprends que l'on se courbe avec effroi
 Sous le geste d'un tel colosse & d'un tel roi !
 Du moins, il a choisi sagement son emblème,
 Et cet aigle porteur de foudres, c'est lui-même !
 Cet aigle au vol cruel, à l'œil dur, au front bas,
 Et qui semble un penseur, & qui ne pense pas ! »

Ainsi rêve le grand martyr sur sa montagne.
 Jupiter, que de plus en plus le courroux gagne,
 A froncé son sourcil énorme ! À ce moment,
 Tout surchargé d'éclairs, l'aigle a soudainement
 Un sursaut inouï des deux ailes ensemble !
 L'air tressaille. Le ciel tout entier tremble. Il semble
 Que, frappés de l'éclair qui luit & qui reluit,
 Le pic & le Titan s'écroulent dans le bruit !

Mais le boiteux Vulcain, forgeron de la foudre,
 Qui ne pouvait, touché de pitié, se résoudre
 À clouer le géant sur la roche aux flancs durs,
 Forge depuis hier des tonnerres moins sûrs,
 Et, tandis que ces bruits d'écroulement s'apaisent,
 Jupiter, entouré des foudres qui se taisent,
 Voit le mortel vivant tout debout sur le mont !
 Cependant il avait voulu l'atteindre au front !
 Les carreaux n'ont pas fait leur devoir... au contraire !
 Et le choc fanfaron d'un impuissant tonnerre
 A fait voler, brisant le roc en forts éclats,
 Les solides anneaux qui liaient aux deux bras
 Le fier Titan, surpris de cette délivrance.

Jupiter un moment considère en silence
 Prométhée à demi libre, & lui, d'une voix

Superbe, & se mettant, pour la première fois,
 À rire, malgré lui, d'un prodigieux rire
 Qui scandait à tout mot ce qu'il tentait de dire,
 Et qui lui secouait le ventre, soulevant
 Vers l'orage... (déjà fugitif dans le vent !)
 Ses bras maigres où sont des empreintes de chaîne,
 Lui, Prométhée, aïeul de la révolte humaine :
 « Bien frappé ! cria-t-il ; va, continue ainsi !
 Encore un coup de ton tonnerre ! — & grand merci ! »

Les visites parisiennes reprirent au retour de Jean dans la Capitale¹⁷. Athénaïs était toujours charmée par le jeune homme... et son mari en prenait parfois ombrage : « Ma femme lui parle avec une sévérité excessive, comme s'il en valait la peine¹⁸ ».

La chute de l'Empire puis la Commune de Paris ne permirent à Jean de retrouver les Michelet que le dimanche 12 novembre 1871 à Hyères¹⁹. Et sa chronique littéraire du 1^{er} janvier 1872 évoqua le célèbre historien :

CHRONIQUE LITTÉRAIRE²⁰

Paris, 1^{er} janvier 1872.

Livres d'Étrennes. — La Terre, par Élisée Reclus — Les étrennes possibles du Prince Impérial. — Henri Rochefort et M. J. Michelet. — L'Oiseau. — Shakespeare, traduction de Montégut. — Christiane, par Gondinet. — *Un père* au pre-

¹⁷ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), pages 100 (visite du lundi 22 février 1869), 114 (samedi 24 avril 1869), 118 (mercredi 19 mai 1869) ; et page 136, samedi 17 juillet 1869.

¹⁸ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), page 121, visite du lundi 7 juin 1869).

¹⁹ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), page 314.

²⁰ *L'Égalité*, jeudi 4 janvier 1872.

mier théâtre-français, *Une mère* au troisième. — Un Mariage sous Louis XV. — Alexandre Dumas, poème par M. Delair. — Amende honorable au poète Blémond.

[...]. Et je pense à cet autre esprit, parent de celui qui fut Camille Desmoulins par l'espièglerie, la vive allure, à Henri Rochefort.

On n'interroge donc pas les antécédents ? ou si l'on n'en tient aucun compte ? Ce n'est donc pas un titre à la clémence d'un tribunal sous la République que d'avoir écrit la *Lanterne* ? — Quoi ! n'avons-nous pas été tous les louables complices de ce journal plein d'une insolence périlleuse ? Ne l'avons-nous pas tous acheté et lu avec joie, dans la rue, sous le nez des sergents de ville ? La France, impuissante à renverser l'empire, n'a-t-elle pas poussé, sous la moustache irritée de Napoléon le petit, un éclat de rire dont l'écrivain de la *Lanterne* avait donné le signal ? Tout cela est vrai, mais on l'a oublié. Quelqu'un pourtant s'en souvient, un grand historien, une de nos belles gloires, J. Michelet. Dans son livre la *France devant l'Europe*, il donne à Rochefort un paragraphe, sa meilleure récompense. Il le dépeint osant à lui seul commencer une franche guerre d'escarmouches contre le spectre impérial devant qui se courbait la France disant toujours « oui » et que prenaient au sérieux les puissances d'Europe. Un seul,... dit-il... du coude casse en riant la vitre... et signe de son nom : Rochefort.

Après tout, cela est beaucoup. Une plume de diamant grave un nom sur du diamant ; cela est immortel.

Mais qui rendra à ces déportés le temps effacé de leur vie libre ? — Nul.

Je me laisse entraîner au courant des pensées tristes ; j'oublie que la bonté est une utopie, que le pardon n'existe pas, que ni Socrate ni Christ n'ont vécu et ne sont morts, et que ce sont là

des chimères, poétiques il est vrai, mais déplacées dans une chronique littéraire...

Revenons aux étalages des librairies, en restant sur ce cher nom de Michelet, car j'y remarque un livre illustré, il y a trois ans : *l'Oiseau*. Suave lecture qui attache par la fidélité des descriptions, qui instruit et qui touche. L'illustre historien s'est pris un jour à s'occuper attentivement de ces petits êtres si mobiles et vifs, si gracieux, les oiseaux, et il a écrit leur histoire comme il avait écrit celle des hommes. La main qui a tracé le portrait des vieux barons du moyen-âge, des Louis XI et des Charles IX, a décrit ici les vautours aux fronts plats et les aigles ; ici, comme là, on voit l'oiseau de proie, au bec tors ; ici, comme là, on voit le travailleur éternel et pacifique ; et l'on voit aussi le chanteur inspiré, l'artiste, du bouvreuil au rossignol. Ah ! c'est ici que le maître s'arrête et qu'il écoute. C'est là qu'il voulait arriver ; c'est ce qu'il voulait nous faire entendre. Il nous menait au repos et à la joie. Comme Virgile dirigeant le Dante, il nous a conduits à travers l'enfer de l'histoire humaine, nous désignant par leurs noms toutes les têtes qui le peuplent, mais tout à coup, d'un signe, il écarte les nuées basses et noires qui pesaient sur nous, et il nous montre, à la cime d'un rameau fin se détachant sur l'azur d'une claire nuit, l'ombre charmante d'un doux artiste consolateur, d'un rossignol chantant l'infini à plein gosier.

Le maître nous a donné le regret de l'aile, l'aspiration à monter toujours plus haut, et il nous laisse, retenant notre haleine, sous cet arbre où chante l'inimitable rossignol.

Les vignettes de Giacomelli sont fort jolies ; beaucoup sont exquises ; elles précisent la rêverie où vous jette cet hymne de *l'Oiseau*. Il y a là des preuves d'une observation de tous les instants sur les oiseaux. Accrochés de leurs pattes et la tête en bas, sommeillant la tête sous l'aile ; soulevant leurs plumes à

cause du froid ou les hérissant de colère ; gonflant le gosier, ouvrant le bec et frémissant des ailes. Dans toutes ces attitudes ils encadrent parmi le dessin léger d'une liane en fleurs l'admirable livre de Michelet. [...].

Le jeune journaliste se plut également à rendre largement compte des derniers travaux de l'historien :

HISTOIRE DU XIX^e SIÈCLE ²¹

Origine des Bonaparte

PAR M. J. MICHELET.

I

M. J. Michelet achève son admirable histoire de France. Le voici qui entre dans le XIX^e siècle, époque immense, fourmillante d'événements. Après la lutte de 89, la chute de la vieille monarchie et l'éclosion de la liberté, — qui demandèrent un temps d'arrêt — l'idée se remet en marche, et sous mille formes, à travers le XIX^e siècle va conquérir le monde.

Le trait caractéristique de ce siècle, c'est l'impatience, la rapidité des battements du cœur. En toute chose cela se trahit. Dès 94 « Saint-Simon, prévoyant et plein du sens lucide et vrai de l'époque, a créé des accélérées au point central, rue du Bouloy, les *diligences Saint-Simon*, qui vont brûler le pavé. » — On le sent, l'électricité et les chemins de fer deviennent nécessaires ; le moment est venu où ils doivent être découverts. La liberté est née ; il lui faut des moyens de se propager, nouveaux comme elle est nouvelle. C'est un essor général des esprits. En 94 et en 95, « grande création des écoles. » Partie d'un tel élan, on ne peut prévoir où s'arrêtera l'*idée française*, quand on songe qu'à

²¹ *Le Peuple souverain*, jeudi 16 mai 1872 (partie I) et *Le Peuple souverain*, vendredi 17 mai 1872 (partie II).

son service elle a les indomptables armées de 92, et pour généraux les Hoche, les Augereau, les Masséna et les Bonaparte...

Et en effet, avec des forces pareilles, la Révolution française, continuant en quelque sorte la légitime défense de 92, eût pu s'étendre sur le monde, et à cette heure peut-être les États-Unis d'Europe seraient fondés.

Un de ceux qui pouvaient, par son génie militaire, y aider le plus, a tout arrêté, tout compromis, tout mis en péril ; c'est là le prodigieux crime indélébile du Corse *Bonaparte*. Cet homme étonnant a confisqué à son profit le grand mouvement en avant des âmes et des forces françaises. Les conscrits qui criaient à Valmy : Vive la République ! sont les mêmes, devenus grognards, qui criaient : Vive l'empereur ! à Waterloo.

Quand la fortune de Bonaparte commença, jamais heure n'avait été plus propice pour de grandes choses, sans pareilles dans le passé : affermir la liberté, la répandre et faire pour le bien des peuples ce que les Alexandre et les César ont toujours fait pour leur joie personnelle et leur glorification.

Cela était si indiqué qu'il est évident qu'une âme capable de comprendre cette tâche n'y eût pas manqué.

Bonaparte, au lieu de cela, ne songe qu'à lui, ne travaille qu'à son élévation, et celui qui eût pu être un grand cœur n'est aujourd'hui, de l'aveu unanime, qu'un génie militaire.

Comme un acteur qui n'oublie jamais que sur lui se fixent d'innombrables regards, le général Bonaparte ne fait pas un geste qui ne soit calculé, pas un mouvement qui ne soit combiné pour l'effet ; il prend un soin extrême de se tenir toujours sur l'avant-scène, faisant de ses compagnons d'armes de simples comparses.

Qu'à trente ans, il ait cru l'Égypte et les Indes limitrophes, c'est possible, mais ce qu'il connut à fond de bonne heure, c'est

l'homme ; et il s'en joua, à son gré, toute la vie. Il eut l'art de s'attirer les applaudissements ; comme les tragédiens antiques, il eut l'art, étant petit, d'apparaître grand à s'y méprendre. Il avait, dès l'adolescence, dès Toulon, chaussé le cothurne. « Il n'est aucun exemple, dit Michelet, d'une existence si préparée, si voulue. »

Prendre les foules, les dominer, les forcer à l'enthousiasme, violenter l'opinion, se la rendre de vive force favorable, c'est certainement du génie. Mais quel génie odieux ! L'esprit du mal a sa majesté, soit, mais d'autant plus est-il redoutable, d'autant plus faut-il l'attaquer, le vaincre — en le démasquant, en disant toute la vérité.

C'est la tâche que s'est proposé notre historien. Il ôte à Napoléon cette *persona*, ce masque d'airain sonore qui lui donnait une voix ample et à longue portée ; il nous montre sa vraie face, au profit de la liberté française et germane, — car un pareil colosse, debout sur un siècle, lui pèse et l'étouffe. Il est temps d'être enfin délivré de cette légende de mort !

II

Sans Napoléon III, Napoléon I^{er} fût peut-être resté grand. La nécessité de démolir le neveu lequel n'eut de raison d'être que l'oncle, a ouvert les yeux aux plus engoués des gloires du premier empereur et les a forcés à soulever la peau du lion. Michelet, sous cette peau de générosité et de magnanimité, nous montre fort bien le regard rusé, fourbe et audacieux.

Il nous le montre substituant, par mille moyens de fascination, sa personne à la Révolution.

« Adieu sciences, idées, nation, adieu patrie !... s'écrie-t-il... Tout cela est ajourné. Je vais m'occuper... d'un homme. »

Venu de Corse, pays de la *vendetta* « qui n'a d'autre poésie que la mort » l'enfant qui un jour écrivit sur un cœur de plomb suspendu à son cou « Gênes *ni la France* (!) n'y entreront ja-

mais ! » devait, ayant la mort à ses ordres, maîtriser cette France un jour.

Entra-t-elle jamais dans son cœur ?

À voir en somme comment sa gloire d'empereur nous a nui, on peut se le demander ; en vérité, ce héros sombre eût voulu infliger à la France une vendetta sans égale, qu'il n'eût pas agi autrement. Mais il ne pensait qu'à lui ; le mal sortait de là sans qu'il eût à se le proposer pour but ; pourtant, que de fois j'ai entendu en Provence, nos corses républicains en colère s'écrier : « oui, nous nous sommes vengés de la France en leur donnant les Bonaparte ! »

Séminariste d'abord, et plein de confiance en cette religion de *l'autorité*, le catholicisme, tour à tour royaliste, robespierriste, puis maratiste, puis de nouveau robespierriste quand il arrive à l'armée d'Italie qu'il trouve sous Robespierre jeune, il se plie avec aisance à toutes les circonstances, en attendant de faire tout plier sous lui.

Avec la campagne d'Égypte, entreprise pour cet effet de la perspective morale qui est de grandir les hommes dans l'éloignement, sur son théâtre représentant des déserts et des pyramides dont il se fait des piédestaux, il attire tous les regards, — et les détourne de Zurich où Masséna, fermant l'Occident aux barbares, « fit autant peut-être que Thémistocle à Salamine. »

En Italie, il n'est pas sur le pont de Lodi, en dépit des lithographies sans nombre qui l'y représentent, un drapeau en main. À Castiglione, Augereau, par sa victoire, le surprend ; il l'embrasse, enthousiasmé, — mais le service qu'Augereau vient de rendre à la France, il le lui escamotera d'une phrase, dans ses *Mémoires* : « Ce jour-là, il se conduisit bien ! »

Ainsi tout concourt, même ses mensonges, à fonder sa gloire. Quant à la liberté, comme elle est oubliée déjà ! Nos soldats se croient encore les *libérateurs* du monde, les soldats de la Révo-

lution, de la République française. Mais lui, déjà, prononce de ces mots qui auraient dû le faire casser aux gages : « *Il ne faut ici qu'un seul homme, et que rien ne le gêne !* » Et : « *S'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissions du gouvernement, n'attendez plus rien de bon !* » L'Italie nous aimait : il la blesse, lève des contributions énormes. En 93, à l'armée du Rhin, on fusillait un de nos soldats qui avait pillé. Lui, il fait brûler le village de Binasco ! Il enlève à l'Italie étonnée ses tableaux, ses statues ; « déménagement barbare ! » dit Michelet. Par là, Bonaparte soulève en Italie la haine contre la République.

Rien n'est beau comme la justice. Il faut, pour avoir le droit d'être aujourd'hui sévères avec nos ennemis, nous frapper la poitrine quand nous reconnaissons avoir péché. D'ailleurs, tout ceci est le crime non de la France, mais d'un homme qu'elle eut le malheur de subir.

On a voulu, à un certain moment, faire de Napoléon une incarnation de l'idée révolutionnaire. Combien cela nous a été fatal ! Certainement, avec lui, a pénétré en Allemagne ou en Espagne quelque chose de la Révolution française, — mais malgré lui. Il ne pouvait faire autrement, n'étant pas roi de droit divin, mais créateur d'une souche de rois, et sorti de la Révolution, il s'élevait, il est vrai, au détriment de la monarchie, — mais combien plus au détriment de la République !

Jomini, qui fut une sorte d'ombre de Napoléon, qui devinait ses plans, qui pénétra son génie, voulait, plus tard, après Iéna, qu'on s'alliât en Prusse avec le parti français, qu'on traitât bien cette puissance, qu'on la désintéressât pour l'avenir. Napoléon, au contraire, voulut la pousser à bout, l'abaisser sans pitié.

J'entretiendrai aujourd'hui le lecteur, selon ma promesse, du volume de Michelet, récemment paru : *Histoire du XIX^e siècle, origine des Bonapartes*.

Il est instructif, ce volume, gros de faits, d'aperçus nouveaux, M. Michelet ne vieillit pas. Ce dernier livre est un coup de massue sur la tête du bonapartisme, un coup de massue d'Hercule.

Le volume s'ouvre à la fin du jacobinisme, et au commencement du socialisme. Michelet y montre admirablement, avec cette chaleur de style et de cœur, cette puissance d'amour qu'on lui connaît, que le socialisme, effroi hier encore, de sept millions de Français, a pour points de départ : « l'humanité, la pitié ».

« L'ardent foyer en fut Lyon, d'une part, où vivait Fourier ; de l'autre, la Picardie, patrie de Babeuf ; » — en ce temps-là, on avait faim, tout comme sous Louis XIV. Et comme c'était l'heure du grand travail de la liberté, le socialisme prit naissance ; les Fourier, les Babeuf, les Chaumette rêvent l'harmonie, le progrès indéfini pour tous en toutes choses.

*

Aujourd'hui, le mot de socialisme fait pâlir beaucoup de gens qui ne se doutent pas qu'ils lui doivent beaucoup. St-Simon n'a-t-il pas fait œuvre de socialiste et de progressiste éminemment utile en aidant de toutes ses forces à la création des chemins de fer ? Les chemins de fer, qui ont centuplé et au-delà la rapidité des transports et des échanges, qui prolongent la vie en quelque sorte en permettant à un homme de visiter l'Europe dans le même espace de temps qu'il eût mis, par exemple, à traverser la France, — les chemins de fer où les socialistes pressentirent un moyen considérable de progrès, étaient combattus, on le

²² *L'Égalité*, lundi 20 et mardi 21 mai 1872.

sait, par M. Thiers, comme ils avaient été raillés par l'empereur Napoléon I^{er}.

Il est fâcheux que les progrès accomplis par les chercheurs et les travailleurs profitent à ceux qui les ont obstinément blâmés quand ils étaient de simples projets.

Ainsi, comme il serait charmant de forcer M. Thiers à se passer du chemin de fer pour ses brèves et rares visites à Paris. Cham pourrait alors le représenter, un sac de nuit au bout de son bras, allongeant le pas d'une façon invraisemblable pour arriver à Versailles aux heures que lui fixent les ministres.

*

M. Michelet dit qu'on pourrait écrire l'histoire de la faim. En effet, quel mobile puissant de révoltes, de haines, de colères ! Le socialisme qui rêve l'abolition de la faim ne peut être redouté que par ceux qui spéculent sur la faim, par les partisans du pacte de famine. En dehors de là, je ne vois guère que les prétendants au trône qui puissent le redouter ; et encore ont-ils su parfois se donner des allures socialistes ; chacun connaît l'*Extinction du paupérisme*, du prisonnier de Ham, Louis-Bonaparte. S'il n'eût pas estimé les socialistes, tout en les faisant fusiller, il ne se fût pas servi de leur enseigne, pour tromper son monde.

*

— « Mais, dit Michelet, le spectacle de la faim fit aussi une maladie, très nouvelle et propre à ce siècle, la *furie de la pitié*.

L'humanité fit des appels insensés à l'inhumanité même, à la mort, au grand médecin, qui semblait pouvoir, d'un coup, guérir tous les maux de ce monde. Marat, qu'on saignait sans cesse et qui ne voyait que du rouge, fut un philanthrope atroce »

*

Ce qui prouve une fois de plus que la science politique doit avoir pour commencement la méfiance des réactions, et que le

vrai point de la possibilité et de la justice, où l'on doit jeter l'ancre, est difficile à trouver.

Les nations doivent savoir cela pour leur compte. Combien d'hommes l'ignorent et l'ignoreront toujours. C'est ce qu'on appelle simplement : dépasser le but. La vitesse acquise empêche qu'on ne s'arrête au point voulu, si on n'a point calculé son chemin, de façon à ralentir sa course en temps opportun.

Demandez au premier empereur ce qui lui en coûte, pour, soldat de premier ordre, avoir trop demandé à la Victoire, pour avoir trop foulé aux pieds les nations.

Hélas ! Comme on doit à Sedan d'avoir emporté sur d'autres rivages Napoléon III, on dut à Waterloo l'écroulement de Napoléon I^{er}. Il ne fallut pas moins qu'un cataclysme national pour supprimer ces hommes ! Si Napoléon I^{er} eût su s'arrêter à temps nous serions sans doute encore sous sa dynastie, tant est vraie la loi que nous venons d'énoncer.

Et ce qui est arrivé pour la France de Napoléon I^{er} arrivera pour la Prusse. Elle se gonfle, elle éclatera. L'expérience d'un homme ne sert jamais à un autre ; l'expérience sert à celui qui l'acquiert au prix de mille maux... et encore !

— Michelet dit : la Prusse craquera, pressée entre la France et la Russie.

Or, notre illustre historien est de la grande race des *vates* et des prophètes. Son génie n'est pas seulement un génie d'idée et d'expression, il est aussi un génie de pénétrante intuition.

*

Quand il arrive à Bonaparte, Michelet nous le montre dépouillé de tout le prestige grâce auquel cet homme apparut comme un dieu à la génération de nos pères et de nos pères-grands ; il nous le montre insinieux, intrigant, sans cesse occupé du désir d'*arriver*, et, pour cela, ne négligeant nul détail, si petit qu'il fût.

Ses proclamations même, tant admirées, n'étaient pas de lui, mais de Champigny, « bon élève du collège Louis-le-Grand. » Chaque jour il est pris en flagrant délit de mensonge par notre historien, témoin sévère, passionné s'il en fut pour la vérité.

— Il brûle Rinasco en Italie et permet le pillage à nos soldats ; si fiers jusque-là de s'intituler : « les libérateurs du monde ». Il les prépare à devenir de simples engins de guerre nécessaires pour l'usage des engins mécaniques. Ils étaient l'idée en marche ; il les prépare à devenir la chair à canon, multitude qui obéit à un geste de lui, et qui, asservie à ses caprices, passera son temps à réaliser l'asservissement des nations voisines.

Aussi, un jour les nations voisines assisteront paisiblement à l'invasion de France par la Prusse et la Prusse nous envahira parce que Bonaparte premier a été trop grand et Napoléon III trop petit ; c'est pourquoi il n'en faut plus.

JEAN AICARD.

Il faut citer encore une page inédite de Michelet que le jeune Jean, alors gérant de *La Renaissance littéraire et artistique*, s'empresse d'accueillir :

UNE PAGE INÉDITE DE MICHELET ²³

M. Michelet allait quitter la Provence lorsqu'un ami le pria de lui laisser en souvenir une page d'un de ses livres écrite de sa main. M. Michelet écrivit la page inédite qu'on va lire. Nous remercions celui à qui elle s'adresse d'avoir bien voulu nous la

²³ *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 6, 1^{er} juin 1872, pages 1-2. Le « cher M. M*** » me paraît être Mouttet qui, collectionneur d'autographes, aura soutiré cette page à l'historien.

donner, et nous remercions l'illustre historien d'avoir bien voulu nous permettre de la publier.

Hyères (le jour des regrets et du départ).

Je me garderai bien, cher M. M***, de mettre ici une page de mes livres, quand j'ai sous les yeux ce livre, émouvant et contrasté, de Provence, dont le Puget de longue date m'a appris les secrets combats intérieurs, mais que je connais maintenant. J'y ai passé quatre mois, laborieux, émus et charmants. Mon devoir malheureusement m'y tenait lié à l'histoire et j'y ai fini *la Fronde*. Il est bizarre qu'elle soit, cette prosaïque époque, datée de votre poésie.

Oui, les *Atlas* du Puget, le *Milon*, l'*Andromède*, m'avaient fortement averti. — Et j'avais senti le *génie du lieu*, l'âme forte et souffrante de la contrée. Ah ! que je l'ai mieux comprise encore quand chez vous, sur la cheminée, j'ai vu ce JEUNE PROVENÇAL que vous connaissez, l'une des expressions de la France dont ce pays est une avant-garde africaine ! Tous les combats du Nord y sont, mais de plus, la lueur d'Afrique, le puissant soleil du Midi. — C'est précisément le regard que j'avais admiré jadis (à Turin) dans la statue noire du jeune Sésostris, qui regarde et bénit le désert.

J'ai été, il y a quelques jours, dans deux sites différents :

Une belle, fraîche, délicieuse campagne, d'un homme très éminent (M. Riondet) qui en a *créé* les sources, car il entend l'eau venir sous la terre. — Rien, de plus charmant, rien de plus touchant — très cultivé, très sauvage, tout ce qui séduit le cœur. — De belles fleurs inconnues qui disaient : *Vivre et aimer toujours, avec elle...* à quoi vos sévères montagnes disaient : *Et avec elle mourir*.

Mais ce qui m'a révélé aussi ce pays, c'est la visite que j'ai faite à votre Afrique de *Gien*. J'ai passé d'abord l'isthme de

Suez et j'ai presque vu le sable qui engloutit Pharaon ; — mais n'ayant pas été englouti, ayant vu et admiré ce profond désert, ignoré même de vos bourgeois d'ici, je suis revenu plein de rêves, et toute la route de l'Almanare m'était un véritable rêve. Alors j'ai compris tout à fait.

La culture est belle, dans cette vallée ; — mais la merveille, en vérité, c'est ce qui ne sert à rien, ce sont les haies... Oh ! admirables, uniques haies de Provence ! — ce sont les arbustes inutiles, les fleurs négligées, lentisques, myrtes, genêts, anémones, même un chardon magnifique, exquis de couleur, et par-dessus tout cela, le jasmin d'amour, en fines étoiles odorantes, sur les lavandes du bas, la belle et sauvage stœchas, qui y mêle à propos son deuil... Conservons bien, cher ami, l'âme secrète de la contrée... tant de choses qui ne servent à rien.

C'est le meilleur. — Gardons-le, je vous le confie. — Adieu...

J. MICHELET.

Leur dernière rencontre paraît avoir eu lieu le 15 décembre 1872 à Paris : « Aicard apporte Gervinus²⁴. » En 1873, en effet, la santé de Michelet se dégrada, et il mourut à Hyères le 9 février 1874 :

J. MICHELET²⁵.

L'une des plus belles intelligences de ce siècle, un de ces hommes qu'une nation est fière de compter parmi ses enfants, J. Michelet vient de mourir à Hyères à l'âge de 76 ans.

Frappé mercredi dernier par une attaque d'apoplexie, il semblait que la science et les soins dévoués dont il était entouré

²⁴ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), page 366.

²⁵ *Le Progrès du Var*, 6^e année, n° 1328, mercredi 11 février 1874, page 1, colonnes 1-2.

dussent encore une fois disputer victorieusement aux atteintes du mal qui, il y a trois ans, avait déjà mis sa vie en danger, le grand écrivain dont nous déplorons aujourd'hui la perte.

Dimanche matin, la lettre suivante, dont nous recevions communication, nous annonçait que tout espoir était perdu :

Mes chers amis,

Michelet se meurt : une attaque d'apoplexie, survenue mercredi, a résisté aux ressources de la médecine et aux soins dévoués d'une femme pleine de cœur.

Demain, dans la journée, si le fatal dénouement arrive, je vous ferai connaître l'heure à laquelle nous accompagnerons notre illustre maître à sa dernière demeure. Vous voudrez bien en informer ses nombreux amis.

Tout à vous,

Paul LONG.

Lundi, à midi, le fatal dénouement s'accomplissait : Michelet rendait le dernier soupir après une agonie de six jours.

La France perd en lui un de ses plus grands écrivains, la République, un de ses plus fidèles partisans, et la libre pensée un de ses disciples les plus intègres.

Nous n'avons, en ce moment, ni le loisir, ni la tranquillité d'esprit nécessaires pour retracer la vie de l'éminent citoyen qui vient de mourir.

Aussi nous bornons-nous à exprimer, en ces quelques lignes, au nom de tous nos amis, les regrets que cette perte irréparable nous inspire.

D'après les renseignements qui nous parviennent, le service funèbre n'aura pas lieu à Hyères. Le corps sera provisoirement conduit dans une chambre mortuaire. Cette cérémonie aura lieu après-demain, jeudi.

Inutile d'ajouter que Michelet aura l'enterrement civil qu'il a formellement demandé.

LA RÉDACTION.

À ce moment, Jean Aicard se trouvait à Paris, où il demeura durant tout le premier semestre. Il ne put donc pas être présent à Hyères lors du décès de Michelet.

L'historien fut inhumé à Hyères, mais de manière provisoire car sa veuve comptait bien lui offrir des funérailles nationales à Paris. Pour diverses raisons celles-ci n'eurent lieu que plus tard ²⁶ : le 18 mai 1876, le cercueil fut transféré au domicile familial de la rue d'Assas et, de là, conduit par des milliers de fidèles au cimetière du Père-Lachaise.

Un monument funéraire, financé par une souscription internationale, y fut édifié, dû à l'architecte Pascal et au sculpteur Antonin Mercié. Son inauguration, le 13 juillet 1882, donna lieu à une manifestation patriotique imposante, en présence de Jules Ferry ministre de l'Instruction publique. Après les discours d'usage, un artiste de la Comédie-Française devait lire, au nom de la Provence que Michelet avait tant aimée, des vers de Jean Aicard, accompagnés d'une gerbe de feuillages et d'immortelles envoyée de Bandol. Mais, la cérémonie s'éternisa – neuf discours ! – et la lecture ne put avoir lieu :

²⁶ Jules Michelet et sa première épouse possédaient deux concessions au cimetière parisien du Père-Lachaise : le corps de l'historien fut donc embaumé et déposé dans une villa hyéroise dans l'attente du retour à Paris. Mais le gendre de Michelet, agissant au nom de ses quatre enfants, principaux héritiers du défunt, exigea son inhumation à Hyères. Le 11 août 1875, la première chambre du tribunal civil de la Seine autorisa la veuve à ramener à Paris le corps de Jules Michelet. Face au refus de la famille de céder un emplacement, M^{me} Michelet acheta une nouvelle concession et y fit déposer son mari. L'exécution de toutes ces formalités judiciaires et administratives requit plus de deux années.

Le pays de l'immortelle au tombeau de Michelet ²⁷

La divination des temps et de la vie,
Un don évocateur, mystérieux pouvoir,
Et, magique étincelle, au feu du ciel ravie,
Le mot électrisé qui fait sentir et voir ;

Voilà l'historien dont l'œuvre grandiose
Montre l'espoir nouveau dans les malheurs passés ;
Et dont un rythme fort accompagne la prose,
Où son cœur immortel palpite à coups pressés.

Cet homme de génie, au chaos de l'histoire
Poursuivit deux rayons : la justice, l'amour ;
Et la France a choisi, pour consacrer sa gloire,
Le Quatorze Juillet, date pure, grand jour.

Et devant le tombeau de Michelet, nos Villes
Ont voulu, comme au jour des Fédérations,
Fêter la forte paix, les concordes civiles,
Cette Fraternité, rêve des nations.

Et toutes, déposant tour à tour un hommage,
Ont passé, saluant le tombeau révére...
– Moi, je viens le dernier ; j'arrive d'un village ;
J'apporte l'immortelle et l'olivier sacré.

²⁷ Ces vers de Jean Aicard ont été publiés par quelques journaux. Je reproduis ici le poème d'après une belle mise au net conservée aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, chemise n° 321. — Le poète, qui se trouvait alors à La Garde, avait aussitôt envoyé ses vers à la veuve, qui lui répondit par un télégramme envoyé de Paris le 8 juillet : « Reçu beaux vers merci. Publierons ou ferons lire » (Fonds Jean Aicard, correspondance).

J'apporte ce laurier et ce myrte, ces palmes,
Que pour l'illustre mort nous cueillîmes hier,
À la fraîcheur des soirs d'été, sous les cieux calmes,
Dans nos petits enclos, sur le bord de la mer.

Nous sommes le pays où fleurit l'Immortelle
En culture étagée au flanc doré des monts,
Et nous en apportons cette touffe nouvelle
Au mort qui nous aimait, au mort que nous aimons.

Il aimait, poursuivant le rythme et la lumière,
L'été, notre cigale, et nos soleils, l'hiver ;
Et poète puissant, pour l'œuvre coutumière,
Il accordait son âme au rythme de la mer.

Nous sommes le pays où l'olivier murmure,
Où croît le beau laurier près du myrte charmant ;
Où laissant à nos pieds tomber la palme mûre,
Le bouquet des palmiers s'élance librement.

Les Villes ont porté les puissantes paroles ;
Nous, nous ne donnerons que ces fleurs, ces rameaux ;
Mais nous n'ignorons pas que ce sont des symboles,
Qu'on en sculpte l'image au seuil des grands tombeaux.

Ces fleurs, mort glorieux, notre sol te les donne ;
La terre de ce beau Midi qui te fut cher,
La terre qui les fit te les offre en couronne
Chaude encore du soleil et fraîche de la mer.

L'insecte a visité ces fleurs et ces feuillages,
Ces branches en avril berçaient des nids d'oiseaux ;

Et comme un flot murmure au fond des coquillages,
Un souffle en eux frémit qui passa sur les eaux.

Toujours verts sont nos bois le long des plages blanches ;
À leur bruit éternel la mer mêle ses voix...
Nous t'avons apporté ce souffle dans ces branches,
Un écho de la mer dans un soupir des bois !

Jean Aicard

Bandol, 4 Juillet 1882

En l'année 1898, Athénaïs voulut commémorer le centenaire
de la naissance de son défunt mari.

Une matinée littéraire et artistique eut d'abord lieu le jeudi
9 juin à Vanves, au lycée Jules-Michelet, au cours de laquelle
fut inauguré un buste de l'historien réalisé par le sculpteur
Antonin Mercié :

LE PETIT CENTENAIRE DE MICHELET. — Il a été
célébré cet après-midi, à deux heures, au lycée de Vanves qui
porte le nom du grand historien. Mme Michelet, accompagnée
de M. Jean Aicard, s'est rendue à Vanves où l'ont reçue le
proviseur et les professeurs du lycée et les autorités de la ville.
Aussitôt, une cérémonie, d'une grande simplicité, a eu lieu :
l'inauguration du buste de celui sous le patronage duquel est
placé le collège, dû au ciseau du sculpteur Mercié. C'est le
même maître qui a fait le superbe monument sous lequel, au
cimetière du Père-Lachaise, Michelet dort son éternel sommeil.
Aussi le buste est-il d'une ressemblance qui ne nuit pas à
l'œuvre d'art.

Quand le voile tombe, la belle tête pensive de l'historien ap-
paraît et les applaudissements la saluent, tandis qu'une musique

joue la *Marseillaise*. Puis Jean Aicard, que Michelet connut tout enfant, et dont la piété pour son illustre parrain est restée vivace, a lu des strophes vibrantes qui ont ému et charmé l'auditoire et arraché des larmes à la femme de grand mérite qui porte si dignement un nom glorieux.

Des fleurs sont jetées au pied du monument.

Le programme indiquait une matinée littéraire et musicale. Les familles des élèves et quelques amis de Mme Michelet y étaient invités. Elle a commencé, après l'inauguration, par une partie musicale sous la direction de M. Warnecke, de l'Opéra. Mlle Beauvais et M. Courtois, de l'Académie nationale de musique, ont chanté, l'une l'air de la *Reine de Saba*, de Gounod, le second l'air de *Sigurd*, de Reyer. L'orchestre de l'Opéra a joué l'ouverture du *Barbier de Séville*, la bacchanale de *Samson et Dalila*, l'ouverture de *Ruy Blas*. La partie littéraire comprenait une comédie en un acte, en prose, de MM. Siraudin, Lambert Thiboust et Delacour, la *Veuve au camélia*, une fantaisie en un acte de Colias, *Crapous et Pignolet*, une folie en un acte de MM. Galipaux et Colias, *Presque frères ou les deux bagues*, et des poésies de Richopin, Sully Prudhomme et Jean Aicard, dites par M. Chevallet, du Conservatoire.

Les artistes de la Comédie-Française, de l'Odéon et du Vaudeville prêtaient leur concours à cette réunion qui ouvre heureusement la série des fêtes qui seront données à l'occasion du centenaire de notre historien national.

Parmi les manifestations qui vont se produire, signalons la plus intéressante au jugement de Mme Michelet et qui est due à l'initiative de M. Rambaud, ministre de l'instruction publique. Le ministre a donné l'ordre de faire choix dans l'œuvre complète de Michelet d'une douzaine de récits, les plus brillants, les plus émouvants et de les réunir en une brochure qui sera tirée à 100,000 exemplaires pour être distribuée entre tous les col-

lèges et lycées de France le jour de l'anniversaire. C'est le plus intelligent hommage qu'on pouvait rendre à une telle mémoire que de le faire connaître par le meilleur de son œuvre, ce qui est le faire sûrement aimer ²⁸.

*HOMMAGE À MICHELET*²⁹

L'âme de Michelet, c'est l'âme de la France.
Au sol, au ciel gaulois son génie est pareil :
L'alouette immortelle y chante l'espérance,
En montant, par-dessus les blés, — vers le soleil.

L'âme de Michelet montre, en éclairs sublimes,
Au fond des nuits, au fond de tous les noirs passés,
L'espoir, qu'on croit vaincu, toujours droit sur les cimes,
L'orgueil toujours debout au cœur des abaissés.

Le cœur de Michelet, comme le cœur de Jeanne,
Eut la grande pitié du royaume des Francs,
Et les amours divins de notre paysanne
Pour les petits, pour les blessés, pour les souffrants.

L'âme de Michelet, plus tendre que la femme,
Mit toutes les pitiés dans toutes les amours ;
Et les oiseaux du ciel, qui chantaient dans cette âme,
Se sont posés au cœur des hommes, — pour toujours.

²⁸ *Le Temps*, 38^e année, n° 13520, vendredi 10 juin 1898, « Faits divers », page 3, colonne 2.

²⁹ AICARD (Jean), *Hommage à Michelet* ; poème lu le jeudi 9 juin 1898.

L'âme de Michelet, c'est la haute montagne :
L'homme qui la gravit verra toujours plus loin ;
Le roitelet l'habite et l'aigle est sa compagne ;
Comme entre ciel et terre, elle est le grand témoin.

L'âme de Michelet, c'est la mer bleue et verte
Qui réfléchit le ciel, les terres, les vaisseaux,
Et, force sympathique à toute image offerte,
Roule éternellement des mondes dans ses eaux.

Ô France ! dans ce cœur tu ne fus point la seule :
Siècles, peuples et rois y sont, — ressuscités !
Et cette âme d'un dieu fut l'éternelle aïeule
De tous les beaux désirs nés des humanités.

Oh ! comme il a souffert, cet homme, aux âges sombres !
Oh ! comme il t'invoquait, justice, droit du cœur !
Et comme il est joyeux, lorsque, du fond des ombres,
La Révolution jaillit, — soleil vainqueur !

Ton siècle va finir, ô grand bien-aimé maître ;
C'est une heure de doute où le ciel se fait noir ;
Mais nous, ayant appris, grande âme, à te connaître,
Nous voulons espérer avec tout ton espoir.

Et nous viendrons, amant divin de la lumière,
Lorsqu'autour de ton front, ceint du laurier sacré,
En chantant, volera l'alouette première,
Te dire que, par toi, nous avons espéré !

JEAN AICARD.

5 juin 1898.

Michelet étant né un 21 août – époque à laquelle Paris était généralement vidé de toutes ses autorités et sommités – il fut donc décidé d'avancer l'hommage solennel au 13 juillet, veille de la Fête nationale. Le programme avait prévu : le matin, une apothéose au Panthéon ; l'après-midi, sur la place de l'hôtel de ville, le couronnement du buste de l'historien par de jeunes ouvrières.

Le 13 juillet au matin, Flammarion mit en librairie le quarantième et dernier volume des œuvres complètes de Michelet. Au Panthéon, en présence du président de la république Félix Faure, le ministre de l'Instruction publique Léon Bourgeois prononça un long discours, suivi par l'orchestre du Conservatoire, le défilé des écoles et des lycées. Mais un déluge s'abattit alors sur la Capitale, obligeant à tout interrompre... et même à annuler la manifestation de l'après-midi car l'hôtel de ville était déjà réservé pour une autre cérémonie. La fête populaire fut ainsi reportée au dimanche suivant, où était programmée l'élection de la muse de la Beauté : c'est elle qui eut le privilège de couronner le buste de Michelet, devant lequel défila ensuite le peuple parisien.

Ces fêtes inspirèrent à Jean Aicard un bel article :

MICHELET

Les récentes fêtes du centenaire de Michelet ont été, à l'heure triste que nous traversons, un véritable repos d'esprit.

J'ai eu la joie, tout enfant, de connaître Michelet. J'allais chez lui, à Hyères. J'ai vu cet admirable intérieur du grand historien et le délicieux spectacle de la tendresse attentive qui veillait sur la paix de sa maison et sur son travail.

Que de fois je suis arrivé vers midi, pour le déjeuner, quand sa tâche de la journée était accomplie ! Le maître causait de sa belle voix grave, très rythmée. Généralement, le trait était

décoché, en mot final, avec une intonation sourde, retombée aux notes très basses. Il « parlait ses livres », il en cherchait l'effet d'émotion sur ses auditeurs. C'était exquis. L'après-midi, promenade au soleil d'hiver. Il avait des extases devant les roses et les grands chardons de nos haies de Provence. L'oiseau qui passait emportait un peu de sa rêverie. À tout instant il s'inquiétait de celle à qui il a dit : « Mon esprit te devra sa plus grande joie en ce monde. » Il parlait. On écoutait son œuvre vivante en lui. C'était beau. Il était peuple et noble. Il était un des cœurs de la France. Il est très grand. Son mot, précis, portait une lueur, un éclair d'infini qui découvrait, à nos yeux, des profondeurs allumées, aussitôt éteintes. — Éteintes, par nous. Lui, continuait à les voir.

Durant la maladie qu'il fit à Florence, peu de temps avant sa mort, le délire lui montrait des batailles, des massacres, toutes les horreurs de l'histoire, passée et présente ; mais il interrompait de temps en temps ses plaintes de pitié pour dire :

— « Entendez-vous chanter ce petit oiseau ? Écoutez comme il chante divinement ! »

Tout Michelet est là. Un oiseau du ciel chantant l'espoir et l'amour, — le nid, — par-dessus les effrois de la mêlée humaine.

Oui, il était peuple et noble. Et c'est sans doute pourquoi, involontairement, je rapproche, dans mon souvenir, son visage de celui de Lamartine, que j'ai eu le bonheur de connaître aussi.

Tous deux, qui sont du siècle, sont d'un autre âge. Plutôt que d'une époque, ils sont de l'éternité humaine. Ce sont des créatures de foi et d'amour, d'élévation et de tendresse. L'aristocrate et le plébéien de naissance se rencontrent dans une même région magnifique, sereine, où l'on aime tous les hommes, où l'on croit au progrès lent mais infaillible de la justice, en route à travers les épouvantes, les défaillances, les misères, les erreurs. L'un né en haut, l'autre en bas, tous deux

marchant de plain-pied, s'inclinent vers la douleur, et, à ce moment, se touchent du front. Tous deux sont élégants, Lamartine qui secoue énergiquement les mains tendues vers lui par les femmes de la halle, en disant : « Vous êtes des hommes ; » Michelet, qui, en passant dans les rues des quartiers misérables, met, par respect pour la pauvreté, ses gants dans sa poche. « Oh ! qui me soulagera, s'écrie-t-il, de la dure inégalité ! » Tous deux, cœurs d'en haut, ont la même tendre compréhension des âmes d'en bas, des aspirations de l'abîme. Le cœur du peuple est avec eux parce qu'ils l'approchent et l'aiment dans ce qu'il a d'éternel, de général, d'universellement humain.

Tous deux encore aiment la femme et l'enfant avec les mêmes délicatesses. Nul mieux qu'eux n'a dit le foyer, la famille, le nid humain « rembourré de tendresses ».

Ce sont des êtres qui donnent tout, jusqu'à se donner eux-mêmes, à toute heure.

Or, ce mouvement d'âme qui s'appelle sacrifice, générosité, don aveugle de soi, souci de tout ce qui fonde la famille en faveur de la patrie, de tout ce qui accroît la patrie en faveur du monde, — tout cet élan enthousiaste dont la date historique s'écrit en deux chiffres : « 48 » — tout cela semble fini, demeure suranné, un peu ridicule en l'an de grâce 1898.

La note du jour c'est : intérêt personnel et matériel. Tout n'est que sensation, même l'art et surtout la littérature. Que parlez-vous de sentiment ? On gagne de l'argent. Il faut gagner de l'argent. Gagnez-vous beaucoup d'argent ? De l'argent, — pour du pain ? non, pour l'achat des sensations.

Et voici que l'Amérique, petite-fille de Lafayette, prend Cuba, renie ses origines et au lieu de rester, étant libre, l'espoir de l'univers libre, elle devient l'esclave des grands armements. L'esprit de liberté se meurt. L'esprit de spéculation s'arme du sabre. Nous espérons les États-Unis d'Europe, prédits par

Michelet et qui devaient, selon, lui, tenir un jour leurs états généraux dans la vaste et incomparable rade de Toulon, nous espérions la paix de nations réconciliées. N'espérez plus. Les États-Unis d'Amérique se mettent, au contraire, à réciter la leçon de la vieille Europe : le droit n'est rien devant la force.

Malheur donc à ceux qui auront eu pour maîtres les Lamartine et les Michelet. Ceux-là seront les confiants, les croyants quand même, à l'heure où il convient, sous peine de mort, de se méfier, de ne plus croire. Ils seront les grands désarmés autour de l'écuelle immonde où les dogues de M. de Bismarck « luttent pour la vie », pour leur vie bestiale de chiens de guerre. Un Lamartine avait doté le chien d'un cœur d'homme, et voici que les malins du monde entier veulent transformer les hommes en chiens primitifs, en chiens instinctifs, préhistoriques, en chiens-loups-cerviers.

La figure physique de Lamartine et de Michelet inspirait les mêmes croyances que leur âme, écrite dans leurs livres. Leur geste était toujours noble, leur figure haute, leur parole féconde, toujours bienveillante. Les voir, les écouter, c'était enregistrer de l'espérance, s'affirmer à soi-même de la bonté, se nourrir d'un miel d'idéal.

Hélas ! trompés par ces nobles créatures, nous avons cru à la noblesse des âmes humaines. Ces générosités, ces fiertés, ces tendresses, ces beautés, tout cet idéal qui était en eux, ne sont plus nulle part autour de nous, et nous continuons à y croire quand la plupart n'y croient plus. Alors, ce que rêvons, écrivons, faisons, ne correspond plus à l'esprit du jour... et c'est bien l'heure de désespérer. Les *Trois mois au pouvoir* du généreux Lamartine et l'œuvre de ce Michelet qui s'écrit : « Ô Révolution, ma mère, que vous étiez lente à venir ! » aboutissent aux divers Panamas que vous savez. Peuple et noblesse disparaissent ensemble dans le triomphe d'une bourgeoisie cupide et

stupide, impuissante à voir que la patrie, lorsqu'elle s'appelle France, n'est pas seulement une surface de terre, un faisceau d'intérêts, mais par-dessus cela, une idée et un sentiment.

Eh bien, non ; vous n'avez pas cru un seul moment, n'est-ce pas, à cet abandon de nous-mêmes ?

Les âmes comme celle de Michelet sont les immortelles vestales de l'humanité. Même sous les débris de l'univers détruit, décomposé, c'est elles qui gardent la toute petite étincelle, invisible quelquefois, mais par qui ressusciteront les beaux incendies de gloire et d'amour.

Michelet avait découvert, dit-il, que l'intérêt de la tragédie antique n'est pas dans la terreur et la pitié qu'elle inspire — mais dans la lutte du fini contre l'infini.

La vraie cause de nos désespérances modernes, c'est que nous avons sourdement conclu à l'inutilité de l'effort humain en face de l'infini dont les silences nous effraient. Si la Justice n'est pas dans l'essence du monde, comment, chétifs, saurons-nous la créer dans les sociétés, à notre profit ? À quoi bon dès lors le tenter ? Ce fut la chimère de nos pères. Ne cherchons plus qu'à nous installer confortablement sur le globe, fût-ce en massacrant le voisin plus faible et qui nous gêne.

Michelet, lui, s'intéressait aux activités humaines, à l'histoire, comme à une marche continue, en dépit des apparences, vers la Justice infinie. Il y croyait donc ? certes ! et pour un bon motif : c'est qu'il la portait, en lui. Jamais âme de sympathie et de bonté ne douta longtemps de la bonté et de la sympathie, considérées comme forces universelles et incoercibles.

Michelet fut un de ces êtres dont la personne physique dégageait, pour ainsi dire, du courage et de l'espoir. Si l'on arrivait chez lui dans une de ces heures où l'âme défaille, à peine vous avait-il regardé, parlé, — qu'on éprouvait la chaleur de son désir d'aimer, de travailler, de servir. Cela n'était pas

dans le sens des mots seulement, mais bien davantage dans l'accent, dans l'allure, dans la conviction mystérieuse, dans le fluide du regard.

Quand la France voudra être elle-même, totalement, elle sera bien forcée de revenir aux sources naturelles de son propre génie, à l'âme restée chrétienne des penseurs émancipés, aux enthousiasmes et aux douleurs de ceux qui, fils pieux de la Révolution française, s'agenouillent devant les mystères d'une vie de Jeanne d'Arc parce que, victime incomparable de l'esprit d'iniquité, la vierge de pitié après avoir rendu à la France le limon de la patrie reconquise, lui a légué par sa mort une âme qui s'appelle : Justice.

Pour Michelet, — Justice est l'autre nom de France.

Jean AICARD ³⁰

52

Après le décès de son mari, M^{me} Michelet resta en relations avec Jean Aicard. Née en 1826, elle avait plus de vingt années – une génération – d'écart avec notre poète dont elle appréciait le charme et la compagnie. Les archives municipales de Toulon ont conservé vingt pièces de correspondance : seize lettres et deux télégrammes adressés à Jean Aicard, ainsi que deux lettres destinées à Jacqueline Lonclas. Quinze pièces sont parfaitement datées mais leur succession est très discontinue :

— les quatre lettres de 1876 font essentiellement suite à l'enterrement parisien de Michelet, notre poète ayant notamment aidé la veuve dans sa correspondance ; elles débutent toutes par « Cher monsieur » et se terminent par un mot d'affection ;

— en 1882, deux télégrammes ; le premier signale la réception des vers du poète et le second indique que leur lecture

³⁰ *Le Petit Bleu*, vendredi 12 août 1898.

publique n'a pu avoir lieu ; la lettre est dans le ton de celles de 1876 ;

— les deux missives de 1886 et celle du 18 janvier 1887 donnent du « Cher ami » ;

— la lettre du 3 juillet 1887 débute par « Cher ami, cher enfant ! » et s'achève par « Votre bien maternellement » ; les courriers suivants manifestent également les mêmes sentiments.

Ces quelques jalons manifestent une amitié d'abord de convenance évoluant ensuite en tendresse sur un mode mère-enfant. Le contenu de cette correspondance est tout personnel : Athénaïs encourage son jeune protégé, le félicite pour ses succès, le soutient dans ses déprimés, l'invite souvent à venir la voir, organise des soirées intimes où le poète peut lire ses vers nouveaux.

Le gendre de Michelet habitant à Vascœuil (Eure) avec ses enfants, Athénaïs demeura seule à Paris après la mort de son mari. Jean Aicard fut « son cher enfant », le témoin de la vie provençale du grand historien. Elle s'attacha à faire publier les dernières œuvres de son mari, se fit la vestale du culte du grand homme et le centenaire de 1898 fut l'ultime triomphe de sa vie puisqu'elle s'éteignit le 2 avril 1899 dans la soirée, dans son appartement du 76 rue d'Assas :

53

M^{ME} MICHELET

J'ai vu hier, sur son lit de mort, ma vénérée amie, Mme Michelet. Vêtue de satin noir, les bras allongés et les mains rapprochées, le visage un peu tourné vers une grande gerbe de fleurs qu'elle semble respirer. Et je pense au mot de Michelet mourant : « Le plus longtemps possible dans la lumière. »

J'étais encore un enfant quand j'ai connu Mme Michelet. Elle aimait me rappeler les dramatiques circonstances de ma première visite, et comment une de ses chattes favorites avait pris parti contre moi et à quel point j'en avais été effrayé.

C'était à Hyères, et nous arrivions pour le déjeuner. Par la grande fenêtre ouverte, on voyait au loin là-bas les Salins, la presque île de Giens, au milieu du vaste scintillement de la mer. Près de la fenêtre, Michelet, avec ses longs cheveux blancs ; redingote noire, gilet blanc, pantalon gris-perle, à sous-pieds, fines bottes vernies — c'est ainsi que je l'ai toujours vu... Je ne sais si l'uniforme du petit collégien qui entra fut particulièrement désagréable à la chatte, mais elle se hérissa, le dos bombé, la queue verticale, soufflant vers moi sa colère. Peut-être avait-elle reconnu un ami passionné des chiens. Quoi qu'il en soit, déjà intimidé comme je l'étais devant le maître et la maîtresse du logis, je demeurai pétrifié par l'accueil de leur animal favori. La bête était menaçante. J'avais vu des chats sauter au visage des gens... Et je restai immobile, vraiment frappé de terreur, devant Moumoute. Un de nous deux était de trop dans ce salon. On emporta la terrible chatte qui fut enfermée pour le reste de la journée. On se perdit en conjectures sur les motifs de cette fureur féline. Je ne me rappelle pas avoir vu rire le grave, le grand Michelet, non plus que le divin Lamartine. Cependant, quand il contait cette scène, et il la contait quelquefois, on voyait bien qu'il la trouvait des plus amusantes. Elle me paraissait moins drôle qu'à lui ; il est vrai que je n'avais pu jouir du spectacle de ma propre physionomie de collégien effaré.

Cinq ou six ans plus tard, j'étais à Paris. La concierge de l'hôtel d'étudiants que j'habitais m'annonça un jour qu'en mon absence un petit vieux était venu me voir.

— Comment était-il ?

— Un petit vieux, très bien mis, avec de longs cheveux blancs, la tête très grosse et des sous-pieds.

C'était Michelet. J'ai toujours regretté de n'avoir pas été dans ma chambre de jeune homme ce jour-là. Je courus au 76

de la rue d'Assas voir le maître, dans ce même appartement où j'ai rendu visite, hier, à Mme Michelet, morte.

— Ah ! me dit-il, vous voilà. Je voulais voir si vous vous soignez un peu, dans ce Paris si humide et si froid. Avez-vous un poêle ou une cheminée ? Que mangez-vous à vos repas ? Il faut vous nourrir fortement. De l'azote. Un poète doit alimenter, comme l'oiseau, l'ardent foyer de vie qu'il porte en lui. Au rossignol captif, on donne à manger de la chair, du sang, du cœur de bœuf.

Quand Michelet parlait, sa mâchoire supérieure broyait les mots sur celle d'en bas, comme, sur la pierre, le pilon des broyeurs de couleur — et les derniers mots de chaque phrase tombaient brusquement aux notes profondes, presque sourdes. On comprenait comment ses auditoires du Collège de France devaient l'écouter, attentifs à chaque phrase, tout en espérant sans cesse le trait final qui ne manquait jamais.

Mme Michelet, souriante, approuvait. Il se levait parfois, lui offrait ceci ou cela, un coussin pour ses pieds, toujours plein de minutieuses prévenances, galant comme un jeune homme.

Un jour, je citai devant eux deux vers d'une des « Nuits » d'Alfred de Musset. On m'interrogea. De qui, ces vers ? — je vis qu'on ignorait Musset, dans la maison.

— Oui, dit Mme Michelet, mon mari croit que la cadence des vers amollit la pensée, en la berçant trop. Le rythme des poètes domine leur âme, la submerge. La volonté s'endort en eux et dans leurs lecteurs. Le rythme des poètes est dangereux. Mon mari a toujours désiré que je ne lise pas ces charmeurs énervants et mélancoliques ³¹.

³¹ En confirmation de ces déclarations qui donnent à penser à que Michelet n'était guère amateur de poésie, on peut citer ce passage de l'historien : « La France est le pays de la prose. Que sont tous les prosateurs du monde à côté de Bossuet, de Pascal, de Montesquieu et de Voltaire ? Or, qui

Il approuvait. Je m'indignai. Je soutins qu'il avait, dans sa prose, le rythme d'un poète ; je citai de mémoire la dédicace de l'« Oiseau » à Mme Michelet :

*Et tu les couronnes, y mettant sur le faîte
la fleur sacrée qui les bénit.*

Je ne sais, même aujourd'hui, si je cite avec exactitude, n'ayant pas le volume sous la main.

Enfin, je demandai la permission d'offrir à Mme Michelet le volume d'Alfred de Musset où sont les « Nuits ». L'autorisation me fut accordée, par Michelet, indulgent à l'enthousiasme d'un adolescent qui avait plus d'admiration encore pour le rythme fort et généreux de sa pensée que pour les vers d'un poète délicieux, mais toujours trop égoïstement amoureux.

L'amitié de Mme Michelet me resta toujours bienveillante. J'ai toujours vénéré dans cette femme celle qui fut la consolation, la joie, la force d'un tel homme, du puissant résurrecteur des siècles, du tendre et énergique éducateur des âmes. Le génie de Michelet, qui, par éclairs, illumine les profondeurs de l'Histoire et de la mystérieuse Nature, a trouvé, dans cette âme féminine, des forces nouvelles, de nouvelles raisons d'être soi-même pour le bien et l'honneur du monde. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à la Femme qui fut, pour un pareil cœur,

dit la prose, dit la forme la moins figurée et la moins concrète, la plus abstraite, la plus pure, la plus transparente ; autrement dit, la moins matérielle, la plus libre, la plus commune à tous les hommes, la plus *humaine*. La prose est la dernière forme de la pensée, ce qu'il y a de plus éloigné de la vague et inactive rêverie, ce qu'il y a de plus près de l'action. Le passage du symbolisme muet à la poésie, de la poésie à la prose, est un progrès vers l'égalité des lumières ; c'est un nivellement intellectuel. Ainsi de la mystérieuse hiérarchie des castes orientales, sort l'aristocratie héroïque ; de celle-ci la démocratie moderne. Le génie démocratique de notre nation n'apparaît nulle part mieux que dans son caractère éminemment prosaïque, et c'est encore par là qu'elle est destinée à élever tout le monde des intelligences à l'égalité. » (MICHELET, Jules, *Introduction à l'histoire universelle*, pages 55-56.)

pour un pareil esprit, la bonne conseillère, l'encourageant collaborateur, aux heures sombres ? Pour cela j'aimais, j'admirais, je respectais cette femme. Elle le sentait bien, et son amitié constante me fut une douce récompense. Et elle ne fut pas seulement l'esprit frère du génie du grand historien. Très femme aussi, fière de son triomphe sur Lui, elle montrait souvent cette fierté joyeuse dans un sourire subtil, vraiment féminin. Et c'est bien ce qui le charmait, lui.

Jamais femme ne fut plus douée, en restant une conscience libre et personnelle. Elle avait, de Michelet, quand elle parlait, certains tours de phrase très reconnaissables ; quand elle écrivait — l'écriture même du maître. Comme Mme de Lamartine, elle aurait pu écrire des « autographes » de son mari. Voilà les vrais mariages, au sens profond du mot. Deux personnalités mêlées n'en font plus qu'une seule. Aspirations, sympathies, intérêts, tout est commun aux deux êtres, chacun étant accru et grandi par l'autre.

Michelet mort, elle n'eut qu'une pensée : sa gloire ; le culte de Lui. Elle les servit patiemment, passionnément, noblement.

Le centenaire du maître arriva. Elle eut soixante-dix ans lorsque Michelet en eut cent, car c'est avec sa jeunesse qu'elle l'avait charmé, inspiré et soutenu.

Elle reçut par brassées, comme on l'a fort bien dit, au seuil du Panthéon, les fleurs qu'on décernait au grand fils de France. Après cela, que lui restait-il à faire parmi nous ? Elle allait publier les lettres de Michelet. Elle voulut encore mettre dans un ordre définitif l'appartement de la rue d'Assas, véritable chapelle du souvenir. Sur la rue, entre les fenêtres, une plaque commémorative dit aux passants que, là, habita longtemps Michelet. Elle voulut sans doute que ses visiteurs eussent, en entrant chez Lui, l'impression d'un Ordre renouvelé, bien vivant. Les ouvriers furent appelés, les tentures enlevées, les

murs et les plafonds refaits à neuf. Elle ne voulut pas quitter une seconde ce chantier glacial. Elle en est morte.

Et rien ne m'a été douloureux comme cet aspect de destruction qu'offre la maison qu'on répare. Des murs nus, des papiers arrachés ; rien qu'un chantier de maçons. Seule, la toute petite chambre où repose la morte, était restée meublée. Étroite comme une cabine à bord d'un paquebot... Comme il faut peu de place pour mourir ! Mais qu'importent les apparences ? Cette morte a consolidé la gloire de son illustre mort. Elle l'a réchauffée de tous les rayons de sa tendresse survivante ; elle l'a embaumée de toutes les fleurs. Elle a réalisé enfin le vœu de Michelet : « Le plus longtemps possible dans la lumière. »

Et pourtant, j'aurais aimé pour l'amour d'elle, qu'elle mourût après que la chère demeure eût repris sa physionomie vivante. Les tableaux longtemps regardés avec Lui auraient encore souri. La cage familière aurait chanté encore ; et, sur les tapis, les chats auraient repris la douce place accoutumée. Mais qu'importe tout cela, quand l'œuvre essentielle est faite, le grand et beau devoir accompli ? Elle sut aimer, en admirant. Elle est, elle aussi, dans la lumière.

Jean AICARD ³²

Cinquante années – on l'a dit – séparaient l'historien et notre poète. En 1874, à la mort de Michelet, Jean Aicard ne pouvait revendiquer que la première célébrité que lui avaient apportée ses *Poèmes de Provence*. Mais il avait eu le privilège d'être admis dans l'intimité du grand homme et il eut à cœur de conserver le souvenir de celui qui, malgré la distance sociale qui les séparait, lui avait porté quelque intérêt.

³² Article publié dans un périodique non mentionné. Voir les coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 10, pages 16-21.

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean) :

Flux et Reflux, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier n° 224, 180 pages, manuscrit autographe daté « 1866 » ; beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

Hommes et Choses, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, manuscrit autographe ; beau registre relié, 146 pages, contenant des souvenirs et pensées des années 1866 et 1867 (le dernier quart du registre a été rempli plus tardivement).

Mes vers d'enfant, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, manuscrit autographe ; cahier d'écolier de 64 pages où l'auteur a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

Les Jeunes Croyances, Paris, Alphonse Lemerre, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

Les Rébellions et les Apaisements, Paris, Alphonse Lemerre, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

Hommage à Michelet, poésie de Jean Aicard dite à la matinée littéraire et musicale du lycée Michelet le 9 juin 1898 lors de l'inauguration du buste de Michelet, œuvre d'Antonin Mercié, en présence de M^{me} Michelet, slnd, in-16, 4 pages.

MICHELET (Jules) :

La Mer, 1/ 1861. J'ai consulté la 5^e édition : Paris, Michel Lévy frères éditeurs, collection « Bibliothèque contemporaine », 1875, in-18, 422 pages.

Introduction à l'histoire universelle, Paris, librairie classique de L. Hachette, avril 1831, 152 pages.

Journal, tome III (1861-1867), Paris, Gallimard, NRF, 1976, in-8°, xxix-738 pages ; texte intégral publié par Claude Digeon.

Journal, tome IV (1868-1874), Paris Gallimard, NRF, 1976, in-8°, ix-642 pages ; texte intégral publié par Claude Digeon.

Ci-dessous : Sarah-Bernhardt inaugure l'opéra de Monte-Carlo (Le Monde illustré, 23^e année, n° 1142, 15 février 1879, page 101).



JEAN AICARD À MONACO ET MONTE-CARLO

Texte : Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

Chantre de la Provence maritime, Jean Aicard a quelque peu tourné ses regards vers la partie est de la région méditerranéenne, vers cette enclave frontalière du comté niçois annexé par la France en 1860, et aussi du côté de la petite principauté restée indépendante.

Les Poèmes de Provence (1873)

Dans son recueil poétique composé à la gloire de sa terre natale, Jean Aicard fit une brève mention de Monaco :

Monaco d'ailleurs est si proche !
La roulette est un jeu tentant,
Et l'on court y vider sa poche :
Montrer son or, c'est l'important¹.

¹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1873, poème « Nice », page 81.

L'inauguration de l'opéra de Monte-Carlo (1879)

Quelques années plus tard, en 1879, Jean Aicard apporta une contribution plus significative à la vie culturelle de la principauté, à l'occasion de l'inauguration du nouveau théâtre du Casino.

Jusqu'en 1878, le Casino de Monte-Carlo eut une belle salle des fêtes, de trente mètres de long sur douze de large, dont un plus grand établissement se serait volontiers contenté. Mais la direction décida, en avril, de la remplacer par un véritable théâtre, pouvant donner le répertoire lyrique, et dont la réalisation fut confiée à Charles Garnier, tout auréolé de la récente réussite du bel Opéra parisien inauguré le 5 janvier 1875 : à la fin octobre, l'ancienne salle avait été démolie, le gros œuvre était réalisé et le bâtiment fut confié aux artistes chargés de son aménagement intérieur et de sa décoration.

Les autorités, qui avaient voulu une séance d'inauguration magnifique, firent notamment appel à Sarah Bernhardt, l'étoile de la Comédie-Française. C'est très probablement elle qui suggéra l'idée d'un prologue et elle en confia l'écriture à Jean Aicard², qu'elle connaissait bien puisque le jeune écrivain était un familier de la Maison de Molière.

Un prologue en vers, déclamé par un acteur unique, est une pièce tout à fait idoine pour mettre en valeur sa présence scénique et son art de la déclamation, mais il s'agit généralement d'une brève pièce de circonstance, destinée à n'être donnée qu'une seule fois : aucun auteur consacré ne songerait à y dissiper son talent et sa créativité !

Le jeune Jean était l'auteur tout désigné. Il avait, en effet, connu ses premiers succès au théâtre, avec des piécettes en un

² Voir *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 26, dimanche 26 janvier 1879, page 1, colonne 4 : « Ce prologue est de M. Jean Aicard [...]. C'est Mlle Sarah Bernhardt qui lui a demandé le prologue que nous reproduisons. »

acte³ ou des à-propos⁴ : ces derniers, destinés à la Comédie-Française, avaient été vivement appréciés du public pour leur spontanéité juvénile et leur délicate inventivité. Et Sarah estimait ce jeune talent qui mettait la dernière main à un *Don Juan* destiné au Théâtre-Français et dont elle devait créer le rôle principal⁵.

En cette soirée du samedi 25 janvier 1879, la salle resplendissait de ses ors et de ses peintures fraîches ; toute la bonne société parisienne avait voulu découvrir ce nouveau théâtre et les plus belles toilettes en rehaussaient la décoration :

Salle éblouissante, l'or scintille partout, l'argent bruni, le bronze, le marbre, un lustre splendide, de magnifiques lampadaires, peintures et sculptures admirables, un lustre colossal jetant sur tout cela ses lueurs étincelantes.

Et quel public !

Tout le Paris artistique, mondain et littéraire s'est donné rendez-vous dans la nouvelle salle de M. Garnier⁶.

³ *Au clair de la lune*, un acte en vers à la manière du théâtre italien, créé le mardi 18 janvier 1870 par la troupe du Gymnase de Marseille et qui eut une dizaine de représentations. *Pygmalion*, composé à l'été 1869 sous la forme d'un poème dramatique destiné à la lecture plutôt qu'à la scène.

⁴ *Mascarille*, pour l'anniversaire de la naissance de Molière, Comédie-Française, 15 janvier 1873, avec reprise le 15 janvier 1874. *Les Adieux de Bressant*, dit par Constant Coquelin à la représentation d'adieux de l'acteur Bressant, sur la scène de la Comédie-Française. *À Corneille*, stances dites par Maubant, le 18 juin 1878, sur le théâtre de la Comédie-Française, pour l'anniversaire de Pierre Corneille.

⁵ Pour l'annonce de cette pièce, voir *Le Temps*, 19^e année, n° 6493, jeudi 30 janvier 1879, « Spectacles et concerts », page 4, colonne 5 ; ou bien *La Presse*, 44^e année, vendredi 31 janvier 1879, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3.

⁶ *Le Mentonnais*, 3^e année, n° 141, samedi 1^{er} février 1879, « Inauguration du théâtre de Monte-Carlo », page 2, colonne 3.

À l'extinction des lumières, « les premiers accords de l'orchestre de Roméo Accursi⁷ se sont fait entendre derrière le rideau d'or de la scène, qui s'est écarté lentement pour nous montrer la nymphe Sarah-Bernhardt, couchée sur un rocher, au bord de la mer, et enveloppée de branches de palmier et d'algues marines⁸. » Et la célèbre actrice, que tout le public était venu fêter, déclama le prologue de Jean Aicard⁹ :

Le théâtre représente un rocher au bord de la mer. Au lever du rideau, une déesse endormie, couronnée d'herbes marines, s'éveille lentement et prend conscience d'elle-même par degrés : telle la Galatée de marbre se sentant devenir femme.

J'ai dormi d'un sommeil ineffable et sans rêve,
Plein de rumeurs pourtant et de soupirs confus...
Suis-je éveillée ou non ?... Je dormais sur la grève...
Qui suis-je ? Où suis-je enfin ?... Je ne me connais plus !
(Elle semble écouter en elle-même)
Une voix parle... que dit-elle ?...

⁷ Roméo-Virgile Accursi (1836-1919), un neveu de Donizetti, premier prix de violon du Conservatoire de Paris en 1865, fit essentiellement carrière comme chef d'orchestre, d'abord au théâtre des Italiens à Paris, puis au théâtre de Vichy et enfin au Casino de Monte-Carlo où il débuta en octobre 1876. Il avait épousé à Paris, le 23 mai 1859, la pianiste Louise-Hélène Hurand, également lauréate du Conservatoire.

⁸ *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 28, mardi 28 janvier 1879, « Inauguration du théâtre de Monte-Carlo » page 2, colonnes 2-3.

⁹ Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ne renferme aucune ébauche ou mise au net de cette œuvre. J'en ai trouvé deux publications, l'une dans *Le Figaro* (26 janvier 1879), l'autre dans *Le Monde illustré* (15 février 1879), parfaitement identiques, à quelques variantes orthographiques près. Je publie ici ce poème d'après *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 26, dimanche 26 janvier 1879, page 1, colonnes 4-5, car c'est la version conservée par Jean Aicard dans ses papiers (voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 9, pages 1-2).

(Elle répète les paroles qu'elle paraît entendre)

« Réveille-toi, jeune immortelle !
« Du fond des temps renais au jour !
« Reparais souriante : telle
« Vénus, fille de Praxitèle,
« Mère éternelle de l'amour !...
« Depuis qu'aux dieux l'homme est rebelle,
« Dieux et déesses sur les monts,
« Dans les bois, près des flots profonds,
« Nous dormons au sein de Cybèle...
« Mais qu'une œuvre divine et belle
« Se fonde aux lieux où nous dormons,
« Aussitôt, revivant en elle,
« Nous l'habitons et nous l'aimons !... »

(Revenant à elle-même)

Ainsi je vois, je sais, je pressens en déesse,
Et mes beaux souvenirs sont de l'âge des dieux !
Quand ce cri : « Pan est mort ! » retentit sur la Grèce,
Je me sentis pâlir et je fermai les yeux...

Ô souvenirs ! j'étais alors une habitante
De l'antique Délos où nous dansions en chœur...
Je me sentis mourir, et de l'île flottante
Je glissai dans la mer, pâle, et l'amour au cœur.

Sans doute, nous passions devant ce beau rivage ;
La vague aux doux frissons m'y porta mollement,
Et depuis deux mille ans, mêlée au roc sauvage,
Déesse, j'ai dormi dans mon enchantement !

Ainsi, j'ai vécu nymphe et je mourus sirène ;
Ainsi, ces bruits profonds qui berçaient mon sommeil,

C'était la brise errant, la nuit, sur l'eau sereine
Ou sur les aloès éclatants de soleil !...

... Un jour, ils sont venus battre et creuser ma roche !
Ils sont venus en foule, et, tremblante d'effroi,
J'ai, du fond du sommeil, voulu fuir leur approche...
En vain ! Ils ont dressé ces murs autour de moi !

Et maintenant, c'est fait ! Je sors libre et captive
De mon rocher qu'enceint l'édifice achevé,
Et je débrouille à peine, en moi-même attentive,
Le rêve du présent et le passé rêvé !

(Regardant autour d'elle)

Quels sont-ils donc, ces murs, ruisselants de merveilles ?
À qui destine-t-on ce temple glorieux ?...
Des accords tout à l'heure ont frappé mes oreilles...
Voici que des tableaux m'éblouissent les yeux !...

Voici... Je reconnais ce grand vieillard — Homère !
Il parle. Des héros, couchés autour de lui,
L'écoutent. Voici bien ton ciel, Grèce, ma mère !
Es-tu donc chère encore aux hommes d'aujourd'hui !

Et puis, voilà, non loin, la comédie humaine,
Spectacle aux cent couleurs, sur la toile vivant !
La vérité dira quel intérêt vous mène,
Bouffons, que le poète observe en écrivant !

L'oubli, l'oubli !... Voici danseuses et bacchantes
Fleurs de Vénus, fleurs d'or, d'azur et de carmin,
Qui flottent en plein ciel, nobles et provocantes,
Guirlandes de beautés s'enchaînant par la main !

Enfin, vous voici, vous, frémissants, l'œil aux nues,
Musiciens, dompteurs de foules, grands vainqueurs,
Qui sur mille instruments de formes inconnues
Faites un chant des cris échappés à vos cœurs !

Et, tout autour de moi, les Nymphes mi-vêtues,
Les Vénus, les Amours, les Gloires, les Héros,
Tout annonce aux regards, peintures ou statues,
Un temple à la chanson, la charmeuse des maux !

C'est un THÉÂTRE !... Ici viendront tous les génies,
Les badins, les plaintifs, sages au cœur amer,
Ceux qui font rire l'âme avec des ironies
Ou d'un souffle la font gémir comme la mer !

Eh bien ! j'habiterai, captive volontaire,
Ce palais plus splendide aux clartés des flambeaux !...
Mer, reprends ta couronne !...

(Elle jette à la mer son diadème d'algues)

Adieu, les cieux, la terre !...

Je contemplerai l'art qui me les rend plus beaux !...

(Cueillant des palmes autour d'elle)

Et vous, peintres, sculpteurs, musiciens, poètes,
Et toi, le bâtisseur du palais merveilleux,
Artistes, j'ai cueilli ces palmes pour vos têtes !...
Soyez loués, vous tous qui réveillez les dieux !...

Jean Aicard.

À cette invitation du poète, le public se leva et fit un triomphe
à l'architecte du « palais merveilleux » qui assistait au spectacle
depuis la loge qui lui avait été réservée.

Le luxe exceptionnel de la salle impressionna-t-il les spectateurs... ou bien sa nouveauté... ou bien le caractère forcément solennel de cette cérémonie d'inauguration ? Toujours est-il que :

La soirée a été belle, mais un peu froide. Il en va toujours ainsi des concerts faits de pièces et de morceaux. L'opérette de Véron et Planquette n'était pas prête ; on a eu recours à Mme Carvalho, à Capoul, à M. Diaz de Soria, à Sarah Bernhardt, à Judic. La troupe, comme vous voyez, n'était pas à dédaigner¹⁰. On a chaleureusement applaudi un prologue de Jean Aicard où justice était rendue à l'architecte ; Mme Carvalho a eu son succès de méthode et de goût accoutumé. Après avoir très bien dit le prologue, Sarah Bernhardt, a remplacé les vers de Musset (*Lucie*), qu'elle devait réciter, par la *Chanson d'Eviradnus* ; mais ce beau morceau de poésie lyrique n'a guère été compris. Le public cosmopolite de Monaco n'est pas sensible aux recherches du rythme, au pittoresque de l'idée. Le choix était trop flatteur pour lui ; il a applaudi de confiance et il ne pouvait pas en être autrement.

Détail amusant : une ambassade chinoise a fait son entrée dans les premières heures de la soirée. C'étaient de vrais Chinois, des Chinois pour de bon, parmi lesquels un cousin de

¹⁰ *Le Ménestrel* (45^e année, n° 10, dimanche 2 février 1879, page 79, colonne 2) a donné avec plus de précision le contenu du programme musical : « La composition du concert d'inauguration était des mieux entendues et le concert lui-même dirigé par M. Romeo Accursi, a fort bien marché. En voici le riche et savoureux menu : un prologue d'ouverture, de M. Jean Aicard, dit par M^{lle} Sarah Bernhardt ; puis des fragments de *Guillaume Tell*, de *Zampa*, de *la Muette*, de *la Flûte enchantée*, par M^{me} Carvalho, Diaz de Soria et Capoul, sans compter le piquant répertoire de Judic. Quant aux deux grands succès de musique de la soirée, le correspondant du journal *la Liberté*, dit qu'ils sont allés à M^{me} Carvalho dans l'air du *Pré aux Clercs*, et à M. Diaz de Soria, dans *l'Alleluia d'Amour*, de Fauré. Ajoutons que les deux

l'empereur, qui ont écouté la *Chanson d'Eviradnus* sans sourciller. Quand je vous disais que le public de Monaco est cosmopolite¹¹ !

Divers

Le théâtre de Monte-Carlo fit son ouverture annuelle, à la fin novembre 1898¹², avec *Papa Lebonnard*, la version italienne en prose du *Père Lebonnard* de Jean Aicard, que l'acteur italien Ermete Novelli avait interprété au théâtre parisien de la Renaissance en juin-juillet.

La troupe italienne revint à Monte-Carlo en 1900. Le jeudi 19 avril, Novelli y donna la deux centième représentation de *Papa Lebonnard* :

charmeurs étaient chargés de l'interprétation du célèbre duo de *la Flûte enchantée* qui leur valut le triomphe que l'on sait à la première séance de MM. Planté, Alard et Franchomme, au Conservatoire. »

¹¹ *Le Temps*, 19^e année, n° 6492, mercredi 29 janvier 1879, « Chronique », page 2, colonne 5.

¹² « Le théâtre de Monte-Carlo vient de faire sa réouverture avec *Papa Lebonnard*, la comédie de Jean Aicard, admirablement jouée par le célèbre comédien Ermete Novelli. » (*Le Gaulois*, 88^e année, n° 6199, vendredi 25 novembre 1898, « Courrier des spectacles », page 3, colonne 6). — « Le théâtre de Monte-Carlo a inauguré sa nouvelle saison par une représentation de *Papa Lebonnard*, la comédie de M. Jean Aicard, jouée par le comédien italien Ermete Novelli, qui y a obtenu un succès très vif. » (*Journal des débats politiques et littéraires*, 110^e année, n° 327, samedi 26 novembre 1898, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 4). — Il convient de mentionner un petit incident qui opposa Jean Aicard et Ermete Novelli au début de l'année : Novelli avait promis de venir jouer *Lebonnard* à Toulon ; l'auteur avait tout organisé mais, au dernier moment, l'acteur se désista en raison d'une épidémie de variole qui sévissait alors dans la cité varoise ; notre poète eut beau lui envoyer des nouvelles rassurantes, Novelli refusa malgré tout de venir... Il y eut un froid entre les deux artistes, mais Jean Aicard prouva magnifiquement qu'il n'était pas rancunier en profitant de la représentation de Monte-Carlo pour venir embrasser son ami.

De Monte-Carlo :

« Les représentations du grand comédien Ermete Novelli ont un énorme succès. Cet admirable artiste stupéfié par la variété autant que par la vérité de son interprétation. Dans *Schylock*, dans *Kean*, dans *Papa Lebonnard*, dans *Louis XI*, il est toujours le personnage tout entier, de vie intense, avec une simplicité merveilleuse. La troupe qui l'entoure, et parmi laquelle il faut citer à part Mme Giannini, remarquable comédienne, est une excellente troupe d'ensemble.

« La représentation de *Papa Lebonnard* a été marquée par une circonstance particulière : c'était la deux centième fois que Novelli jouait cette œuvre, la direction artistique de Monte-Carlo a saisi cette occasion pour provoquer une manifestation du public en l'honneur de l'admirable artiste italien. M. Jean Aicard est venu avec une délégation toulonnaise, ayant à sa tête le maire de Toulon, assister à cette soirée et, au troisième acte, est monté sur scène remettre à Novelli une médaille d'or spécialement frappée pour la circonstance. L'assistance entière a longuement applaudi l'auteur de *Papa Lebonnard* et a fait à Novelli une ovation véritablement triomphale, que d'ailleurs ce comédien-protée mérite absolument »¹³.

On peut enfin signaler une pièce de Jean Aicard intitulée *Vieux Cœurs*, dont l'acte I se déroule à Monte-Carlo.

Notre écrivain avait primitivement conçu l'idée d'une pièce intitulée *Dolorosa*¹⁴ ; une première ébauche en quatre

¹³ *Le Figaro*, 46^e année, 3^e série, n° 112, dimanche 22 avril 1900, « Courrier des théâtres », page 5, colonnes 1-2.

¹⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23 « Vieux Cœurs », chemise n° 88 « Plan de Dolorosa », manuscrit autographe, 9 feuillets ; et carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », chemise n° 135, manuscrit autographe, 10 feuillets.

actes¹⁵ fut suivie de différentes autres versions, toutes en cinq actes et intitulées *Vieux Cœurs*, marquant une élaboration progressive¹⁶ jusqu'à la version finale¹⁷.

L'œuvre fut achevée en juillet 1902 : « M. Jean Aicard termine en ce moment une pièce en quatre actes, *Vieux Cœurs*, dont le premier rôle est destiné à Mme Marie Laurent¹⁸. » La pièce réapparut en 1911 : « M. Tarride, de son côté, prépare la représentation de *Vieux Cœurs*¹⁹. » Et en 1928, alors que M^{me} Paulin-Bertrand et l'abbé Calvet mettaient en route la réalisation du monument de Jean Aicard à Toulon, l'abbé suggéra des représentations de *Vieux Cœurs* parmi les manifestations à envisager pour récolter les fonds... Malgré tout cela, la pièce n'a jamais été représentée ni publiée.

Vieux Cœurs est une histoire contemporaine mettant en scène M. Terlier, ancien colon enrichi devenu important viticulteur varois, et son épouse qui avait failli lui être infidèle si leur fils aîné n'avait découvert le complot, avant de s'expatrier aux États-Unis. L'épouse voudrait faire oublier son attitude passée par une conduite exemplaire, mais le mari reste inexorable. Leur second fils est entrepris par des escrocs qui cherchent à le faire divorcer : la mère déjoue la machination et

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23 « Vieux Cœurs », cahiers n° 89-95.

¹⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23 « Vieux Cœurs », cahiers n° 96-110.

¹⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23 « Vieux Cœurs », cahiers n° 111 et 112, deux très belles copies dactylographiées, doubles identiques faits au carbone, de l'agence H. Compère, sans aucune modification, 2 + 21 + 33 + 20 + 42 + 23 pages.

¹⁸ *Journal des débats politiques et littéraires*, 114^e année, n° 183, vendredi 4 juillet 1902, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6.

¹⁹ *Le Gaulois*, 46^e année, 3^e série, n° 12382, vendredi 8 septembre 1911, « Courrier des Spectacles », page 3, colonne 5.

sauve le jeune couple. Le père pardonne alors et le fils aîné annonce son retour. L'intrigue développe donc les thèmes de la pitié et du pardon si chers à notre écrivain.

L'inauguration du musée océanographique (1910)

Le prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922) se passionna dès 1870 pour l'océanographie : il fit construire des navires spécialisés, réunit des savants et conduisit lui-même plusieurs expéditions scientifiques. En 1889, il fonda l'Institut océanographique de Monaco, puis celui de Paris inauguré le 23 janvier 1911. Enfin, il dota sa principauté d'un musée océanographique destiné à recueillir et à présenter les collections rapportées à la suite de ses campagnes d'exploration.

L'inauguration de ce musée, le mardi 29 mars 1910 par un temps magnifique, fut l'occasion de fêtes exceptionnelles qui débutèrent par une cérémonie solennelle comprenant notamment la création de trois œuvres musicales écrites spécialement pour la circonstance : une *Ouverture de fête* de Camille Saint-Saëns²⁰ ; *La Nef triomphale*, vers de Jean Aicard mis en musique par Jules Massenet ; et enfin une *Marche inaugurale* de Léon Jehin²¹.

La Nef triomphale fut commandée à Massenet par le prince Albert et le compositeur s'adressa à son ami poète pour l'écri-

²⁰ SAINT-SAËNS (Camille), *Ouverture de fête écrite pour l'inauguration du musée océanographique de Monaco*, opus 133, Paris, A. Durand et fils éditeurs, 1910, in-4°, 53 pages ; cotation D. & F. 7667. Œuvre écrite pour un orchestre aux riches sonorités : 1 piccolo, 2 flûtes traversières, 2 hautbois, 1 cor anglais, 2 clarinettes en *si b*, 1 clarinette basse en *si b*, 2 bassons, 1 contrebasson, 4 cors en *fa*, 4 trompettes en *ut*, 3 trombones, 1 tuba, timbales, timbres, triangle, cymbales, grosse caisse, 2 harpes, violons, altos, violoncelles et contrebasses.

²¹ Cette œuvre n'a pas été imprimée.

ture des paroles : « Notre cher Massenet m'avait dit, cet hiver : « Faites-moi donc, en douze lignes, un paysage polaire. » — « Pourquoi ? » — « Pour être chanté à Monaco. » Je lui donnai ces douze lignes et je les ai entendu chanter l'autre jour²². »

L'œuvre composée par Massenet a été baptisée « intermède pour chœur et orchestre », ou « strophes pour chœur mixte et orchestre », voire même « cantate »... Il s'agit dans la réalité d'une simple strophe mise en musique pour chœur et orchestre²³ et qui fut interprétée par les artistes du Casino, réunis sous la direction de Léon Jehin²⁴.

Les vers de Jean Aicard présentent une forme très libre — métrique variée, rimes parfois absentes — laissant la priorité à l'expression musicale :

²² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », chemise n° 338, « Impressions de Monte-Carlo », manuscrit autographe, 7 feuillets. Ce texte est lourdement raturé et corrigé ; l'auteur a porté, en haut et à gauche du premier feuillet, la mention : « Brouillon informe » ! Il s'agit donc d'une simple ébauche, d'idées simplement jetées sur le papier, de réflexions encore très inachevées et qui, en l'état, ne sont pas publiables ; je m'autorise toutefois à en extraire ce petit paragraphe qui concerne Massenet et qui n'évoque que des péripéties bien mineures.

²³ J. Massenet. *Catalogue des œuvres*, Association Massenet, Mortagne-au-Perche, 2006, 198 pages. À la page 58, dans la liste des « Chœurs mixtes », on trouve : « *Nef triomphale (La)*, Strophes pour chœur mixte et orchestre¹¹⁶ [parolier] Jean Aicard, [création] 1910. » La note 116 indique : « 1^{ère} audition : inauguration du Musée Océanographique de Monaco, le 29 mars 1910. Le ms. a. de la P. C. est conservé dans les archives des Éditions Heugel s. a. En l'état des recherches, nous n'avons retrouvé que le matériel des cordes ainsi que les parties de chœur mais pas le conducteur. » — Le département de la musique de la Bibliothèque nationale de France ne détient aucune partition, ni dans l'ancien fonds du Conservatoire, ni dans le fonds propre du département. Et le *Grove Dictionary of music and musicians* ne cite pas *la Nef Triomphale*, ni dans la biographie de Massenet, ni dans le catalogue de ses œuvres imprimées ; il signale toutefois que de nombreuses œuvres de circonstance n'ont pas été publiées.

²⁴ Léon Jehin, né à Spa (Belgique) le 17 juillet 1853, fit ses études de violon aux conservatoires de Liège puis de Bruxelles. Il prit la direction de l'orchestre du Casino de Monte-Carlo en 1894. Son épouse, Blanche Deschamps, fit carrière comme actrice et contralto.

*La Nef Triomphale*²⁵ Paroles de Jean Aicard

Le silence a neigé sur la glace polaire.
On ne sait de quel jour le ciel morne s'éclaire.
Un renne au loin, le cou baissé, broute à pas lents.
Ici finit la terre et finit l'eau mouvante,
Tu n'iras pas plus loin, humanité vivante,

Non ! Non !

La paix, sans souvenir, dort dans ces limbes blancs
Ici le froid Néant reconnaît son domaine.

Quel est tout à coup ce rythme sonore ?

Un homme vient ! Hardi, hardi !

Sur son vaisseau de feu

Il vient jeter la sonde,

Il s'attaque aux secrets de la faune profonde.

Il vient,

Il prend pour devise orgueilleuse :

Je sers.

Il quitta ses palais pour affronter les mers

Gloire au Prince,

C'est pourquoi l'art sacré lui tend

la palme et la couronne !

Gloire au Prince.

²⁵ Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon n'a conservé aucune version de cette strophe. La presse nationale ne l'a pas publiée, non plus que la presse régionale. Après de nombreuses investigations dans la presse locale, j'ai fini par dénicher le texte dans *Le Petit Niçois*, 31^e année, n° 88, mercredi 30 mars 1910, « Inauguration du musée océanographique de Monaco », page 1, colonne 6 : je le donne ici avec une ponctuation que j'ai légèrement améliorée.

Les cartes postales

Enfin, dans la série « Ma Provence, par Jean Aicard » de la *Maison de la carte postale artistique*, 25 quai Voltaire à Paris, dirigée par Émile Brocherioux, on trouve quelques vues prises à Monaco et Monte-Carlo assorties de vers de notre poète :

n° 1201, *Monaco. Vue prise à travers les oliviers* :

À travers les troncs gris et roux,

Dans les feuilles, par de grands trous,

On voit la mer bleue, — où l'écume,

Blanche, aux feux du soleil s'allume, —

La mouvante beauté des grands flots onduleux

Se fixer tout à coup en rochers blancs et bleus.



n° 1202, Monaco. La ville, vue prise des oliviers :

La terre semble heureuse et fière
De dresser haut, dans la lumière
Et sur les grands flots onduleux,
Son cap qui rêve d'être une île,
Et qui, teinté d'aloès bleus,
Joyeusement porte une ville !

n° 1203, Monaco. Le Palais du Prince et la tête de Chien :

Voir d'ici la mer, reine au manteau bleu,
Tout frangé d'argent, tout semé d'étoiles.

n° 1204, Monaco. Entrée du château :

Rocher teinté d'azur et d'or,
Découpé comme un beau décor ;
Ciel bien aimé des hirondelles,
Ces oiseaux, chers aux cœurs fidèles.



n° 1205, Monaco. La Baie :

Nos villes, jalouses entre elles,
Se provoquent d'un regard fier,
Mais, ô Provence, les plus belles
Sont celles que baise la mer !

n° 1206, Monaco. Le Rocher :

Entre les deux azurs, sur la roche échancrée,
Tout un bois d'aloès met sa teinte azurée.

Pages 75-79 : cartes postales de la collection de l'auteur,
« restaurées par logiciel en raison d'un état souvent défectueux.



n° 1250, Monte-Carlo. Vue générale :

Au loin, sur la ville dorée,
Que baise un éternel soleil,
L'Alpe dresse son front vermeil
Nimbé d'une neige nacrée ;
Et — du large — on peut voir au loin
Le col de Tende, grand témoin,
Qui, là-bas, par-delà des lieues,
Aime en vain les belles eaux bleues.

n° 1251, Monte-Carlo. La Baie et le Tir aux pigeons :

Le soleil, la couleur ; les collines, la ligne ;
Tout revit en reflets, Mer, dans ta grâce insigne.
Et l'on te voit sourire en t'écoutant songer ;
Tu luttas de beautés avec l'ardente grève,
Mais son rêve infini triomphe de ton rêve
Quand elle met sur toi ses senteurs d'oranger.



n° 1252, Monte-Carlo. Le Casino :

Ici, tout joueur décavé
A — ne fût-ce qu'un soir — rêvé...
Que demain il ferait fortune ;
Et qu'il décrocherait la lune !



Les œuvres et les écrits de Jean Aicard contiennent donc peu de références à la principauté monégasque. Notre écrivain n'y connaissait pas grand monde et il n'a guère fréquenté ces parages frontaliers, trop éloignés de sa Provence varoise et plus proches, par la langue et la culture, de la grande voisine, l'Italie.

LE MONUMENT JEAN-AICARD À TOULON

Dominique AMANN

Je remercie chaleureusement M. Marc Nicolas, de Montmeyan (Var), petit-fils du sculpteur Victor Nicolas, pour m'avoir fait connaître son aïeul et m'avoir autorisé à reproduire la photographie qu'il conserve du buste de Jean Aicard.

Après le décès de Jean Aicard – le jeudi 12 mai 1921 vers 22 heures 15¹, – ses proches voulurent conserver son souvenir et faire vivre sa mémoire.

Les 12 mai 1922 et 1923, les amis intimes se réunirent sur sa tombe pour une courte évocation du disparu². En 1924, après que la succession de Jean Aicard eût été clarifiée et que les époux Paulin-Bertrand eurent pris possession de la maison – qui, malgré le testament, leur était contestée par le fils naturel du poète, – l'anniversaire de la mort eut lieu aux *Lauriers-Roses* :

¹ Et non point le 13 mai, comme cela a toujours été propagé. Voir AMANN (Dominique), « La date de la mort de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série, n° 14, octobre 2015, pages 149-150.

² Voir par exemple : *Le Petit Var*, 43^e année, n° 15143, samedi 13 mai 1922, « Informations locales », page 2, colonne 3 ; et *Le Petit Var*, 44^e année, n° 15508, dimanche 13 mai 1923, « Anniversaire », page 1, colonne 6.

M. le docteur Regnault, président de l'Académie du Var, présidait, ayant à son côté Mme Turcas, la plus vieille amie de Mme Lonclas, et qui se souvient de Jean Aicard enfant. M. le docteur Regnault prononça un discours ému, plein de souvenirs intimes, et, au nom des amis du poète, remercia M. et Mme Paulin Bertrand pour leur dévouement total qui, pendant six années, absorba leur vie personnelle et la subordonna entièrement à celle de Jean Aicard.

MM. Armagnin et L. Regnier apportèrent l'hommage poétique : celui de M. Armagnin, doux et tendre ; celui de M. L. Regnier, large et vibrant. Mme Léon de Saint-Valéry (Mme Paulin Bertrand) lut ses pages pénétrantes sur l'amitié de Jean Aicard et de Pierre Loti, sur les impressions de Pierre Loti aux Lauriers-Roses, qui parurent récemment dans la Revue bleue ; M. E. Jouvenel lut le récit ému et nuancé de sa première visite à Jean Aicard. Ensuite vinrent les récitations des poèmes de Jean Aicard, religieusement écoutés et chaleureusement applaudis : *L'Ânon de Dame Austreberthe*, finement interprété par Mme Bertaud-Chateauminois ; *Ponce-Pilate*, dont M. Jouvenel marqua avec force la tragique grandeur ; *Le Cheveu d'Or*, délicatement détaillé par M. Bourges ; *La Légende de Ginevra*, dont Mme Paulin-Bertrand transmit tout le frisson lyrique ; *La France* de 1920, que Mlle Maud Grimm, une toute jeune fille, déclama avec ampleur³.

Cet article se terminait par l'annonce : « La pieuse réunion aura lieu désormais toutes les années, le 12 mai, aux Lauriers-Roses ». Effectivement, l'habitude perdura pendant de longues

³ *Le Petit Var*, 45^e année, n° 15874, mercredi 14 mai 1924, « Le Troisième Anniversaire de la Mort de Jean Aicard, Aux Lauriers-Roses », page 3, colonne 5.

années de cette petite fête anniversaire autour de la vie et des œuvres du Maître disparu ; et l'académie du Var participa également à ce devoir de mémoire, notamment par l'attribution, chaque année, d'un *Prix de poésie française Jean-Aicard*.

Les amis du poète souhaitèrent également fixer ses traits dans la pierre.

Dès l'été 1921, le sculpteur Paulin-Bertrand réalisa un buste⁴ du disparu : conservé par son épouse, cette œuvre fait aujourd'hui partie des collections du musée des *Lauriers-Roses*.

En 1924, Paulin-Bertrand fit un premier « médaillon⁵ », coulé en bronze, représentant le poète de profil et en habit d'académicien. Il en donna la primeur à l'académie du Var qui, dans sa séance du 7 mai, l'exposa entouré de palmes vertes⁶. Ce bronze fut scellé sur la tombe du poète au cimetière central de Toulon et inauguré le samedi 3 janvier 1925 au cours d'une cérémonie présidée par l'abbé Jean Calvet⁷. Et l'académie du Var en reçut un moulage en plâtre, inauguré au mois de juin suivant⁸.

Paulin Bertrand confectionna un second médaillon, à peine différent, destiné à orner le linteau de la porte d'entrée des

⁴ AMANN (Dominique), « À propos de deux bustes de Jean Aicard », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 127-134.

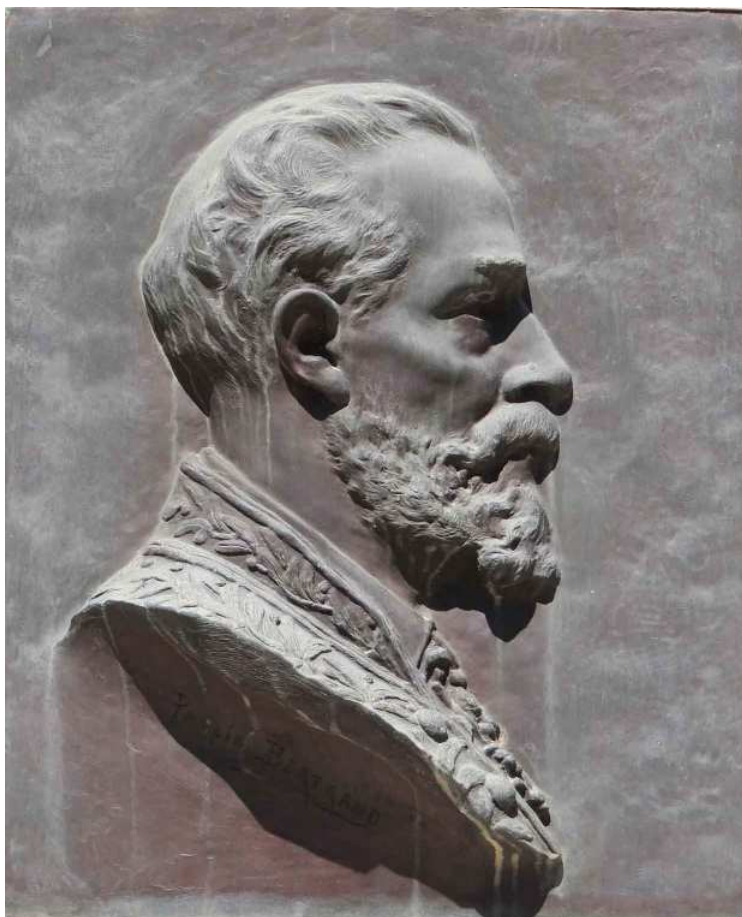
⁵ Il est d'usage de nommer cette œuvre « médaillon »... en dépit de son format rectangulaire.

⁶ *Bulletin de l'académie du Var*, xcii^e année, 1924, « Première partie. Comptes rendus des séances », séance du mercredi 7 mai 1924, pages 17-18.

⁷ Voir, par exemple : *Le Petit Var*, 46^e année, n° 16109, dimanche 4 janvier 1925, page 1, colonne 1 et page 2, colonnes 2-3.

⁸ *Bulletin de l'académie du Var*, 3^e série, tome I^{er}, xciii^e année, 1925, « Deuxième partie. Comptes rendus des séances », séance du 6 mai, page 40 : « Il remercie M. Paulin Bertrand qui a donné à l'Académie du Var, un médaillon en plâtre de Jean Aicard » ; et séance du 3 juin, page 42 : « Il est procédé à l'inauguration d'un médaillon de Jean Aicard, don de son auteur, le peintre et sculpteur Paulin Bertrand. »

Lauriers-Roses : il y fut inauguré le mercredi 13 mai 1925 au cours d'une cérémonie présidée par le Dr Jules Regnault⁹.



PAULIN-BERTRAND
Médaillon sur la tombe de Jean Aicard (1924)

⁹ Voir : *Le Petit Var*, 46^e année, n° 16239, vendredi 15 mai 1925, « Informations locales », page 2, colonnes 3-4.

LE PREMIER MONUMENT (1927-1931)

Genèse de l'œuvre

Indépendamment de ces manifestations privées, la ville de Toulon, dont Jean Aicard et sa famille étaient originaires, voulut honorer l'écrivain d'un monument qui rappelât sa présence au cœur de la cité.



PAULIN-BERTRAND
Médaillon de l'académie du Var (1924)

Le premier document que je connaisse est une lettre circulaire envoyée par le « Comité Jean Aicard qui, dans sa réunion du 2 juin 1927, a décidé d'élever par souscription, sur une des principales places de la ville de Toulon, un monument à notre poète provençal ¹⁰ ». Ce *Comité Jean-Aicard* – également nommé par la suite *comité central Jean-Aicard* – était composé de proches et d'amis de l'écrivain : président, Louis Gozzi, ancien sous-préfet de Toulon ; vice-président, le Dr Edmond Mourron, président de l'académie du Var ; secrétaire, François Armagnin ; trésorier, Vincent Baudoin, sous-directeur de la Banque de Provence à Toulon ; membres, Léon Gistucci ancien inspecteur d'académie, M. et Mme Paulin-Bertrand, M. Charlois maire de La Garde, le médecin général Fontan président du Vieux-Toulon, etc. Sa première tâche fut d'ouvrir une souscription, tant auprès des particuliers qui avaient connu l'écrivain décédé que des municipalités varoises.

L'abbé Jean Calvet, de son côté, dans une lettre à Julia Paulin-Bertrand datée du lundi 13 février 1928, envisageait une souscription à Paris, des représentations d'œuvres de Jean Aicard ou des conférences ¹¹.

L'idée d'un monument commençait donc à germer chez les grands amis de l'écrivain disparu. Le projet prit quelque peu corps puisque, dès le début de l'été, la presse parisienne s'hardit à annoncer le lancement d'une souscription à Toulon ¹².

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe n° 23 « Documents et lettres relatifs au souvenir de Jean Aicard », lettre imprimée, 2 pages, signée « Gozzi, président du comité Jean-Aicard, sous-préfet de Toulon ».

¹¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe n° 23 « Documents et lettres relatifs au souvenir de Jean Aicard », lettre autographe de Jean Calvet à Julia Paulin-Bertrand, 2 pages ; une proposition d'annonce pour la souscription est jointe.

¹² Voir notamment : *Journal des débats politiques et littéraires*, 140^e année, n° 182, dimanche 1^{er} juillet 1928, page 4, colonne 6. – ou bien *Les*

En novembre 1928, le maire de Toulon, M. Émile Claude ¹³, décida une campagne publique : « Monument Jean Aicard. — Le maire de Toulon invite tous les amis et admirateurs de Jean Aicard à assister à une réunion qui se tiendra dans la grande salle des délibérations de l'Hôtel de Ville, ce soir à 17 heures, en vue de constituer un comité chargé de réunir des souscriptions pour permettre d'élever un monument à Jean Aicard ¹⁴. »

La réunion du samedi 10 novembre aboutit à la formation d'un bureau constitué de M. Claude, maire, président ; M. Gistucci, ancien inspecteur d'Académie, vice-président ; MM. Maurel et Martel, instituteurs, secrétaires, et M. Chevalier, président de *La Cheminée*, trésorier. Une souscription fut ouverte dans les bureaux de la mairie.

À la fin de l'année, ce comité local rejoignit le comité central précédemment formé. Le 5 janvier 1929, la réunion commune des deux comités aboutit à la constitution d'une commission exécutive présidée par Léon Gistucci, chargée de centraliser le produit des souscriptions en cours et de mettre à l'étude le projet.

Diverses personnalités acceptèrent une présidence d'honneur : MM. Brioux, de l'Académie française ; Camille Jullian, de l'Académie française ; Charles Richet, de l'Institut ; Eugène Silvain, ex-doyen de la Comédie-Française ; les sénateurs et députés du département, le préfet du Var, le vice-amiral préfet maritime, le sous-préfet de Toulon.

Annales politiques et littéraires, n° 2314, dimanche 15 juillet 1928, page 63, colonne 3.

¹³ Émile CLAUDE est né en Algérie le 7 juin 1861 et est mort à Toulon le 1^{er} avril 1936. Professeur agrégé de mathématiques, en poste à Toulon, il adhéra au Parti ouvrier. Il fut élu conseiller municipal (1902-1905) puis maire (du 10 décembre 1919 au 19 mai 1929).

¹⁴ *La République du Var*, 35^e année, n° 12377, samedi 10 novembre 1928, « Chronique locale », page 2, colonne 2. – Annonce identique dans *Le Petit Var*, 49^e année, n° 17506, samedi 10 novembre 1928, « Informations locales », page 2, colonne 4.

Plusieurs communes varoises apportèrent leur contribution et, à la mi-mars, plus de dix-sept mille francs avaient été déjà recueillis.

Le sculpteur Paulin Bertrand et l'architecte départemental Jules Roustan proposèrent une première ébauche : « Le monument est original et fera le plus bel effet. C'est une haute stèle, surmontée du buste de Jean Aicard, buste vivant et noble et de construction architecturale adaptée aux exigences du plein air. Au pied de la stèle, deux personnages vêtus en paysans : *Miette* lisant le poème, et *Noré*, debout, écrivant le nom du poète. Ces deux figurines symbolisent la Provence offrant son hommage à Jean Aicard ¹⁵. »

Le dimanche 8 septembre, de passage dans le Midi, Silvain interpréta, en matinée et en soirée, *Le Père Lebonnard* au théâtre de verdure du chanteur Félix Mayol.

En novembre 1929, le comité avait recueilli plus de trente-deux mille francs et trois emplacements avaient été retenus : le cours Lafayette, la place Louis-Blanc et la place du théâtre ¹⁶.

La municipalité fit ensuite savoir que les emplacements choisis n'étaient plus envisageables en raison d'importants travaux à y réaliser et, dans sa séance du 6 mars 1930, le conseil municipal vota l'érection au jardin de la ville ¹⁷.

En juillet, le concours fut ouvert : « Un concours est ouvert entre les sculpteurs nés ou domiciliés depuis un an au moins dans le département du Var ou dans les départements limi-

¹⁵ *Journal des débats politiques et littéraires*, 141^e année, n° 81, samedi 23 mars 1929, « Échos », page 2, colonne 5. Cette petite maquette est toujours conservée au musée Jean-Aicard-Paulin-Bertrand, dans l'atelier du sculpteur.

¹⁶ *Le Petit Var*, 50^e année, n° 17864, mardi 5 novembre 1929, « Informations locales », page 2, colonne 6.

¹⁷ Archives municipales de Toulon, délibérations du conseil municipal, registre 1 D¹ 178, page 297.

trophes, pour l'érection à Toulon d'un monument à Jean Aicard. Les artistes désireux de concourir devront adresser avant le 10 août une demande des conditions du concours à M. le secrétaire du Comité du monument à Jean Aicard, au Grand Hôtel, à Toulon (Var) ¹⁸. » Trois artistes entrèrent en compétition.

En janvier 1931, le comité publia le nom du lauréat : « Le monument Jean Aicard. — L'exécution du monument que l'on va prochainement élever dans notre ville à la mémoire de Jean Aicard vient, après concours, d'être confiée à un jeune Toulonnais, artiste de valeur, M. Victor Nicolas, de l'École des Beaux-Arts de Paris, élève de M. Paul Landowsky ¹⁹. » — « À l'unanimité le jury s'est prononcé en faveur de celui de M. Nicolas Victor, jeune sculpteur toulonnais, actuellement à l'école des Beaux-Arts à Paris, déjà lauréat de l'Institut, Grand Prix Roux, logiste au dernier concours du Prix de Rome et boursier de la ville de Toulon. L'œuvre de notre jeune concitoyen offre un caractère artistique incontestable. Elle a recueilli les suffrages de ceux qui ont pu en apprécier la maquette exposée dans le cabinet de M. le conservateur du Musée. L'inauguration du monument est prévue pour le courant du mois d'octobre. Les souscriptions sont toujours reçues [...]. — Le secrétaire ²⁰. »

À la fin août, les souscriptions avaient produit plus de quarante-six mille francs ²¹.

¹⁸ *Journal des débats politiques et littéraires*, 142^e année, n° 203, jeudi 24 juillet 1930, page 2, colonne 6.

¹⁹ *Le Petit Var*, 52^e année, n° 18301, dimanche 18 janvier 1931, « Informations locales », page 2, colonne 3.

²⁰ *Le Petit Var*, 52^e année, n° 18321, dimanche 8 février 1931, « Informations locales », page 2, colonne 4. — ATTENTION : ce premier monument a parfois été attribué, mais de manière fautive, à Paul Hildebrand ou à Honoré Sausse.

²¹ *Le Petit Var*, 52^e année, n° 18521, jeudi 27 août 1931, « Informations locales », page 2, colonne 6.

Le sculpteur fit diligence : il remit au comité, début octobre 1931, son œuvre coulée dans le bronze.



Victor NICOLAS, *Buste de Jean Aicard* (1931).

Photographie réalisée par le sculpteur, aujourd'hui propriété de M. Victor Nicolas, publiée ici avec son aimable autorisation (Droits réservés).

Le monument achevé est formé d'une haute stèle de granit clair, aux lignes sobres et pures, portant sur sa face antérieure :

À
JEAN AICARD
1848 – 1921
SES AMIS
SES ADMIRATEURS



Toulon,
jardin de la ville,
monument
Jean-Aicard

Stèle réalisée
par
Victor NICOLAS

Buste
de
Gabriel COTEL

Et sur la face postérieure :

MONUMENT ÉLEVÉ
PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE
1931

Le buste est placé au sommet.

L'artiste : Victor Nicolas

Victor Nicolas naquit le 2 février 1906 à Brignoles où ses parents étaient instituteurs. Après ses études secondaires au collège de Lorgues, il vint au lycée de Toulon et y bénéficia d'une bourse d'encouragement.

À Paris, il suivit tout d'abord les cours de l'École nationale supérieure des arts décoratifs où il fut élève d'Hector Lemaire, de Camille Lefèvre et de Pierre Séguin : il y obtint huit médailles entre 1924 et 1926.

Il fut ensuite admis à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, section de sculpture, où il eut pour professeurs, entre 1926 et 1930, Jules Coutan, Paul Landowski et Auguste Carli.

Ses talents lui valurent de nombreuses récompenses : prix Roux de l'Institut de France, prix Chenevard de l'École nationale supérieure des beaux-arts ; au Salon des artistes français, il obtint une mention honorable en 1929, une médaille de bronze en 1933 et une médaille d'argent en 1934 ; logiste au Grand Prix de Rome de sculpture en 1930 et en 1933.

En 1930, il s'établit à Montmeyan (Var) et y ouvrit un atelier de sculpture dans l'ancienne chapelle Saint-Esprit : c'est de là qu'il participa au concours pour le monument de Jean Aicard.

En choisissant Victor Nicolas, les membres du comité tou-

lonnais avaient accordé leur confiance à un jeune sculpteur déjà remarqué et récompensé pour ses talents artistiques.

Par la suite, Victor Nicolas fit une intéressante carrière de sculpteur-statuaire ; il se mit également à la peinture vers 1953. De 1956 à 1976, il professa le dessin à l'école des beaux-arts de Toulon ²².

L'inauguration

Le monument fut inauguré le dimanche 8 novembre 1931 : « Ce matin, à 10 heures, ainsi que nous l'avions annoncé, a eu lieu l'inauguration du monument Jean Aicard, de l'Académie Française, élevé par souscription publique grâce à l'heureuse initiative d'un actif comité à la tête duquel se trouve M. le docteur Regnault, précieusement secondé par de dévoués collaborateurs. Le monument se trouve à l'intérieur du Jardin de la Ville, à l'angle formé par la rue Chalucet et le boulevard de Strasbourg, non loin du buste du peintre Vincent-Cordouan. Le buste du poète, en bronze, repose sur une stèle de granit aux lignes très pures. Il est l'œuvre d'un Varois, M. Victor Nicolas, fils de feu Bertin Nicolas, professeur à l'École Primaire Supérieure de Brignoles ²³. »

Une très belle assistance avait rejoint le jardin de la ville, notamment :

— les membres du comité : le docteur Jules Regnault, président ; Léon Gistucci, vice-président ; le général Aymerich, se-

²² Pour plus de renseignements sur la vie et l'œuvre de l'artiste Victor Nicolas, consulter la notice réalisée par son petit-fils, M. Marc Nicolas, publiée par l'encyclopédie Wikipedia, d'où j'ai tiré les quelques éléments biographiques donnés dans cet article.

²³ *La République du Var*, 38^e année, n° 13454, dimanche 8 novembre 1931, page 3, colonnes 2-3.

crétaire général ; François Armagnin, secrétaire ; Vincent Baudoin, trésorier ; M^{me} Paulin Bertrand ; MM. Amoretti, ancien directeur de l'École des Beaux-Arts ; Bourges, publiciste ; Chevalier, ancien président de *La Cheminée* ; médecin général Fontan, conservateur du musée de la Ville ; Fournel, président du syndicat d'initiative ; Lainé Lamford, artiste peintre ; André Martel, secrétaire de l'Académie du Var ; Paul Maurel ; commandant Paoli, président de l'Association des mutilés et anciens combattants du Var ; Roustan, architecte du Gouvernement.

— des personnalités officielles : le vice-amiral Pirot, préfet maritime ; Marius Escartefigue, député-maire de Toulon ; M. Mativat, sous-préfet ; M. Bernard, secrétaire général ; MM. Comte, D^r Bertholet, adjoints ; Paul Burdèse, ministre plénipotentiaire ; le commandant Rat ; Émile Ripert, représentant la Société des gens de lettres ; Pierre Reynier ; M. le chanoine Escudier ; M. Bourges, représentant la Ligue maritime et coloniale ; M^{lle} Bouyer-Karr, petite-fille du célèbre écrivain ; etc.

Après que la stèle eût été dévoilée, le D^r Jules Regnault, président du comité, remercia tous ceux qui avaient œuvré, prononça l'éloge du disparu et remit le monument à la municipalité. Le maire, Marius Escartefigue²⁴, y alla de son discours, suivi d'Émile Ripert délégué par la Société des gens de lettres. Mais à peine ce dernier avait-il débuté son discours que le ciel, fort menaçant depuis le début de la cérémonie, creva en une catastrophe diluvienne, obligeant toute l'assemblée à se réfugier à la mairie, où la fête s'est continuée.

²⁴ Marius Escartefigue est né à Marseille le 2 novembre 1872 et est décédé à Paris le 8 novembre 1957. Anarchiste dans sa jeunesse, puis rangé à la SFIO, il fut maire de Toulon de 1904 à 1909. Après la guerre, il rejoignit les Indépendants et reconquit, en 1928, la mairie de Toulon, mandat qu'il conserva jusqu'en 1940.

Dans la suite de son discours, Émile Ripert, qui avait été mandaté par la Société des gens de lettres pour parler de Jean Aicard écrivain et académicien français, sortit de son rôle pour déplorer, en sa qualité de félibre majoral, que Jean Aicard n'eût pas composé son œuvre dans la langue de Mistral !

Si le monument de Victor Nicolas honorait tout particulièrement Jean Aicard, son inauguration fut quelque peu gâchée par le mauvais temps qui dissuada le public populaire de s'y rendre et ne permit pas à la presse de publier des photographies. Par ailleurs, l'Académie française ne s'y fit pas représenter, alors même que Jean Aicard avait pris une part très active pour l'érection des mémoriaux de plusieurs académiciens.

Tous les frais ayant été acquittés, le comité rétrocéda à l'académie du Var le reliquat des sommes recueillies : il finança un second prix de poésie Jean-Aicard.

L'enlèvement du buste

Le monument réalisé par Victor Nicolas montra les traits de Jean Aicard à la population toulonnaise pendant une dizaine d'années, avant d'être sacrifié aux injonctions de l'occupant.

Dès 1940 les pays belligérants, coupés de leurs sources traditionnelles d'approvisionnement, n'arrivaient plus à satisfaire leurs besoins en métaux non ferreux – plomb, cuivre, étain – soit pour la production d'engrais et autres produits chimiques agricoles, soit – et surtout – pour l'industrie de l'armement.

Du 18 août au 18 octobre 1941, une vaste collecte de ces métaux fut organisée sur tout le territoire, invitant les habitants à déposer volontairement leurs objets inutiles ou usagés, lesquels leur étaient achetés ou échangés contre divers produits.

L'insuccès de cette campagne obligea à des mesures plus autoritaires.

La loi du 11 octobre 1941 « relative à l'enlèvement des statues et monuments métalliques en vue de la refonte ²⁵ », stipula :

Art. 1^{er}. — Il sera procédé à l'enlèvement des statues et monuments en alliages cuivreux sis dans les lieux publics et dans les locaux administratifs, qui ne présentent pas un intérêt artistique ou historique.

Art. 2. — Une commission sera créée dans chaque département pour déterminer les statues et monuments qui devront être conservés, en raison de leur caractère artistique ou historique. Des arrêtés pris par le secrétaire d'État à l'éducation nationale et à la jeunesse fixeront la composition de ces commissions.

Art. 3. — Les objets métalliques enlevés seront mis à la disposition du secrétaire d'État à la production industrielle, dans les conditions qu'il fixera en accord avec le secrétaire d'État à l'économie nationale et aux finances, afin de remettre les métaux constituants dans le circuit de la production industrielle ou agricole.

La loi du 26 janvier 1942 ²⁶ porta « création d'un commissariat à la mobilisation des métaux non ferreux », complétée par la loi n° 589 du 4 juin 1942 « réglant l'exécution et le contrôle de la mobilisation des métaux non ferreux et la répression des infractions ²⁷ ». Il semble que, durant cette période, l'État

²⁵ *Journal officiel de l'État français*, 73^e année, n° 283, mercredi 15 octobre 1941, page 4440, colonnes 2-3, n° 4291.

²⁶ *Journal officiel de l'État français*, 74^e année, n° 24, mercredi 28 janvier 1942, page 386.

²⁷ *Journal officiel de l'État français*, 74^e année, n° 141, samedi 13 juin 1942, page 2060, colonne 1.

français, soucieux de « dérépublicanisation », préféra livrer les monuments et la statuaire érigés par la III^e République pour mieux sauvegarder les cloches des églises et la statuaire religieuse ; on invoqua également les excès de la « statuomanie » qui, de 1870 à 1914, avaient multiplié sur le territoire national des réalisations d'un goût médiocre.

Enfin, la loi n° 85 du 9 février 1943 ²⁸ « relative à l'impôt métal » institua une contribution obligatoire :

Art. 1^{er}. — Il est institué à la charge de toutes les personnes physiques ou morales assujetties à la contribution mobilière un impôt métal qui sera acquitté dans les conditions prévues par la présente loi par la remise d'objets renfermant des métaux non ferreux.

Art. 3. — La quantité de métal assignée à chaque redevable sera exprimée en cuivre. Toutefois, les assujettis pourront se libérer valablement par la livraison d'une quantité d'étain, de nickel, de plomb ou de leurs alliages d'après les équivalences ci-dessous [...].

Le buste de Victor Nicolas fut donc « déboulonné » à une date que je n'ai pu retrouver ²⁹, victime des dures exigences de la guerre... mais aussi probablement de ce que Jean Aicard avait été un républicain notoire ! Quant à la colonne en pierre, elle demeura sur son emplacement et s'y trouve encore de nos jours.

²⁸ *Journal officiel de l'État français*, 75^e année, n° 38, samedi 13 février 1943, page 418 colonnes 1-3 et page 419 colonne 1.

²⁹ Les sources que j'ai consultées citent tantôt l'année 1942 et tantôt l'année 1944. Il n'y a pas de délibération municipale sélectionnant les objets sacrifiés et les enlèvements ont été effectués en toute discrétion car ils soulevaient toujours une certaine émotion dans les populations ainsi privées de leurs gloires locales.

LE DEUXIÈME MONUMENT (1951)

L'architecte départemental Noël Bernard mentionne la mise en place, en 1951, d'une nouvelle effigie :

En voici l'histoire qui rejoint l'humour de Maurin des Maures. En 1951, je reçus de la fonction municipale un avis me faisant connaître que la réplique du buste de Jean Aicard, conservée dans les entrepôts municipaux serait érigée provisoirement sur son socle du Jardin de la Ville et que mon avis serait souhaitable à ce sujet. Il fut naturellement très favorable, bien que je n'eus officiellement rien à y voir, puisque je n'avais la charge que des monuments classés du département.

Je remerciai le Maire de l'honneur qu'il me faisait ainsi, et j'allai voir cette réplique. Elle me parut belle, mais de constitution très friable, car elle était en plâtre à mouler revêtu d'une peinture minérale, pâteuse. Mon avis fut alors déterminé par l'emplacement et l'orientation du monument qui devait s'opposer aux intempéries prévisibles. *« Si vous remontez le buste en couronnement de l'édifice, il sera, vu son exposition au vent d'Est et aux pluies qu'il entraîne souvent avec force, très exposé aux embruns, la gangrène interviendra vite par derrière, les graminées se déposeront inmanquablement, accentuant la ruine, et de plus le modèle épaufré sera plus tard difficilement coulé dans le bronze. Il y aurait donc lieu, à mon avis, étant donné qu'il s'agit de provisoire, au lieu de placer le buste en couronnement du piédestal, de l'établir sur une étagère à mi-hauteur du stylobate, sur la face principale du monument, au-dessus du nom de l'écrivain. Il sera de ce fait protégé du vent et de la pluie par le socle lui-même ; les embruns de l'Est ayant*

moins d'actions sur l'image, votre buste souffrira à un degré bien moindre et sera mieux conservé³⁰. »

L'objet vu par l'architecte, « en plâtre à mouler revêtu d'une peinture minérale », est très certainement la pièce envoyée par Victor Nicolas au jury du concours³¹. Mais il s'agit d'une matière fragile et non destinée à une exposition extérieure : on concevra donc que, même avec la précaution suggérée par Bernard Noël, ce buste se soit très vite dégradé au point de devoir être remplacé quelques années plus tard.

LE TROISIÈME MONUMENT (1956-1957)

En 1956, la municipalité souhaite rétablir sur la colonne de pierre une effigie de notre écrivain. Le plâtre mis en place sur le monument ne devait plus être utilisable. Un « comité Jean-Aicard » constitué par diverses personnalités et placé sous la présidence effective de M^e Le Bellegou, maire de Toulon, se mit au travail et choisit de faire appel au sculpteur Gabriel Cotel³².

Le 16 avril 1856, M^e Le Bellegou, maire de Toulon, adressa une lettre à M^{me} Paulin-Bertrand pour l'associer à cette réalisation³³, l'invitant notamment à prêter au sculpteur désigné, pour

³⁰ NOËL (Bernard), « Vieux quartiers, vieilles gens », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, n° 113, année 1991, pages 91-92.

³¹ M. Marc Nicolas m'a confirmé que son aïeul travaillait de cette manière.

³² Sculpteur demeurant à Hyères ; membre associé de l'académie du Var de 1949 à 1953.

³³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe n° 23 « Documents et lettres relatifs au souvenir de Jean Aicard », lettre dactylographiée de M^e Le Bellegou maire de Toulon à Julia Paulin-Bertrand, 2 pages, sur papier à en-tête de la mairie de Toulon.

lui servir de modèle, le buste façonné par Paulin-Bertrand en août 1921. Mais elle s'y refusa, arguant que la copie d'une œuvre de son mari ne saurait être signée d'un autre nom.

Pour Noël Bernard, Cotel se serait alors inspiré d'une « effigie de Paul Hildebrand »³⁴ : or, je n'ai trouvé trace nulle part de ce sculpteur !

Le buste de Cotel, sculpté dans de la pierre tendre, ne fut pas placé au sommet de la colonne mais maintenu sur la tablette scellée à mi-hauteur pour ne point trop subir les outrages du vent d'est : cette disposition fort inhabituelle pour ce type de monument permet toutefois de mieux observer les traits de l'écrivain. Son inauguration eut lieu le samedi 29 juin 1957³⁵.

ÉPILOGUE

Le buste réalisé par Victor Nicolas n'est plus connu aujourd'hui que par la photographie conservée par son petit-fils, le modèle en plâtre n'ayant pas été retrouvé. Il serait donc fort hasardeux de tenter de le reconstituer... Mais la stèle de granit originale est toujours là : le monument toulonnais conserve donc la forme générale que lui a conférée l'artiste créateur.

³⁴ « Lorsque le sculpteur Gabriel Cotel remplaça le buste provisoire par la copie en pierre tendre de l'effigie de Paul Hildebrand, il maintint celui-ci sur son étagère, et non sur le dessus du socle. » (NOËL (Bernard), « Vieux quartiers, vieilles gens », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, n° 113, année 1991, page 92).

³⁵ *République*, mercredi 26 juin 1957, « Journal de Toulon et du Var », page 2, colonnes 7-8. Et *République dimanche*, dimanche 30 juin 1957, « Le journal de Toulon », page 3, colonnes 6-8. — Aux archives municipales de Toulon, Gabriel Cotel est cité dans plusieurs délibérations du conseil municipal pour des travaux à réaliser... mais pas pour le buste de Jean Aicard.

Le buste de Gabriel Cotel, toujours en place, n'est pas des plus ressemblants et il est extrêmement dégradé par les intempéries auxquelles il est exposé depuis presque soixante ans.

Le musée des *Lauriers-Roses* possède plusieurs bustes fort réussis de Jean Aicard dus au sculpteur Paulin-Bertrand, qui fut son ami intime et l'a représenté de la manière la plus fidèle. Il serait à souhaiter que l'un de ceux-ci fût coulé en bronze afin de doter le monument Jean-Aicard de Toulon d'une effigie plus réaliste du grand écrivain provençal.

JEAN AICARD ET LES TSARS

Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

Au milieu du XIX^e siècle, les Français n'éprouvaient guère de sympathie pour le régime tsariste, jugé par eux autoritaire, oppressif et moyenâgeux ; ils étaient, notamment, horrifiés par la répression systématique des aspirations à la liberté des Polonais, alors intégrés à l'Empire russe. Et c'est mû par ces sentiments, que Jean Aicard s'adressa pour la première fois au tsar Alexandre III¹ en 1885 :

AU CZAR²

Nos temps sont inouïs : j'ai vu le Christ armé !

J'ai vu le doux Aimant, et le doux Bien-Aimé,
Qui souffrit tant de fois l'injure et le martyre,

¹ La maison Romanov a donné à la Russie :

- Alexandre I^{er}, né le 23 décembre 1777 à Saint-Petersbourg ; décédé le 1^{er} décembre 1825 à Taganrog. Règne 1801-1825.
- Nicolas I^{er}, né le 6 juillet 1796 à Gatchina ; décédé le 2 mars 1855 à Saint-Petersbourg. Règne 1825-1855.
- Alexandre II *le Libérateur*, né le 29 avril 1818 à Moscou ; décédé le 13 mars 1881 à Saint-Petersbourg. Règne 1855-1881.
- Alexandre III, né le 10 mars 1845 à Saint-Petersbourg ; décédé le 1^{er} novembre 1894 à Yalta. Règne 1881-1894.

² AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, poème « Au Czar », p. 101-104.

Mort si souvent, tué par nous, sans nous maudire,
 L'Homme qui bénissait des mains et du regard
 Le Peuple, — et qui rendait le denier à César,
 J'ai vu le Christ, le glaive au poing, la face en larmes,
 Aux livides lueurs de l'orage des armes,
 Lever du front la dalle, et, sortant du tombeau,
 Transfiguré par la colère, — non moins beau
 Qu'au temps où sa Parole immortelle était douce,
 S'écrier : « Tremble, Czar ! La Pitié se courrouce ! »

Les temps sont inouïs : l'Homme de la douceur,
 De l'amour, — a crié : « Haine sur l'Oppresseur ! »
 L'Homme qui tendait hier au soufflet l'autre joue,
 L'Homme qui boit le fiel, l'Homme qui se dévoue,
 S'est levé — pour venger des soufflets et du fiel
 Ceux qui n'espèrent plus aucun secours du ciel !
 Le grand Ressuscité de la tombe se lève
 Et marche, — et nous voyons, dans un horrible rêve,
 L'Homme-Dieu, s'abaissant à n'être qu'un héros,
 Mourir, sans rien sauver, pour frapper les bourreaux !

Les soleils ont senti venir un crépuscule.

L'avenir, préparé par la Pitié, — recule.
 Les temps sont inouïs : voici que la Bonté
 A mis le glaive aux mains du Christ ressuscité...
 L'épée a donc cessé d'appeler une épée ?
 Ou ta parole, ô Christ, s'était-elle trompée ?
 Non, non ! le sang versé voudra toujours du sang !
 Mais qu'importe la mort au martyr impuissant !
 Il cesse un jour d'aimer et d'appeler la vie,
 Quand de douleurs sans fin sa douleur est suivie,

Quand l'espérance en Dieu ne le console plus,
 Quand les vieux paradis vomissent leurs élus,
 Et quand les douloureux, que la misère affame,
 N'ont plus le pain du corps, n'ont plus de pain pour l'âme,
 Et n'entendent qu'un cri dans les cieus ébranlés :
 « Ceux qui pleurent, — jamais ne seront consolés ! »

Ô Czar, noble empereur de toutes les Russies,
 Quand verras-tu que tes martyrs sont des Messies ?
 Ô Symbole effrayant du suprême Pouvoir,
 César, César, as-tu des yeux pour ne point voir ?
 Des oreilles, César, pour ne jamais entendre ?...
 Un cœur si dur, César, qu'il n'ait pas un point tendre ?
 Lorsqu'on te nomme Père, ô César souverain,
 Comment peux-tu garder ton visage d'airain,
 Statue inébranlable au geste qui repousse ?
 N'as-tu jamais pleuré d'une émotion douce ?
 Comment, pareil au doux Jésus, roi des chrétiens,
 Qui tend vers nous ses bras, n'ouvres-tu pas les tiens ?...
 Toi qui tiens sous tes pieds les innombrables Slaves,
 Soixante millions d'âmes libres — esclaves,
 Toi, leur Prince et leur Pape, ô maître des maudits,
 Sois dieu, car tu peux l'être : ouvre des paradis !
 Et tu verras ton Peuple, adorant ta Czarine,
 Et t'adorant, — les mains en croix sur sa poitrine, —
 Cesser d'être un damné qui mine son enfer,
 Et nous ne verrons plus tous ces signes dans l'air :
 Les vents bramant d'horreur, et d'effrayantes nues
 Ensanglantant la nuit de rougeurs inconnues !
 Les vivants cesseront d'habiter des tombeaux,
 Et les morts effarés, leur linceul en lambeaux,
 De quitter le sépulcre en adjurant la vie !

Et tu seras servi par la Bonté servie,
 Ô Roi des Rois, seigneur des Peuples souverains,
 Et tes arrêts heureux cesseront d'être craints,
 Et tu seras plus grand que nul des grands qu'on nomme !...
 La bonté fait le dieu ; pour être dieu, sois homme !
 Et désarme, plus fort que le glaive et l'esprit,
 Par les forces du cœur, le bras de Jésus-Christ !...

Car ton siècle a cru voir, — effroyable chimère ! —
 Ce Christ armé, — le Christ à la parole amère,
 Maudissant Dieu le Père au nom du Fils humain,
 Et piétinant sa croix, un glaive en chaque main !

Mais, à la fin du siècle, de nombreux changements intervinrent. Bismarck, soucieux de maintenir l'isolement diplomatique de la France, avait toujours défendu l'*Entente des trois empereurs* — Guillaume I^{er} pour l'Allemagne, François-Joseph pour l'Autriche-Hongrie et Alexandre II puis Alexandre III pour la Russie. Mais, à la démission de son chancelier en 1890, Guillaume II ne renouvela pas son traité avec la Russie, pour mieux se rapprocher de François-Joseph : pour contrebalancer cette nouvelle donne politique, Alexandre III décida de s'allier avec la France... d'autant plus que la Russie souhaitait également faire appel aux capitaux français pour accélérer son industrialisation...

C'est ainsi qu'une *Alliance franco-russe* réunit, de 1893 à 1917, les deux pays dans un accord de coopération militaire, économique et financière : par cette convention, les nouveaux alliés se promettaient assistance si l'un d'eux était agressé³.

³ Le grand ennemi potentiel était alors la troisième Triplique (1890-1914) regroupant l'Empire allemand, l'Autriche-Hongrie et le royaume d'Italie.

Le 22 juillet 1891, la division cuirassée de la Manche commandée par le contre-amiral Alfred Gervais (1837-1921) mouilla devant le port de Cronstadt, proche de Saint-Petersbourg, et y fut accueillie par de grands transports d'enthousiasme : le tsar Alexandre III s'associa en personne aux festivités⁴. Pour l'anecdote, l'empereur ordonna que l'on accueillît les Français aux accents de la *Marseillaise*... alors qu'elle était considérée dans l'Empire russe comme un chant subversif et révolutionnaire !

En retour, en octobre 1893, une escadre russe aux ordres du contre-amiral Avellan fit escale à Toulon : une délégation d'officiers et de diplomates rendit visite à Paris au Gouvernement et au président de la république Sadi Carnot.

L'amitié franco-russe ainsi scellée, l'Alliance fut ratifiée par Alexandre III le 27 décembre 1893 et par le Gouvernement français le 4 janvier suivant. Ces accords eurent un retentissement considérable dans les esprits car ils paraissaient de nature à garantir une paix durable face à l'alliance menaçante de nos trois voisins⁵.

Et qui plus est, cette alliance était chargée de résonances très politiques, comme l'a bien souligné le journaliste genevois Auguste Sabatier :

Le peuple de Paris est fanatiquement républicain. Dans l'amitié de la Russie, il a vu, avec la paix assurée en Europe, le triomphe définitif et la légitimation suprême de la République en France. Rien n'a plus flatté ce sentiment républicain que de voir le czar, c'est-à-dire le monarque le plus absolu et le plus

⁴ Voir, dans les *Notes et Documents*, pages 119-127, la notice sur le compositeur Jules Kapry.

⁵ Pour la visite de l'escadre russe en France et la participation éminente qu'y prit Jean Aicard, voir *Aicardiana*, n° 6, janvier 2014, « L'escadre russe à Toulon en 1893 », pages 55-98.

puissant du monde, rechercher l'amitié de la République, aller visiter ses vaisseaux à Copenhague et traiter d'égal à égal avec un président en simple redingote comme M. Carnot. Après le pape, le czar fait des avances à ce système de gouvernement ; c'est qu'enfin on le prend au sérieux et qu'il n'est plus à dédaigner. Il y a là une double victoire républicaine qu'on est en droit de fêter. Les Parisiens et les Français en général n'auraient point paru si entraînés par leur enthousiasme, si, en acclamant les Russes, ils n'avaient pas instinctivement senti qu'ils se congratulaient eux-mêmes. Ce que je signale ici est si vrai que M. Carnot, dont l'étoile avait paru pâlir quelque peu, a retrouvé du coup une popularité toute neuve. En lui c'est encore la République qui se trouvait honorée et glorifiée ⁶.

Après la visite des Russes, au cours de laquelle deux peuples fraternisèrent dans un élan spontané et unanime, Jean Aicard se plut à souligner le changement d'esprit des souverains russes.

La mort du tsar Alexandre III, décédé à Yalta le 1^{er} novembre 1894, lui inspira un premier poème, daté à la fin « Paris, 15 novembre 1894⁷ », qui ne me paraît pas avoir été publié. À l'annonce de la visite officielle en France de son successeur, Nicolas II ⁸, il en composa un second, daté « Hôtel d'Oraison Aix en Provence le 26 7^{bre} 96⁹ ». Et, pour saluer l'arrivée du souverain

⁶ *Journal de Genève*, jeudi 2 novembre 1893, « Variétés ».

⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier n° 262 « Ms XXI » ; mise au net manuscrite, 5 feuillets.

⁸ Nicolas II *le Pacifique* ou *Saint-tsar* Nicolas, né le 18 mai 1868 à Tsarskoïe Selo ; décédé le 17 juillet 1918 à Iekaterinbourg. Règne 1891-1917. Après la Révolution de février, il abdiqua le 15 mars 1917. Emprisonné avec sa famille à la villa Ipatiev, ils y furent assassinés par les bolcheviks dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918.

⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier n° 262 « Ms XXI » ; mise au net manuscrite, de la même main que le précédent, 4 feuillets.

sur les côtes françaises, il réunit ces deux poèmes que *Le Figaro* publia à sa une du mardi 6 octobre 1896 :

AUX DEUX TSARS¹⁰

On est méchant. La lutte est âpre. Le sang coule.
Où va l'homme, à travers la haine et l'intérêt ?
À l'amour. — À travers la guerre, où va la foule ?
À la paix. — Dieu, plus tard, dira tout son secret.

La France était frappée, et sa peine profonde.
République vouée aux colères des rois,
Un roi l'aima quand même... Il étonna le monde...
La France te bénit, Tsar Alexandre Trois.

Elle pense qu'un noble empereur, qui nous aime,
S'il l'ose dire à nous fils de la Liberté,
Est plus simple, plus grand que la Liberté même
Lorsqu'elle lui répond : « Salut, ô Majesté. »

Les libertés et tout l'appareil politique
Sont des moyens confus de marcher à l'amour...
Or, l'amitié d'un Tsar et d'une République
Sur l'horizon fait luire un nouveau point du jour.

Les guerres ne sont plus que d'ignobles tueries :
L'amour s'en effrayait, lorsque, d'un mot puissant,

¹⁰ *Le Figaro*, 42^e année, 3^e série, n° 280, mardi 6 octobre 1896, page 1, sur trois larges colonnes en bas de page. La seconde partie compte une strophe de plus que dans le manuscrit. — Poème également publié par BOURNAND (François), *Russes et Français*, Paris, librairie Ch. Delagrave, 1898, pages 249-250.

Mettant l'humanité par-dessus les patries,
Tu conjuras la haine et les œuvres de sang.

Tsar ! devant le cercueil que ta pourpre décore,
Où tu dors souriant, tes deux mains sur ton cœur,
La France fait marcher son drapeau tricolore,
Blessé qui se souvient d'avoir été vainqueur.

Tsar ! ta gloire à jamais, dans l'histoire des hommes,
Sera d'avoir, malgré ton nom de Majesté,
Vu, compris, affirmé quels apôtres nous sommes,
Et, sachant notre cœur, de l'avoir écouté.

La seule politique avait régné sur terre,
Jusqu'au jour où penché sur nos peuples amis,
Faisant la part du rêve et la part du mystère,
Tu leur dis que la paix est un bonheur promis.

Et l'on a vu, debout chacun sur son navire,
À Cronstadt, à Toulon, pavillons au soleil,
Nos peuples s'acclamer, s'aimer et se sourire...
Cet amour fut ton œuvre et devint ton conseil.

À Toulon, — le reflet de ce jour nous éclaire,
Et nous plaignons encor ceux qui n'ont pas compris, —
On vit l'avènement de l'âme populaire,
Et le cœur simple entrer au conseil des esprits.

Tu recueillis en toi le sentiment du nombre
Et tous se sont aimés dans la bonté d'un seul...
Tsar ! c'est pourquoi la France aime à jamais ton ombre,
C'est pourquoi son drapeau vient baiser ton linceul.

Laissons dire l'erreur sceptique, et l'ignorance :
Nous n'avons abdiqué, César, ni nous, ni toi !
Dieu garde ta Russie et protège ma France...
La République t'aime et te respecte, — ô Roi !

*

* *

Ainsi, Nicolas II, j'ai béni l'ombre auguste
Devant qui, fils pieux, tu courbes tes genoux ;
Ainsi peuvent s'unir, dans leur amour du juste,
Les princes tels que toi, les peuples tels que nous.

Tsar puissant ! au-dessus de la mêlée humaine,
Où les aveuglements servent les passions,
Il est un Dieu certain qui nous mène et te mène,
Il est un ciel trop haut, que pourtant nous voyons.

Tsar, ce ciel est à tous comme il n'est à personne,
Promis au serviteur du vrai, du bien, du beau ;
Le plus bas d'entre nous peut voir comme il rayonne :
C'est là que nos drapeaux rencontrent ton drapeau.

Où monte l'aigle seul, l'âme du moins s'élève,
Et nos cœurs et le tien là se sont rencontrés ;
C'est là qu'on voit s'aimer, dans la splendeur du rêve,
Les princes bienfaisants et les peuples sacrés.

De là nous entendrons, mer obscure qui gronde,
La misère pousser son appel déchirant ;
Là, les mêmes pitiés pour les douleurs du monde
Mêlent le cœur du peuple au cœur du Tsar très grand.

Comme un ballon qui monte en rejetant le sable,
Là, le cœur, affranchi de la réalité,
S'empare éperdument du ciel insaisissable
Et conquiert l'idéal, pourtant illimité.

Comme il est lumineux, cet éternel espace
Que tous les soldats morts contemplent fixement !
L'aigle y semble perdu, mais quand l'amour y passe
La terre reconnaît son rêve au firmament.

C'est là qu'émerveillant d'espoir la terre entière,
À notre Liberté ta Majesté sourit,
Dans l'idéal sans fin, sans parti, sans frontière,
Dans l'infini tout bleu, libre comme l'esprit.

JEAN AICARD.

En septembre 1901, alors que Nicolas II était en visite officielle en France, Jean Aicard lui adressa un appel en faveur des malheureux Boers, persécutés par les Anglais désireux de s'accaparer les richesses minières de leur sous-sol, et de leur chef, le vieux Paul Kruger exilé en Europe. J'ai déjà publié ce poème dans une précédente livraison d'*Aicardiana*¹¹.

Enfin, en août 1914, alors que la France venait de s'engager dans le premier conflit mondial, Jean Aicard adressa un bel hommage au tsar, notre allié :

¹¹ AMANN (Dominique) ; « Jean Aicard et les Boers », *Aicardiana*, deuxième série, n° 15, 15 décembre 2015, pages 143-153.

À Sa Majesté le Czar Nicolas II¹²

Czar, à l'heure où de noirs destins planent sur nous,
Majesté dont le sceptre est deux fois symbolique,
J'ose vous mander, moi, fils d'une République,
L'hommage qu'un héraut n'offrirait qu'à genoux.

Entendez battre, dans cette ode burinée,
Rythmée au pas de vos soldats déjà vainqueurs,
Quarante millions de cœurs vivants, — les cœurs
De la France immortelle où Jeanne d'Arc est née.

Une haine est en nous pour un autre empereur,
Et vous, qu'on trouve grand d'être bon comme un père,
Roi d'Orient, l'Occident sombre en vous espère,
Car l'autre a pour tenants le Crime et la Terreur.

Majesté, nous savons, tout libres que nous sommes,
Lorsqu'ils sont paternels, vénérer les grands rois ;
Nous savons que l'amour du Dieu mort sur la croix,
C'est votre foi sublime et l'avenir des hommes.

Nous maudissons les Huns nouveaux, les durs Germains,
Frères de ces bandits, à la Croix accoudés,

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », chemise n° 354 ; manuscrit, 4 pages ; très belle mise au net, feuilles détachées d'un cahier manifold, numérotées 12-15. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier n° 361 « Manuscrits XIII », mise au net dactylographiée (original), 2 pages ; carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 367, mise au net dactylographiée (copie), 2 pages. — Poème publié dans la *Revue hebdomadaire*, 23^e année, 1914, n° 35, 29 août 1914, page 1.

Qui volaient la Tunique et la jouaient aux dés,
Avec, au poing, leur lance, et du sang sur les mains.

Or, vous, tandis qu'ils font leur hideuse besogne,
Vous proclamez qu'après cent quarante-six ans,
Des vaincus, qui pouvaient se croire agonisants,
Renaîtront : vous rendrez la vie à la Pologne.

On avait déchiré sa robe en trois lambeaux,
On s'était partagé son noble territoire...
Voici qu'à votre appel, qu'exaltera l'Histoire,
Les Poniatowskis soulèvent leurs tombeaux.

Faire une autre Pologne avec la douce France,
J'entends ce vœu gronder dans la voix des canons...
C'est pourquoi nous, vaincus d'hier, nous frissonnons,
Quand vous criez à ceux de Pologne : Espérance !

Pour vous présenter, Czar qui luttez avec nous,
L'hommage de la terre où Jeanne d'Arc est née,
Héraut tremblant, je garde une âme prosternée,
Car de si beaux guerdons ne s'offrent qu'à genoux.

*

Après l'assassinat du tsar et de sa famille, il n'y a plus aucune trace d'une relation éventuelle de Jean Aicard avec la Russie des soviets. Il fallut attendre 1935 pour qu'un nouveau *Traité d'assistance mutuelle* fût conclu entre la France et la Russie, mais notre écrivain était alors décédé depuis plus de dix ans ! Et puis nul ne pourrait dire quel attachement aurait pu avoir Jean Aicard à un régime qui, bien que né de la volonté des

soviets populaires, s'empessa de confisquer le pouvoir à ceux qui l'avaient conquis dans la lutte et le sang.

Notes et Documents

Jules Kapry	119
Camille Allary	127

Rédacteur : Dominique AMANN

JULES KAPRY

Un entrefilet inséré dans la « chronique locale » du *Petit Var* à la date du 26 juillet 1891, à l'occasion de la visite d'une escadre française à Cronstadt, révèle le nom d'un compositeur très inconnu, « M. J. Kapy », dans la réalité Jules Kapry :

La marche « Franco-Russe ». — C'est un de nos compatriotes, M. J. Kapy, habitant Saint-Pétersbourg, qui a composé la marche *Franco-Russe* exécutée par l'orchestre de S. M. le Tzar à l'arrivée de l'escadre française à Cronstadt.

Cette marche est un joli morceau de musique rempli des plus nobles sentiments patriotiques. On sent bien, en l'entendant jouer, qu'elle a été écrite par un Français éloigné de sa patrie, par un artiste enthousiaste qui a conservé là-bas le souvenir du lointain pays natal.

Cette marche a eu un grand succès à Saint-Pétersbourg. Nos félicitations les plus chaleureuses à l'auteur absent ¹.

Ce musicien d'origine française – dont on ne sait pas grand-chose – s'était installé en Russie, à Saint-Pétersbourg ; mais il paraît avoir conservé des liens avec son pays natal où il a fait paraître toutes ses œuvres.

Sa production musicale est de quelque importance :

¹ *Le Petit Var*, 12^e année, n° 3931, dimanche 26 juillet 1891, « Chronique locale », page 2, colonne 4.

La Stella ! Mélodie, paroles italiennes de M. J. G., musique de Jules Kapry, Paris, Brandus, sd [1857], in-folio.

Je t'oublierai ! Mélodie, musique de J. Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1858], in-folio.

La Tristesse ! Mélodie, musique de J. Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1859], in-folio.

Trois Mazurkas pour piano, Paris, Benoit aîné, sd [1859], in-folio.

Laissez une gerbe au glaneur ! Paroles de A. Bouffier, musique de J. Kapry, Paris, imprimerie de Grinocq, sd [1865], in-folio.

L'Aveu ! Mélodie, paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1873], in-folio.

La Chanson du pauvre ! Paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1873], in-folio.

Le Tonnelier ! Chanson, paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1873], in-folio.

La Couturière ! Chansonnette, paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit aîné, sd [1874], in-folio.

Risette ! Chansonnette, paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit, sd [1874], in-folio.

Sautez, Bouchons ! Chanson, paroles et musique de Jules Kapry, Paris, Benoit, sd [1874], in-folio.

Pauvre Exilé ! Romance, paroles d'Alfred Forest et J. Kapry, musique de Jules Kapry, Paris, H. G. de Ploosen, sd [1879], in-folio.

Patrouille cosaque, pour piano à quatre mains, op. 40, Paris, V. Durdilly, sd [1888], in-folio.

Sylva, valse pour piano par Jules Kapry, op. 25, Paris, V. Durdilly, sd [1889], in-folio.

Deux Valses pour piano, Paris, V. Durdilly, sd [1889], in-folio.

Marche Franco-russe de J. Kapry, arrangée pour musique militaire par Gabriel Parès, Paris, Evette et Schaeffer, sd [1894], in-folio.

Je t'aime ! Célèbre romance russe de J. Kapry, arrangée pour harmonie ou fanfare par Gabriel Parès, Paris, Evette et Schaeffer, sd

[1894], in-folio.

Marche militaire de J. Kapry, arrangée pour mandoline et piano par Janvier Pietrapertosa, Paris, F. Durdilly, sd [1895], in-folio.

Marche militaire par Jules Kapry, orchestrée par Adolphe Bourdeau, Paris, S. Durdilly, sd [1897], in-8°.

Lénore, opéra en quatre actes, musique de Jules Kapry, représenté à Saint-Pétersbourg, sur la scène intime du conservatoire de musique, en avril 1897.

Faure-marche composée par J. Kapry, transcrite pour harmonie ou fanfare par Joseph Farigoul (1860-1933), Paris, Evette et Schaeffer, sd [1899], in-folio.

Indiana de J. Kapry. Marche américaine pour musique militaire, arrangée par Destrube, Paris, Evette et Schaeffer, sd [1901], in-folio.

Prélude de l'opéra Léonore, transcrit pour orgue Mustel avec accompagnement de piano par J. Kapry, Paris, Mustel père & fils, sd [1901], in-folio ; partition 9 pages et partie.

Bonne Chance ! Marche russe de Kapry, transcrite pour musique militaire par Destrube, Paris, Evette et Schaeffer, sd [1903], in-folio.

Les Marsouins, marche de J. Kapry, arrangée pour musique militaire par Destrube, Paris, Evette, et Schaeffer, sd [1904], in-folio.

Sixième Nocturne pour piano, op. 51, Paris, Énoch, sd [1909], in-folio.

Valse-Improptu pour piano, Paris, Énoch, sd [1911], in-folio.

Vous avez oublié mes roses, poésie d'Alfred Forest, musique de Jules Kapry, Paris, Ch. Hayet, DL 1912, in-folio ; chant et piano.

La première hirondelle, poésie d'Alfred Forest, Paris, Ch. Hayet, DL 1913, deux fascicules in-folio. N° 1. ténor ou soprano. – N° 2. Baryton ou mezzo-soprano.

Son opéra *Lénore*, notamment, fut très remarqué :

Saint-Pétersbourg. — Je suis heureux de pouvoir vous signaler le grand succès remporté par l'opéra *Lénore*, œuvre magistrale d'un compositeur français, M. Jules Kapry, établi depuis de longues années à Saint-Pétersbourg, où ses œuvres musicales lui ont conquis des sympathies bien méritées.

Le sujet de l'opéra en quatre actes, ou plutôt en quatre tableaux, est un épisode très poétisé de la vie de Burger, poète allemand de la fin du XVIII^e siècle et que l'on peut résumer ainsi :

Burger a pour femme Lénore et les deux époux s'aiment d'une façon si complète qu'ils se sont juré mutuellement de disparaître, si l'existence de l'un d'eux devenait un obstacle au bonheur de l'autre. Le cas se produit bientôt. Molly, sœur de Lénore, élevée loin de sa famille, a rencontré Burger avant son mariage dans des circonstances très romanesques, et il a produit sur elle une impression ineffaçable ; elle l'aime et de son côté, Burger garde au plus profond de son cœur, le souvenir de cette virginale apparition ; la vie les a séparés, le poète a épousé Lénore, mais il ne sait pas que la jeune fille qu'il a aimée, qu'il aime encore, est la sœur de sa femme.

Aussi quand il revient d'un concours de poésie où il a été couronné et qu'il se trouve en présence de Molly, il essaye de lutter avec ses sentiments et même de favoriser le mariage de sa belle-sœur avec le baron Hutten, son protecteur et son ami, mais son amour l'emporte et oubliant tout, il parvient à décider la jeune fille, qui partage sa passion, à s'enfuir avec lui. Lénore, qui a entendu leur entretien, veut tenir le serment qu'elle a fait à Burger, et après lui avoir laissé quelques lignes désespérées, va se tuer. Molly, désolée par la mort tragique de sa sœur, entre au couvent, et Burger jure qu'il paiera du désespoir et de la solitude de toute sa vie son moment d'égarement.

Les quatre, tableaux abondent en richesses mélodiques de premier ordre et la mélodie est bien la caractéristique de cette œuvre ; mais si cette mélodie paraît quelquefois facile parce qu'elle coule de source, elle est toujours complétée et mise en valeur par un accompagnement d'une harmonie savante, par une orchestration qui répond à toutes les exigences de l'esthétique musicale moderne.

Il me faudrait citer presque tous les morceaux ; je me bornerai à énumérer ceux que le public d'élite qui remplissait la salle du Conservatoire impérial a bissés d'acclamation.

Au premier acte, le récit de Molly et le duo entre Lénore et Burger ; le deuxième acte, dans son entier, mais surtout la phrase, enflammée de passion de Burger et la délicieuse romance d'Hunten ; au troisième acte, l'air de Lénore et le final qui est le point culminant de l'œuvre ; enfin au quatrième, le duo passionné entre Burger et Molly et la scène musicale si dramatique de Burger.

L'opéra a été donné en italien et nous pouvons adresser nos félicitations à la direction du Théâtre-Italien, qui n'a pas reculé devant les difficultés de toutes sortes d'une tâche semblable.

L'interprétation a été de premier ordre : M. Broggi a fait du personnage de Burger, une création de pair ; M^{me} Tétrazzini a été, à tous les points de vue, la Molly rêvée par l'auteur ; M^{me} Carottini, MM. Brombara et Silvestri ont contribué à un excellent ensemble, ainsi que l'excellent chef d'orchestre, M. V. Podesti.

Notre compatriote, M. Jules Kapry, a fait œuvre de véritable artiste, nous prédisons à son opéra un brillant avenir, en émettant le vœu qu'il soit joué en France.

L. BOURGUÈS².

² *Le Monde artiste illustré*, 37^e année, n° 17, dimanche 25 avril 1897, pages 266 colonne 2 et 267 colonne 1. Des comptes rendus également dans

En cette même année 1897, Kapry se signala encore par une nouvelle composition : « — À l'occasion de la visite du Président de la République en Russie, M. Kapry, le renommé compositeur russe a composé une *Marche* qui a été exécutée par l'orchestre de l'Empereur au dîner de gala. Nous espérons que la musique russe attendue à Paris ces jours-ci fera entendre au public parisien cette œuvre, qui est fort réussie³. »

La dernière œuvre publiée de Kapry l'a été en 1913 ; par ailleurs, son fils Alexandre-Jules, né à Petrograd le 11 août 1905, obtint une bourse entière pour entrer à l'école de navigation maritime du Havre ; l'arrêté du 13 juillet 1923 mentionne : « Orphelin de Français disparus en Russie, pupille de la Croix-Rouge française⁴. »

Il y a donc tout lieu de penser que Kapry disparut lors de la Révolution russe de 1917...

Outre ses talents musicaux, Jules Kapry s'adonna également à la poésie. Il envoya à quelques périodiques français des poèmes d'une facture très classique :

Le Ménestrel, 63^e année, n° 15, dimanche 11 avril 1897, page 118, colonne 2 ; et *Le Figaro*, 43^e année, 3^e série, n° 99, vendredi 9 avril 1897, « Courrier des théâtres », page 4, colonnes 5-6. — Gottfried August Bürger (1747-1794), poète romantique allemand, est principalement connu pour une très célèbre *Ballade de Lénore* ou *Les morts vont vite*, qui eut un tel succès qu'elle fut reprise notamment par M^{me} de Staël, Gérard de Nerval, Walter Scott, Dimitri Joukovsky, et illustrée par de nombreux peintres et musiciens.

³ *Le Monde artiste illustré*, 37^e année, n° 45, dimanche 7 novembre 1897, page 719, colonne 1.

⁴ *Journal officiel de la République française*, 55^e année, n° 194, vendredi 20 juillet 1923, page 6909 ; arrêté du 13 juillet 1923. — Alexandre-Jules Kapry fit une carrière de capitaine au long cours dans la Compagnie des chargeurs réunis et coula avec son navire le 30 avril 1959.

LE PRISONNIER⁵

Dans le calme du soir sommeillait la nature.
La brise était sans bruit, le vallon sans murmure,
Les étoiles, suivant leur cours silencieux,
Semaient des rêves d'or dans le cœur des heureux.
J'avais mon rêve aussi, dans mon âme charmée,
Resplendissant et beau... lorsqu'une horde armée,
Des barbares soldats m'ont saisi, garrotté,
Puis dans un noir cachot, ces maudits m'ont jeté.

Savoir que ces rayons : pensée, amour, jeunesse,
N'auront vu qu'avorter leur riante promesse !
Tous ces biens qui frappaient mon regard ébloui,
Je m'en vois dépouillé sans en avoir joui.
Ô cruels ! vous avez arrêté dans leur sève,
D'un avenir en fleur, l'espérance et le rêve,
Je dois à l'éternel rendre, à mon dernier jour,
Et mes bras sans labeur et mon cœur sans amour.

Qui saura mes douleurs ? la prison est muette.
Comme au seuil des tombeaux, ici, l'espoir s'arrête.
Je n'entends d'autre bruit que le pas régulier
Du sbire qui me garde et du cruel geôlier.
Dans ce lieu sépulcral, une lueur blafarde,
Après mes longues nuits, à regret se hasarde,
Et lorsque le printemps a chassé les frimas,
Sans le chant des oiseaux je ne le saurais pas.

⁵ *Littérature contemporaine*, 31^e volume, *La Muse de l'Histoire, poésies*, Agen, hôtel du Comité poétique et de la Revue française, 1884, pages 161-163.

Oiseaux, qu'un tendre amour à votre nid ramène,
 Chantez, chantez encore autour de ce vieux chêne.
 Nul rayon ne descend dans la froide prison :
 Au prisonnier donnez au moins votre chanson.
 Amis compatissants, confidents de ma plainte,
 Vos accents percent seuls les murs de cette enceinte.
 Des hommes je subis la haine et le courroux :
 La bonté, la pitié ne viennent que de vous.

Peut-être avez-vous vu ma lointaine patrie ?
 Le ciel qui la bénit la veut toujours fleurie.
 Mes amis savent-ils quel est mon triste sort ?
 Dites-leur que l'exil est frère de la mort.
 Ma mère ! Oh ! cachez-lui mon destin misérable :
 La vieillesse qui pleure est deux fois vénérable.
 Calmez son désespoir par un récit trompeur :
 Il est si doux de croire au retour du bonheur.

Gais enfants de l'azur, pour vous les fleurs sont belles,
 L'horizon est immense, et vous avez des ailes !
 L'aile permet de fuir le vautour redouté :
 À ce tyran des airs l'espace est disputé.
 Je pleure en regardant votre plume légère :
 Cette plume c'est l'air ! la vie ! et la lumière !
 Pourquoi ne l'ai-je pas ? je pourrais fuir aussi,
 Loin des bourreaux qui m'ont, vivant, enseveli.

Si, dans un lourd sommeil, l'accablement me plonge,
 L'ange des malheureux m'apparaît dans un songe.
 Ses mains brisent mes fers ; il m'ouvre la prison...
 Salut belle clarté ! ciel bleu ! vaste horizon !
 Je suis libre ! ma mère est là ! saintes ivresses !

Nos cœurs sont à jamais soudés par nos caresses.
 La joie, hélas ! m'éveille, et par ce coup cruel,
 Ma raison redescend dans l'horreur du réel.

Pour reposer mon front, qu'on me donne une pierre !
 Que le bandeau des nuits pèse sur ma paupière !
 Que la chaîne soit lourde et meurtrisse mes chairs !
 Mais laissez-moi revoir tous ceux qui me sont chers !
 Comme un bourgeon saisi par la bise glacée,
 Mon cœur jeune se meurt. Ô terrible pensée !
 S'éteindre loin des siens et voir la mort venir
 Sans les bras d'un ami qui nous aide à mourir.

Lorsque le glas plaintif, voix grave et sanglotante,
 Vous portera l'adieu d'une vie expirante,
 Aux funèbres accents du cantique sacré
 Dites : c'est le captif ! Le ciel l'a délivré !

.
 Vers le soir les oiseaux pleurant à sa fenêtre,
 Inquiets, l'appelaient sans le voir reparaître ;
 Mais quand tout fut obscur, ils virent le banni
 Qui, sur un rayon d'or, fuyait vers l'Infini.

Russie.

J. KAPRY.

CAMILLE ALLARY

Camille Allary est né à Roquefavour (Bouches-du-Rhône) le 18 février 1852. Élève au lycée de Marseille, il remporta, à dix-sept ans, un premier prix au concours général. Après des études de droit à Marseille, il entra en littérature.

La correspondance conservée de Jean Aicard renferme six petites lettres envoyées par Camille Allary¹ : les trois premières, de l'année 1872, sont relatives à des envois qu'Allary fit à *La Renaissance littéraire et artistique* – dont Jean Aicard était alors le directeur-gérant – et qui ne furent pas publiés. Quoi qu'en dise, fort imprudemment, Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire universel*, Camille Allary eut bien du mal à entrer à *La Renaissance*. La revue publiait alors essentiellement les grandes signatures du moment – Verlaine, Valade, Banville, Mendès, Prudhomme, Méral, d'Hervilly, Coppée, Blémont, Theuriet, Rimbaud, Heredia, Cladel... – et notre petit provincial n'y obtient qu'un strapontin, en l'occurrence l'insertion d'un seul petit poème :

SÉRÉNADE²

Du printemps la chaude haleine
Frissonne à travers les bois ;
La nature est toute pleine
Ce soir d'amoureuses voix.
Le ciel, secouant ses voiles,
A chassé les noirs ennuis
Et mis sa robe d'étoiles,
Sa robe des belles nuits.

Mais l'étoile d'or qui brille,
Mon étoile d'or, à moi,

C'est la lueur qui scintille
Là-haut, seule, sous ce toit.

C'est elle qui dit : « Viens vite !
Ah ! viens vite, je t'attends.
Cette nuit, l'amour t'invite :
Son complice est le printemps.
Viens auprès de ton amante ;
Viens, les vents sont embrasés,
Et ce soir, ma lèvre ardente
A besoin de tes baisers. »

Oui, l'étoile d'or qui brille,
Mon étoile d'or, à moi,
C'est la lueur qui scintille,
Là-haut, seule, sous ce toit.

Camille Allary s'adonna au journalisme et apporta sa collaboration à l'*Égalité*, au *Petit Marseillais*, à *La Tribune républicaine* de Marseille ou encore à *La République* de Montpellier. Il publia également des vers et, comme prosateur, s'intéressa aux contes et légendes de son pays natal. Enfin, il entra dans la carrière théâtrale et sa première pièce, *Les Baisers du Roi* (comédie en un acte en prose, 1874), connut un magnifique succès sur la scène du Gymnase de Marseille.

Il se fit surtout remarquer par sa collaboration au *Figaro du dimanche*, où ses contes et nouvelles – un peu à la manière d'Alphonse Daudet ou de Charles Nodier – apportaient une note vivante et colorée. Ce succès lui ouvrit les colonnes de la presse parisienne et nationale³.

¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance : lettres du 18 septembre, 1^{er} octobre et 4 décembre 1872 ; 24 avril 1873 ; 6 août et 31 août 1874.

² *La Renaissance littéraire et artistique*, 2^e année, n° 27, 10 août 1873, page 213, colonne 2.

³ « Le tambourinaire de Cassis », *Le Figaro*, supplément au numéro du dimanche 16 janvier 1876, page 11 colonnes 4-6 et page 12 colonne 1. – « La

Camille Allary a regroupé ses contes et nouvelles dans deux recueils : *Au pays des cigales, nouvelles et contes*, Paris, Jouaust, 1876, in-18, x-172 pages, avec une lettre-préface par Émile Zola ; *Les Amours buissonnières*, Paris, Derveaux, collection « Bibliothèque naturaliste » n° 2, 1881, in-18, 339 pages.

La préface accordée par Émile Zola mérite d'être citée intégralement :

MON CHER CONFRÈRE,

Vous m'envoyez de votre beau pays de lumière un livre tout parfumé de thym et de lavande, et vous me priez de lui souhaiter la bienvenue dans notre Paris noir de pluie, où les roses de mai, cette année, n'ont pu fleurir, brûlées par les vents et les gelées.

Oui, qu'il soit le bienvenu. Il m'apporte, à moi, ma jeunesse déjà lointaine, les cours du collège d'Aix, que je revois souvent en fermant les yeux, avec leurs gros platanes, leurs vols de moineaux, la terre dure où l'hiver nous battions la semelle, le bassin dans lequel nous pataugions l'été ; il m'apporte mon adolescence, nos grandes courses jusqu'à Sainte-Victoire et au Pilon du Roi, nos premiers vers écrits sous les ombrages des Pinchinats, nos premières amours, le soir, sous les fenêtres des demoiselles, auxquelles nous donnions des sérénades, comme dans Byron et dans Musset.

légende des trois larmes », *Le Figaro*, supplément au numéro du dimanche 5 mars 1876, page 39, colonnes 5-6. – « Boniface », *Le Figaro*, supplément au numéro du dimanche 26 mars 1876, page 51, colonnes 3-4. – « La première capture », *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, 4^e année, n° 45, dimanche 10 novembre 1878, page 1, colonnes 3-6. – « Le maestro d'Orvietto », *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, 5^e année, n° 4, dimanche 26 janvier 1879, page 28 colonnes 3-4 et page 29 colonnes 1-3. – « La dernière cabriolet », *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, 5^e année, n° 31, dimanche 3 août 1879, page 145, colonnes 1-3.

Quand je les ai lus, ces nouvelles et ces contes dorés par le soleil de Provence, il m'a semblé que je redevais tout petit pour me remettre à grandir. J'avais cet attendrissement des vieilles lettres d'amour retrouvées au fond d'un tiroir. Savez-vous quel rêve je faisais ? Je me voyais au bord de l'Arc, dans un trou de feuilles que je connais bien. Il y a vingt ans que je ne suis allé m'asseoir sur cette berge ; mais elle est restée pour moi avec son printemps éternel, son bouquet de saules, son eau blanche argentant les cailloux, ses terres rouges, en face, allant jusqu'à l'horizon bleu, toutes flambantes de l'incendie de midi. J'étais là, votre livre évoquait ce coin de mystère, où j'ai laissé mon cœur.

Et je vous souhaite aussi la bienvenue au nom de notre grand Paris entier, où vous arrivez avec la belle saison tardive, un peu après les hirondelles, un peu avant les roses. Il n'est pas besoin d'avoir laissé son cœur en Provence pour rire et pour pleurer avec vous. Quand le soleil vient, les bras se tendent, on lui ouvre sa demeure, sans l'avoir connu à son berceau ; et c'est le soleil que vous apportez à tous, la jeunesse vaillante, l'enthousiasme et la foi, les premiers récits d'un poète qui sont comme les premières tendresses d'un amant. Soyez sans crainte, les livres les plus chers sont les livres de la vingtième année. Le vôtre a déjà pour lui les femmes qui aiment, les jeunes gens qui espèrent et les vieillards qui se souviennent.

Je ne veux point ici faire œuvre de critique et vous louer en argumentant sur votre talent. Ce rôle de pédant, au milieu de vos fleurs, me paraîtrait bien lourd. Non, je tiens seulement à vous dire toute mon émotion, le charme sous lequel vous m'avez tenu. Imaginez que je sois allé vous voir, près de Marseille, aux Aygalades ou à Montredon, dans un petit jardin rafraîchi par les brises de mer. Je suis un passant, un invité, un ami émerveillé de vous entendre ; et jusqu'au soir nous causons, et je

m'en vais, en emportant votre chant de cigale adouci, pareil dans la nuit tiède à un chant de flûte.

D'abord, ce sont vos souvenirs d'enfant, votre oncle, l'abbé de Saint-Chamas, chez lequel vous avez passé une nuit si terrible, en l'écoutant ronfler ; ce sont vos souvenirs de collègue, le pion Taddei, le petit Parisien, un fils de la maîtresse du sous-préfet, que les maîtres saluaient très bas ; le nouveau, un enfant tendre et farouche, qui restait immobile, à l'étude, avec le regret du grand air et de la liberté dans les yeux. Ce sont encore vos trois journées passées près de votre sœur Thérèse, à sa naissance, à son premier rire de gamine, à sa mort de pauvre ange innocent. Contes légers, sans dénouement, d'une impression exquise d'histoires qui commencent et qui ne sauraient finir. C'est la vie elle-même, le sanglot d'une minute, le sourire d'une seconde, un brin de chèvrefeuille cueilli, respiré et jeté, ce qu'on rêve en regardant les nuages du ciel s'envoler et passer comme des migrations d'oiseaux de neige. Rien ne peut être plus délicat comme art, ni plus ému comme sentiment.

Ensuite, vous avez grandi, vous menez Margot à Roquefavour. Ah ! la tendre journée ! le train qui vous emporte, la fête qui déroule des danses sur l'herbe, le coin de solitude où vous finissez par aller vous baiser sur les lèvres, doucement, de peur d'effaroucher les oiseaux ! Et cela, avec votre grand soleil sur la tête, les pins qui jouent autour de vous leurs mélodies d'orgues, leur musique grave, ralentie et filée en notes pures d'harmonica. Toute la jeunesse est là, dans les violettes que Margot a cueillies et que vous avez gardées entre les feuillets d'un livre. Il vous a suffi d'aimer pour être un poète et pour écrire en quelques pages l'adorable poème du premier amour, qui enchante le monde depuis six mille ans.

Puis, la fantaisie arrive, vous inventez la vie de tendresse et la mort navrante d'une hirondelle. Vous contez la légende des

trois larmes de Marthe, donnant ses larmes à son fils Benezet, et mourant un peu à chaque perle qui lui tombe des yeux. Vous nous dites encore l'histoire de Vidal, l'enragé tambourinaire de Cassis, l'agonie d'une bohémienne entourée de sa tribu, jusqu'aux amours romaines du jeune Myron et de l'hétaïre Archénassa. C'est ici l'écrivain qui se dégage de l'homme, le poète donnant son coup d'aile. Il y a bien de l'imagination et bien du style dans ces contes, que vous avez dû porter longtemps et ciseler avec un soin jaloux.

Enfin, l'âpreté de la vie est venue, et vous vous êtes risqué hors des fleurs. Votre *Boniface*, ce chat voluptueux qui s'engraisse en attendant les nuits d'amour, et qui revient maigre et crotté, après des orgies sur les toits, n'est-ce pas toute la luxure humaine, faisant le gros dos et laissant de sa graisse dans chaque boudoir ? Un jour, on trouve Boniface crevé, jeté au tas d'ordures, le ventre ouvert et grouillant d'un vol de mouches. Voilà la fin commune, la boue du ruisseau, où s'en vont la virilité des amants et la beauté des amantes. Leçon terrible et qui fait songer, trou que vous avez creusé au bout de votre allée fleurie, comme pour nous rappeler que la terre est là, que la réalité est là, à réclamer nos rêves.

Un naturaliste, un réaliste, — le gros mot est lâché, — me semble grandir en vous. N'est-ce pas, le livre d'aujourd'hui est une poignée de fleurs que vous donnez au public, pour le fêter ? Mais la maturité du talent s'annonce déjà, et vous allez maintenant cueillir des fruits, dans cette Provence aux fruits d'or, empourprée de ses oranges et de ses grenades. On devine jusque dans votre grâce une force, une puissance qui s'affirment. Vous êtes un observateur et un peintre. Vous avez les nerfs d'un sensitif, ce qui est le don par excellence, en ces temps d'analyse exacte et colorée. Demain, il faut quitter le conte pour le roman et apporter votre page, votre document, à

l'universelle enquête que notre génération fait sur l'homme et sur le monde.

J'ai gardé une critique. Dans un de vos contes, *le Mal du pays*, vous racontez vos impressions de tristesse et de découragement, un jour d'hiver, à Paris, au fond d'une chambre sombre. Ah ! ne dites pas du mal de notre grand Paris, où l'on se bat, où l'on triomphe ! Sans doute, les enfants du soleil, venus comme vous des bords de la mer bleue, y pleurent, y tendent les bras vers la patrie absente. Les brouillards de la Seine les étouffent ; ils revoient là-bas des coins aimés et ensoleillés qui les appellent, et ils partent souvent, ils fuient avec des sanglots de femme. Mais, quand ils ont le courage de rester, ils s'aguerrissent et deviennent des hommes. Si Paris n'a pas le soleil, il a la gloire, qui éclaire et qui brûle, elle aussi. Mes tendresses d'adolescent sont restées où je vous ai dit, dans ce trou de verdure, près de l'Arc ; mes amours d'homme sont ici, dans nos rues boueuses, sur nos trottoirs où la foule se heurte, en pleine lutte. Et vous êtes de reins assez forts, quoique bien jeune, vous devez aimer Paris pour son champ de bataille, rester debout sous le ciel menaçant, après avoir envoyé à la Provence vos baisers d'adieu.

Écoutez cette dernière parole. Le grand Paris vous lira, le grand Paris vous applaudira, et vous aimerez le grand Paris.

Toutes mes amitiés.

ÉMILE ZOLA.

Paris, 28 mai 1876⁴.

Camille Allary est également l'auteur d'un roman : *Laurence Clarys, étude de mœurs contemporaines*, 5/ Paris, J. Rouff, 1879, in-18.

⁴ ALLARY (Camille), *Au pays des cigales, nouvelles et contes*, pages I-X.

Allary était certainement promis à un avenir brillant ; Émile Zola lui-même l'avait vivement engagé à venir déployer son talent dans la Capitale... mais sa carrière littéraire fut vite interrompue puisqu'il est mort à Marseille en décembre 1889, âgé d'à peine trente-sept ans. Son souvenir ne subsiste aujourd'hui que par la notice nécrologique que lui a consacrée Gustave Bélair :

LA PROVINCE INTELLECTUELLE

CAMILLE ALLARY⁵

La littérature marseillaise vient de perdre tout récemment, en décembre dernier, un de ses jeunes fervents, Camille Allary, décédé dans notre ville, à peine âgé de trente-sept ans.

D'une nature douce et affectueuse, d'un tempérament d'artiste, Camille Allary cachait sous une grande modestie un réel talent d'écrivain. Son roman, *Laurence Clarys*, dont l'action principale se déroule en plein Marseille, est d'un style vif, coloré, avec de fines observations du cœur humain. Ce roman est dans la note du jour, le naturalisme. On sent dans ces pages l'influence du maître, Émile Zola. L'auteur des *Rougon-Macquart* était d'ailleurs dans de cordiales relations avec le jeune écrivain et avait applaudi à ses premiers succès en ouvrant un de ses livres par une charmante lettre-préface. Ce livre intitulé *Aux pays des Cigales*, est plein de soleil, de poésie, de jeunesse et d'espérance. Zola engageait vivement Camille Allary à venir à Paris y déployer, dans toute son envergure, les remarquables ressources de son esprit inventif : « Si Paris n'a pas le soleil, lui écrivait-il, il a la gloire, qui éclaire et qui brûle, elle aussi. »

⁵ *La France moderne*, 2^e année, n° 6, 6 au 19 mars 1890, page 2, colonnes 1-2. — Les notices biographiques de Pierre Larousse (*Grand Dictionnaire universel*, tome dix-septième, deuxième supplément, page 164, colonne 4) et Jules Lermina (*Dictionnaire international des écrivains du jour*, page 2056, colonne 1) sont très insuffisantes et parfois erronées.

Mais lui point. Là-bas dans cette fournaise, sous ce ciel gris, loin des siens, il rêvait du pays, il avait la nostalgie. Son petit village, sa famille, son soleil, ses champs parfumés, ses collines aux enivrantes senteurs du thym et du romarin, étaient sa vie. Lisez plutôt cette page exquise tout ensoleillée de poésie : « Ô Paris, grand faiseur de révolutions, grand démolisseur de trônes, tu ne vaux pas, malgré ta renommée, le petit village, où je vins au monde, un jour de beau soleil. Je suis bien loin de lui, pourtant je vois d'ici son clocher pointu et ses maisons blanches. Il est attaché au flanc d'une colline, mon petit village ; à distance on peut le prendre pour un nid que les aigles ont abandonné. Là, tout est paix et bonheur. Le hameau semble inhabité ; les portes sont closes, les rues désertes : tout le monde est aux champs, et j'entends rire des filles dans les vignes. Un rideau de toile grossière palpite sur le seuil de la boucherie. Des bruits de voix, des frôlements d'ailes sortent d'une fenêtre entrouverte. Sur la place, le chien du maire rêve devant l'église. Étendu sur le fumier humide et puant de sa loge, un porc, que les mouches assaillent, grogne de colère. Des rubans de fumée montent d'une cheminée et vont se perdre dans la limpidité du ciel, et, là-bas, à l'entrée du cimetière, le fossoyeur chante joyeusement en creusant la tranchée large et profonde au fond de laquelle iront dormir nos morts. »

Et voilà pourquoi le jeune écrivain, aiguillonné pourtant par le grand désir de produire, est retourné dans son pays pour nous donner son premier roman et un joli livre de nouvelles édité par la maison Lemerre, paru tout dernièrement. Lisez et relisez ces charmantes nouvelles. Le *Tambourinaire de Cassis*, qui ne veut pas commencer et ne veut plus finir ; *Boniface*, ce chat coureur qui finit dans la fange ; un *Philosophe*, ce chien qui n'a pour maître que lui-même, d'une humeur vagabonde et capricieuse ; le *Grand Pacte*, cette jolie idylle qui se déroule à Mar-

tigues, sur les bords de l'étang de Berre ; la *Légende des Trois Larmes*, magnifique esquisse du sacrifice maternel ; le *Petit Patriote*, les *Deux Fleuves*, la *Meunière*, la *Première Capture*, traversées par un beau souffle patriotique, et quelques autres toutes plus vivantes, dont le *Figaro*, qui les avait publiées dans son supplément littéraire, disait : « L'auteur de ces fort jolies nouvelles, M. Camille Allary, est un très jeune écrivain de Marseille à qui nous ne craignons pas de prédire un brillant avenir littéraire, à en juger par les petites productions qu'il nous a déjà envoyées pour notre supplément. »

Camille Allary avait aussi abordé avec succès le théâtre dans une petite pièce en un acte, les *Baisers du Roi*, représentée à Marseille sur la scène du Gymnase en 1873, dans les *Lilas Blancs* et dans l'*Enfant des Halles*.

Pourquoi la mort est-elle venue le surprendre dans toute sa jeunesse, dans ses projets d'avenir et les rêves de son œuvre à peine ébauchée ? S'il eût vécu, il eût marqué sa place au rang des premiers écrivains. Sa petite œuvre n'en restera pas moins pleine de bon sens, d'un jugement sain et quelque peu hardi, encadrée d'une poésie charmante et d'un naturalisme étudié, où les jeunes pourront venir se délecter.

GUSTAVE BÉLAIR.

Camille Allary fit parvenir à Jean Aicard, probablement en vue d'une publication dans *La Renaissance littéraire et artistique*, une courte légende provençale qui me paraît être restée inédite à ce jour :

La Dame aux yeux verts Légende provençale ⁶

À cette époque, les ravissantes fées qui maintenant n'existent plus que dans les imaginations enfantines, vivaient encore.

En Provence, elles s'établirent non loin d'Arles, dans une grotte naturelle connue aujourd'hui sous le nom de *Trau-di-Fado*, située au bas du Mont-Majour.

Des ronces, des broussailles, du lierre, des arbustes de toute espèce, comme un épais rideau, masquaient cet antre enchanté ! Quelques pauvres petites fleurettes poussées dans les fentes du roc, qui, languoureuses, se balançaient au vent du soir ; des blocs entassés verts de mousse, voilà tout ce que le passant pouvait voir. Mais, derrière cette végétation échevelée, venue en cet endroit par un caprice du hasard, un long corridor à parois de marbre rouge conduisait au palais des fées. Là, l'or, le porphyre, l'onyx, s'alliaient pour former des voûtes, des portiques, des colonnes élancées, des arabesques aussi frêles que les dentelles noires qui bordent les rubans des brunes Arlésiennes. Abritées sous des tentes de rameaux verts, bercées par les murmures des cascates, c'est en ce lieu que les fées passaient les chaudes heures de la journée. Elles ne quittaient leur palais qu'à la nuit tombante.

Parmi les habitantes du *Trau-di-Fado* il y en avait une, surtout, qui exerçait un grand pouvoir sur ses compagnes : c'était en quelque sorte leur reine. Elle s'appelait Maïa. On lui eût donné quinze ans, tant elle paraissait jeune. Les yeux humides, profonds, étaient verts, oh ! plus verts que l'herbe qui pousse au bord des flaques d'eau ; ses cheveux bleu-noir, crespelés,

luisaient au soleil comme le plumage d'une hirondelle. Toute sa personne possédait le laisser-aller, la grâce mignonne d'un enfantelet.

Un soir de juin, Maïa quitta le palais et, pensive, s'en vint rêver sous les aveliniers. La campagne reposait ; les étoiles se levaient nombreuses et scintillantes ; là-bas, dans le loin, la lune se dépouillait de ses voiles et, toute nue, montait au ciel. Seules, les petites vagues du Rhône, en venant clapoter contre les ajoncs, faisaient entendre leur harmonieuse cantilène.

Songeuse, la reine des fées regardait les coquettes étoiles se mirer dans l'onde, quand un léger bruit se fit entendre. Elle prêta l'oreille, puis, s'avancant, vit des moutons qui paissaient au clair de lune. Enveloppé dans son manteau de cadis aux longs plis, la tête renversée sur ses bras croisés en guise d'oreiller, un homme dormait. C'était le pâtre Gallus. En foulant les marguerites à cœur d'or, en effarouchant les criquets écarlates, Maïa, pour mieux admirer l'insouciant berger s'approcha sur la pointe des pieds. Gallus était beau à faire mourir d'envie le châtelain de Mont-Majour. Les boucles folles de ses longs cheveux agitées par la brise de Crau, folâtraient sur sa face ; le pâtre semblait sourire à quelque céleste vision.

Un frémissement de plaisir courut dans les veines de la fée ; émue, elle entendait son cœur battre avec violence. Elle se baissa, puis, doucement, bien doucement, vint embrasser l'enfant sur les lèvres. À ce contact, aussi doux que le frôlement des ailes d'un papillon, Gallus, étonné, s'éveilla. Il n'y avait rien auprès de lui ; seule, une colombe effarée s'envolait vers le *Trau-di-Fado*.

La fée revint la nuit suivante. Seulement, cette fois, elle ne se changea plus en colombe. Le pâtre fasciné par les regards partis des grands yeux verts, brûlait d'amour pour Maïa. Tous les soirs, les amants restaient ensemble jusqu'à l'aube.

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71, manuscrit autographe, deux pages.

Une nuit, pour tresser une couronne à Maïa, Gallus vint cueillir des fleurs sur la rive droite du Rhône. En tendant la main vers un nénuphar, il glissa et fut précipité dans le fleuve. Au bruit de la chute la fée accourut ; elle se jeta à l'eau. Le courant très rapide en cet endroit, entraîna les deux amoureux. Ils s'agitèrent pendant quelques instants, puis, enlacés disparurent en poussant des cris de désespoir.

Depuis, un peu au-dessus d'Arles, on voit, dans le Rhône, deux petites fleurs blanches qui nagent à la surface des eaux. Elles ont leurs racines fixées au fond du fleuve et se balancent agitées par les vagues. Quand pour elles vient la saison d'amour, la plus petite déroule sa tige, tend ses petits bras d'herbe et, enamourée, nage, nage, jusqu'au moment où ses lèvres pâles on effleuré le corps de sa compagne. Alors enivrée de volupté la pauvrete meurt...

Les mariniers de Trinquetaille prétendent que la petite fleur blanche n'est autre que Maïa. Tous les ans, à la même époque, la *Dame aux yeux verts* vient ainsi embrasser Gallus, son pâtre bien aimé, qui, lui aussi, a été changé en fleur.

Camille Allary

LE NID DE BOUSCARLES

Jean AICARD

NOUVELLE *

Sous ce titre : *Le Nid de Bouscarles*, c'est-à-dire *Le Nid de Fauvettes*, nous publions un récit rustique de M. Jean Aicard, l'autour de la *Chanson de l'Enfant* et des *Poèmes de Provence*.

Les *Poèmes de Provence*, dont plusieurs ont été d'abord publiés par la *Revue des deux Mondes*, expriment surtout les sentiments qu'inspirent à l'auteur les paysages et les coutumes de son pays. Aujourd'hui, il veut nous faire assister aux scènes de la vie ordinaire chez les paysans provençaux, — et notamment nous faire goûter, tout en demeurant clair, le tour de leur langage.

Déjà dans les *Poèmes*, où d'ailleurs les personnages n'apparaissent guère que pour animer les sites, M. Jean Aicard a mêlé parfois à ses vers une expression empruntée au parler provençal, et qui, — suffisamment transparente par elle-même ou enchâssée de façon à être forcément comprise, — apporte au lecteur français comme un parfum des idiomes du terroir. Dans les nouvelles en prose qu'il prépare, le poète va mettre ce procédé en œuvre d'une manière constante. Un premier récit, conçu

* Nouvelle publiée dans *Le Courrier littéraire*, en deux livraisons : 2^e année, n° 1, 10 mars 1877, pages 17-30 ; et n° 2, 25 mars 1877, pages 62-79.

dans ce goût, a déjà paru avec succès dans un de nos grands journaux parisiens, et nous ne doutons pas que les lecteurs du *Courrier littéraire* n'encouragent l'auteur à poursuivre dans cette voie originale. T. C.

I

— « Bonjour, maître Laugier, y êtes-vous ? Ma mère m'envoie pour vous dire si votre plus grand veut venir nous donner aide demain. La dernière gerbée, nous l'aurons liée tout à l'heure, et demain c'est la foulaison. Si votre aîné Marius peut venir avec une de vos deux bêtes, c'est tout ce qu'il faut. Le voisin Tistin viendra avec sa paire, et nous aurons notre mulet. De femmes, nous sommes assez ! »

Ainsi parlait, tout en tricotant, devant la maison de maître Laugier, la petite Rose, qui a bien huit ans. Rose, c'est la cadette de Misè Toucas, la veuve, celle qui eut, vous savez bien, son mari tué l'an passé, d'un coup de sang après boire, un soir de septembre, les vendanges faites... Il faut se méfier plus que lui du vin nouveau.

... La maison de maître Laugier est béante au soleil, à portes et à fenêtres grand'ouvertes, et de la voir ainsi jusque dans le fond, comme si elle disait : entrez ! aux passants et aux moucheron, aux voleurs et aux gens honnêtes, vous penseriez que du moins le maître n'est pas éloigné. Et peut-être vous auriez tort, car Rosette, sans s'arrêter de son tricot, a beau répéter, du haut de ses huit ans, tout ce que lui a dit sa mère en terminant toujours par : « Nous sommes assez de femmes ! » rien ne lui répond, rien ne bouge. Maître Laugier n'est pas là. Rosette, pardi ! n'en est point étonnée, et tranquillement, s'étant aperçue qu'elle a parlé aux murailles, elle s'assied pour attendre.

Elle a vraiment l'air d'une petite femme. C'est de belle venue, voyez-vous, ces enfants-là ; c'est fort, bien membré, joufflu, un peu rose sous le brun, à la manière de nos pêches dures ; et pour l'éveil des idées, ah, ma foi ! — demandez à la mère, — elle vous dira qu'il ne faut pas lui « venir après » à Rosette. Ma foi non, — après Rosette, on ne trouve rien à glaner ! Un monsieur l'effarouche un peu ; mais, s'il sait parler provençal, elle est vite apprivoisée, Rosette, et chante comme un chardonnet qui en a entendu piouter un autre.

J'étais par-là derrière elle, assis et lisant à l'ombre, dans un bouquet de lauriers, au beau milieu de la plaine ; il pouvait être quatre heures, à en juger par la hauteur du soleil qui faisait rage dans la plaine dorée de blés mûrs. La verdure des vignes et le vert pâle des oliviers coupaient seuls la monotonie du jaune incandescent du mois de juin. Tout autour de moi, à l'horizon, les collines chargées de pins semblaient noires comparées aux couleurs de flamme de la plaine.

— « De qué fas aqui ? — que fais-tu donc là ? dis-je à Rosette.

Elle me chercha des yeux, se retourna, m'aperçut et, un peu intimidée, répondit après un silence : Sias vous ? — Vous êtes vous ?

— Eh oui ! je suis moi, Rosette ! et que lui veux-tu, à maître Laugier ?

— Si cauco deman ; — demain, dit-elle, on foule. Et ma mère m'envoie lui dire de nous envoyer son fils Marius avec le cheval ; qu'il nous faut son aide.

Cauco, — fouler, — c'est faire piétiner par couples les chevaux tournant dans l'aire sur les gerbes déliées. Un homme, au milieu de l'aire, tient les guides qu'il fait passer d'une main à l'autre, derrière son dos, — et sous le sabot des bêtes le gain sort des épis. Des gens, autour, avec des fourches ne cessent de rejeter la paille sous les pieds des bêtes, chevaux et mulets, qui, s'y

enfonçant jusqu'au genou, la font refluer sans cesse. Et va de rire et de plaisanter, tout en travaillant. Ce n'est pas un travail qui tue, celui-là. Il y a bien le coup de midi, qui est dur à porter, quand le soleil, du mitan du ciel, pique d'aplomb ; mais bah ! à ce moment, on va s'étendre sous la figuière, et boire un coup, casser la croûte et faire la sieste, non pas, c'est vrai, au murmure d'un ruisseau frais, mais au bruissement des cigales qui ne déconseille pas de dormir.

... Rosette, les yeux baissés, continuait de tricoter activement, tandis qu'à part moi je songeais à la foulaison. Misé Toucas était, de tous les voisins, la première qui eût achevé la moisson, et depuis un an je n'avais pas été de la fête. C'est pourquoi j'avais plaisir à songer à la journée du lendemain.

— Dis-moi un peu Rosette, c'est Tistin qui vous aidera, avec Marius ?

— Oui, c'est Tistin.

— Et n'est-il pas fâché contre Marius, lui, Tistin ?

— Oh ! si, parce que tous deux ils « calignent » (courtisent) ma sœur Marie, et qu'ils ne savent pas lequel lui plaît mieux.

— Et le sais-tu, toi, Rosette, lequel lui plaît mieux ?

— Si je vous disais de non, je mentirais, et monsieur le curé dit que c'est péché ; mais si je vous disais de oui, ce serait péché aussi, puisque ma sœur ne veut qu'on sache.

— Et qu'est-ce qu'elle ne veut qu'on sache ?...

... La question m'était échappée. Je la regrettais comme la plus indiscreète du monde, mais la vive Rosette :

— Oh bien ! elle a raison, ma sœur Marie, de ne pas savoir lequel prendre. Tistin est beaucoup riche, mais Marius est plus brave. Té ! si elle prend Marius, qui tire son argent surtout de sa noria (puits à roue), avec les choux fleurs, les salades et les haricots que le jardin lui donne parce qu'on l'arrose, — il faudra aller souvent à la ville, faire la vendeuse au marché, et

jusque le dimanche ! — Avec Tistin, tout le dimanche elle pourra se faire belle ! Mais voilà, il y en a qui disent de Tistin : « son air ne raconte pas tout ; c'est un féna ! » — Alors, ma sœur Marie ne sait pas lequel prendre des deux calignaires.

— Et demain, Rosette, ta mère n'a pas peur que les deux garçons se disputent, en travaillant tous deux chez vous ?

— C'est au contraire ; — on verra bien ce qu'ils se diront, et peut-être ce sera quelque chose pour faire décider ma sœur. Ma mère l'a bien dit. Comprenez ?

— Ah ! ah ! Rosette ! j'ai compris. Tiens, fillette, le voici, Marius, qui s'en revient du jardin.

Marius en effet revient du jardin, le « béchard » sur l'épaule ; c'est un grand garçon, bien découpé ; il ne porte point de barbe, ce qui est nécessaire pour la propreté quand on travaille la terre ; il est en bras de chemise ; il a la chemise bleue, la culotte de toile grise avec la guêtre du même jusqu'au genou, pour enfoncer à l'aise les pieds dans la terre remuée ; et, à la ceinture, il est serré par la taylorie rouge.

— Eh ! té, Rosette, tu es toi ?

— C'est moi, Marius, que ma mère mande pour vous dire de venir demain avec une de vos deux bêtes, pour fouler. Nous manquons d'un homme, mais nous sommes assez de femmes.

— C'est que, demain, dit Marius, je ne peux pas. Nous travaillons pour nous, et le père m'a dit de ne pas aller au dehors. Tu diras à ta mère de s'arranger autrement. Qui avez-vous appelé encore ?

— Nous aurons Tistin, avec sa paire de bêtes.

— Ah ! Tistin y sera ? dit Marius, fâché... Eh bien, c'est bon, voilà tout ; je ne peux pas y aller. Le père a besoin de moi ici.

— C'est ma mère qui ne va pas être contente ! fit Rosette ; elle qui dit toujours que vous êtes un bon voisin, toujours prêt à aider des femmes comme nous, — dit la petite ingénument,

— des femmes qui n'ont plus d'homme à la maison !

— Qu'y ferons-nous alors, dit Marius, si je ne peux pas y aller ?

— Va bien, dit Rosette qui se leva, toujours tricotant ; bonjour Marius. C'est bien dommage si vous ne pouvez pas venir ! ma sœur Marie m'avait dit de vous dire, pour vous décider, d'apporter la flûte, et que le soir, sur « l'apayun » on vous écouterait de bon cœur nous flûter les vieux airs. Bonjour, Marius, je m'en vais.

Elle s'éloigna en effet, la fillette qui mêlait si bien la naïveté à la malice, et disait si bien les choses apprises mêlées à celles qu'elle trouvait dans sa petite cervelle. Un fin entre les fins n'eût pas mieux manœuvré en paroles pour décider Marius.

Le garçon d'abord la regarda s'éloigner sans lui répondre, puis brusquement il jeta son béchard à terre, et haussant les épaules s'approcha du puits qui était là ; il descendit le seau, le retira en deux tours de bras, et plongea sa tête dans l'eau claire. Courbé, pour empêcher les gouttes de ruisseler dans sa poitrine, il trempa ensuite ses deux mains dans le seau, les passa sur son visage, et respira largement. Ah ! le rude et beau paysan ! Et tout à coup, les cheveux pleins de gouttelettes étincelantes au soleil, sans souci d'inonder sa poitrine en sueur, il se redressa de tout son haut et regarda par le sentier qu'avait pris Rosette. Elle était là-bas, au tournant, tricotant toujours, près de disparaître.

— Rosette ! cria-t-il d'une voix retentissante, dis à ta sœur Marie que c'est égal, j'irai !... — Tiens, c'est donc vous, monsieur, me dit-il, en m'apercevant sur l'herbe, jaunie, vous êtes au bon frais ?

— Dans un endroit, Marius, qui ne vaut pas la paille sur l'aire, le soir, quand tu flûtes les vieilles musiques. Si tu le veux, j'irai demain t'entendre.

— À demain donc, dit-il ; j'entends grogner les porcs, c'est l'eau qui leur doit manquer. Il faut que je leur en donne. À demain.

Il décrocha le seau du puits et, l'emportant, disparut derrière la maison.

Je me levai. Le soleil à son déclin mettait l'or et la pourpre au sommet des collines, et versait à flots un jaune plus foncé dans la plaine déjà rousse de moissons mûres et d'herbes brûlées.

Pour me rendre chez moi, à notre bastide de Jacques-Laurier, je marchais vers le couchant, et le soleil horizontal m'aveuglait ; le chemin à parcourir n'était heureusement pas long, et d'ailleurs, après dix minutes de marche, ayant à passer devant la maison de Misè Toucas, il me plut d'y faire halte, à l'ombre des mûriers.

Ce sont de beaux amoureux, ceux de Misè Toucas ; je les ai toujours vus là, devant la maison qu'ils abritent contre la rage du soleil ; et je connais des anciens du pays qui, eux aussi, les ont vus là toujours, à peu près aussi forts qu'aujourd'hui, ces vieux arbres. Au gros de l'été, on s'assied dessous avec plaisir et il n'est personne, à trois lieues à la ronde, qui ne connaisse les « Amoureux » des Toucas !

Comme j'admirais les beaux arbres, le chien se mit à japper, mais d'une voix amie. À une fenêtre quelqu'un se pencha. Des vignes grimpaient en se tordant le long de la façade jusqu'à cette petite fenêtre qu'elles encadraient, qu'elles obstruaient presque... Elles poussaient des pointes de sarment qui semblaient vouloir entrer dans la maison, et d'en bas, à cause des feuilles, je ne pouvais pas reconnaître la figure.

— « Eh ! c'est toi, Marie ! m'écriai-je enfin. Je regarde un peu vos amoureux et je les trouve beaux ! et surtout celui qui est juste ici vis-à-vis de l'estre où tu parais. En a-t-il des branches nouées ! que de nœuds, bon Dieu ! et de bosses ! on lui a coupé

les vergettes plus souvent qu'à son tour, à celui-là ; tant s'en faut qu'un homme de ses bras puisse l'entourer, et il est encore, ce vieil arbre, verdissant d'en haut comme un jeune ! N'a-t-il pas une coquine de branche qui veut faire comme votre vigne et entrer par cette fenêtre ! Tu les auras tout à l'heure dans ta chambre, la vigne et les mûriers, si tu ne les fais tailler un peu.

— Oh ! Dieu garde monsieur ! il n'y a rien là qui me gêne et l'on est bien toujours à temps de couper et tailler des branches. Ils font une ombre agréable à midi, et la feuille me plaît à voir. Quand même elles entreraient tout à fait dans ma chambre, les vignes ne me gêneraient pas encore, si ce n'est pour fermer la vitre, et de cette saison, je ne la ferme guère, la vitre, voyez-vous : il n'y a jamais trop d'air ici, et, dans ce fort du chaud, ma foi de Dieu, je suis jalouse des garçons qui peuvent demeurer sur l'ière, dans la paille, avec la nuit du ciel sur la tête, en regardant les étoiles s'ils ne dorment pas.

— Et qui t'empêche, Marie, d'en faire autant ?

— Oh ! oh ! monsieur, vous voulez rire. Ce n'est pas une chose pour les filles que de coucher sur l'ière, la nuit ! Et puis, je me plais beaucoup ici dedans, et ma fenêtre pleine de verdure n'empêche pas, la nuit, que, de couchée, je voie des étoiles... Mais attendez que je descende vous faire la bonne manière de vous donner à boire frais. Nous avons d'une eau, nous aussi ! qu'au loin il n'y a pas sa pareille.

Elle fut vite descendue et parut sur la porte, une cruche verte à la main. Il y avait là une table de bois criblée de piqûres de vers. Je m'assis auprès. Marie apporta un gobelet ; et comme je me versais de la cruche : « Si vous voulez du vin ? dit-elle.

— Ma foi non, Mariette.

— Et vous avez raison ! la bonne eau, il n'y a rien de meilleur. Oui, c'est le meilleur boire et ça n'a jamais fait de mal à personne. Ça et le pain, voilà la vie.

Mariette, qui sans doute songeait à son père, le pauvre buveur de vin défunt, poussa un grand soupir et devint songeuse.

Je la regardai. Elle avait les yeux verts et limpides ; on eût dit une eau un peu azurée où se reflétaient des feuillages. Son regard flottait sur la plaine. Elle avait un visage aux traits réguliers, d'expression tranquille. La peau mordorée. Les sourcils bien faits. Quels beaux cheveux bruns que les siens, solidement noués sur la nuque ! Pas de bonnet. La camisole d'indienne à semis de petites fleurs. La jupe rayée blanche et bleue, courte. Des bas marrons. De gros souliers ferrés. Je me disais qu'il n'y avait rien des grâces de la femme dans cette figure ainsi campée, droit et ferme, sur des pieds forts. Elle avait bien plutôt quelque chose d'un peu viril. Mais, ma foi de Dieu, écoutez ! c'est le travail qui veut ça. Plus de père à la maison. On fait le gros ouvrage, on porte sur le dos, sur la tête... Que voulez-vous ? quand il le faut, il le faut.

— Té, vé ! voilà Tistin là-bas, dit-elle.

Je connaissais Tistin, mais je ne l'avais jamais vu si paré en un jour ordinaire. Fils de fermier cossu, il avait un pantalon de drap à grands carreaux, avec le gilet du même, une veste de drap noir, la chemise bleue empesée et le chapeau de feutre gris. Et Tistin portait la moustache. Il était flâneur et farot, je vous jure !

En s'approchant, sans ôter son chapeau : « Salut, la compagnie, dit-il, bonsoir à tous. Et alors ? Comment nous portons-nous ? Y est-elle, la mère ? Je viens pour rien que pour vous dire que demain je serai ici avec les deux bêtes, comme cela s'est convenu.

— Et, dit Marie, c'est tout ce qu'il y a pour votre service ? La petite Nette nous l'avait répondu de votre bonne part que vous viendriez demain. Ne fallait pas venir ce soir et vous déranger ! Ce n'est pas que !... de vous voir, ça nous fait toujours plaisir

ici. Semez-vous un peu. Et si vous voulez boire ?

Tistin me regarda. Je le gênais. L'ayant compris, je me levai. Mais Marie : « Pas tout de suite, non. La mère aura regret, si vous partez ainsi. »

Je me rassis. « Comme ça, dis-je, vous *foulez* demain ! »

— Oui, et le soir, sur l'ière, Marius nous flûtera des airs ! et vous nous direz des chansons, Tistin. Il a une si belle voix, Tistin dit-elle, en se tournant vers moi.

— Ah ! ah ! dit Tistin repoussant en arrière son chapeau déjà posé sur la nuque. Marius y sera ?... Il y eut un silence embarrassé. Inconsciemment il cherchait une façon habile et délicate d'exprimer sa pensée ; puis, ne la trouvant pas, il dit brusquement d'une haleinée : « Et c'est alors, peut-être, enfin, pour vous décider à choisir de nous deux, dites-moi ? »

— Peut-être de oui, dit Mariette en riant.

— À demain donc ! Pardi, nous se verrons ! dit Tistin ; et il s'en alla à peu près comme il était venu, avec un léger balancement dans la démarche qui signifiait : importance et résolution.

Quand il fut assez loin : « Me semble, Mariette, dis-je, que tu ne lui donnes pas beaucoup de cœur à celui-là. S'il est tout refusé déjà dans ton esprit, est-ce alors bien la peine de le faire venir en même temps que l'autre ? Ils ne s'aiment pas fort entre eux, les deux calignaires, et s'ils en venaient au jeu des mains, pense comme tu en aurais regret ! »

La belle fille rougit. « Pour décidée, dit-elle, de sûr je ne le suis pas. Ah ! sûr ! je ne le suis pas ! — Eux, pour en venir au jeu de mains, ils ne feraient pas une chose ainsi, comme cela, chez nous. Et puis des hommes, d'ailleurs, ça ne doit rien craindre, ni bêtes, ni gens, car il leur faut, des fois qu'il y a, défendre la maison. Rien que pour mon plaisir, pardi, je sais bien qui je prendrais, si je m'écoutais ; — mais ne pas me décider trop vite, c'est ce que je dois. Mon père est mort de la

manière que vous savez. Nous sommes seules ; la mère se fait vieille. Nette a huit ans tout juste. Si je suis mal mariée, que feront-elles, la vieille et la petite ? Il nous faut de quoi ; de l'argent, il en faut ; on ne marche qu'avec cela et avec de l'ordre. Il me faut un homme qui ne rudoie pas la mère et qui ait de la tête, et qui soit travaillant, et qui, pour Nette, soit comme un père. J'y ai pensé à tout cela ; j'en suis bien fadade et bien tourmentée. Tistin a de quoi, et beaucoup même ; Marius, lui, n'a guère que ses bras ; mais cependant il faut voir. Peut-être Marius a-t-il plus de biais, d'adresse et de tête que l'autre, et alors, dans ce cas, il est plus riche que Tistin avec tous ses écus. Mais si Tistin devait mieux servir la maison et mieux plaire à ma mère, — eh bien, je le prendrais. Il faut dire même que jusqu'à ici la mère aime mieux Tistin. — « Ce que vous avez, vous l'avez, dit-elle. Tistin le tient ce qu'il a ; Marius, lui, l'espère ; et l'espérer, ce n'est rien. C'est un brave garçon, c'est vrai ; mais les plus braves ne sont toujours ceux à qui tout réussit le mieux. » Voilà ce que dit la mère. — Vous voyez que, de sûr, décidée, je ne le suis pas ! »

— Eh ! eh ! tu ne l'es pas ? — Que tu l'es bien, dans ton cœur, Mariette. Mais tu es une brave fille et je vois que tu cherches à faire pour le mieux.

— Voilà ! dit-elle, enchantée de se voir comprise. « Adiesias, moussu ! »

— Adieu, Mariette, à demain. Tiens, voilà ta mère qui rentre, et Nette avec elle. Bonsoir, Misè Toucas, nous rentrons ?

— Eh bien, oui, nous rentrons pour souper, dit la vieille ; si vous voulez faire comme nous ? — C'était une vaillante femme, un peu courbée par le travail et l'âge, mais qui faisait encore sa bonne journée.

— Merci, bonsoir à tous ! leur dis-je en m'éloignant... Le soleil était tombé derrière les collines, et je regagnai ma bastide au

bon frais du soir, en regardant voler autour de moi, noires sur le ciel pur, les rates-pénates rôdeuses en quête des mouchérons tournoyants.

II

Le lendemain, à la même heure du soir, je cheminai, ayant dîné tôt, vers l'ière des Toucas ; et, de loin, sous les amouriers, je vis la table mise et tous mes gens autour.

Je m'étais abstenu de leur rendre visite dans la journée, malgré mon grand désir de voir la première foulaison de l'an, pour ne pas leur sembler trop curieux de leurs affaires.

— Bonsoir à tous, bon appétit, dis-je en approchant.

— À votre service ; si vous voulez faire comme nous ? dirent-ils les uns après les autres.

— Gramaci ! mon repas est fait.

— Vous soupez de bonne heure, dit Marie.

— Pas toujours ; mais aujourd'hui que je voulais vous venir voir !

— Vous êtes brave, dit la mère. Nette, donne vite une assiette. La fillette se leva et entra dans la maison.

— Non, pas pour moi, merci ! J'ai fini de souper ; merci.

— Vote prendrez bien un morceau. Tâtez des figes-fleurs un peu ? des mouissonnes ou des grises ?

— Des grises, des grises ! Les mouissonnes ont le goût de l'arbre.

— Et vous prendrez un coup de vin cuit ?

— Le vin cuit est bon, dis-je en riant.

— Nette, cria Marie, en venant apporter le vin cuit !

Nette m'apporta une assiette et plaça la bouteille devant moi.

— Bête ! lui dit la mère, tu n'aurais pas eu le fil d'apporter un verre avec la bouteille. Est-ce qu'on boit sans verre ?

— Je l'ai apporté, le voici, dit la fine mouche qui le tira de la poche de son tablier.

Ils se mirent tous à rire, et la mère avec fierté, en regardant la petite : « Ah ! quelle pièce ! quel morceau ! » et son regard s'attendrissait : « Tu l'as rincé, au moins ? » — « De sûr », dit l'enfant.

— En voilà une, dit Tistin, tout à l'heure bonne à marier ; mais il lui faudra être malin, celui qui la voudra mener !

Et Tistin avala une lampée de vin cuit. Il n'avait pas l'air trop mécontent, Tistin, toujours vêtu à la Parisienne et qui avait, pour dîner mieux à l'aise, posé sa veste entre les bras d'un amourier. Marius, lui, me parut soucieux.

— Elle a déjà la malice d'une grande fille, dit-il ; on ne sait déjà pas ce que ça pense. Elle tire de toi, Marie.

— Vous lui faites crainte à ma petite, dit la mère ; ne parlez pas tant d'elle ainsi. Elle est brave. Viens ici, viens vite, dit-elle à l'enfant, — mon beau morceau ! — Tu as crainte, qué ?

L'enfant eut un balancement de tout le corps qui voulait dire : non.

— Vous ne voyez pas, dit Tistin, qu'elle veut un doigt de vin cuit. Et, saisissant la bouteille, il versa à tout le monde à la ronde.

— Allons, dis-je, je bois à votre santé à tous.

— Vous nous faites bien de l'honneur. À la vôtre ! Et debout, nous levâmes le coude tous en même temps.

La nuit s'était faite. Entre les plus basses tiges des amouriers, se voyait le bleu du ciel des nuits, encore éclairé doucement par le départ du soleil ; et les vives étoiles se mettaient à y briller avec gaieté.

— Allons-nous tout de suite à la paille, sur l'ière ? dis-je alors.

— Moi, répondit Mariette, il me faut d'abord lever table.

— Et moi, ajouta Tistin, je ne dis pas de mal d'une pipe après le dîner ; et de fumer à la paille, ça ne se peut pas. Il suffirait d'une

étincelle pour faire flamber la récolte et cuire le pain avant qu'il soit farine !

— Sur l'ière communale, dit Marius, on a mis un écriteau qui explique la défense d'y passer en fumant.

— Seyons-nous donc ici ; nous ne serons pas mal...

Il y avait un banc de pierre adossé contre la maison. Nous nous assîmes tous trois, les hommes, tandis que les femmes, pour mettre tout en ordre, allaient et venaient du dedans au dehors. Tistin était allé chercher aux poches de sa veste « une cigare ». Marius avait tiré déjà une vieille pipe de terre marseillaise, et il faisait « tuber » avec nonchalance. Nous fumions silencieusement.

Quand la table fut desservie, nous vîmes Mariette arriver avec un arrosoir. Elle arrosa quatre giroflées et autant de dahlias qui poussaient entre les pieds des amouriers, et qui, tout le jour, moitié à l'ombre, moitié au soleil, se mouraient, ceux-là faute de lumière, et ceux-ci de trop de soleillade. Il y avait aussi des œillets. C'était le jardin d'agrément de Mariette. — Neuf pieds de long sur trois de large consacrés aux plantes de luxe, dans un « bien » de sept hectares ! mais quand les maîtres en permettraient beaucoup plus aux fermiers, les fermiers n'en auraient pas davantage : la terre est faite pour nourrir l'homme, d'abord. Au beau milieu de ces « bouquets » un grand fenouil était venu tout seul et il répandait dans le soir sa forte odeur sauvage. Quand parfois on mangeait de la salade, on pouvait sans quitter la table, en étendant le bras, cueillir un brin de ce fenouil pour parfumer la laitue ou « la frisée ». Il y avait aussi, entre les œillets, un pot ébréché dans lequel poussait un persil rare et jaunissant. Toute cette végétation, dont la gloire est d'être verte, n'était pas très glorieuse en ce mois de juin, sous un ciel qui, avant la fin du mois, a roussi les blés comme s'ils avaient été mis au four ! — Mais Mariette n'en chérissait que

plus son jardinet, et l'arrosait le soir avec d'autant plus d'amitié : chez la rude fille bâtie en lutteur, chez la campagnarde inhabituée aux tendresses, il y avait une pitié véritable pour ces plantes aux tiges penchées... Elle sarcle brutalement, tous les jours que Dieu fait, les herbes des champs pour les lapins et la litière, et n'a jamais songé à s'émouvoir du sort des touffes fleuries que le soc broie, refoule et enterre ; — mais en arrosant ses « bouquets, » on l'entend dire souvent : « Elles en ont besoin, les pauvres ! »

— Il sent bon, ton fenouil, lui dis-je.

— Ah ! la grande vilaine plante ! s'écria-t-elle. Comme s'il en manquait, du fenouil, il y en a sur toutes les ribes ! Je vous l'aurais cent fois envoyé bien au loin, s'il n'était commode pour cuisiner, — et surtout si Nette ne voulait pas le conserver ! — Il plaît à la petite, parce que, dit-elle, il n'est pas fait comme une plante, mais que, bien au contraire, il a l'air d'un grand arbre ! Et ce n'est pour mes giroflées, — soyez tranquilles, — qu'elle aurait fait, — voyez, — autour de mon jardin cette petite barrière avec des cannes ! Si elle a coupé ces roseaux en pointe et les a plantés réguliers autour du jardinet, c'est pour garder son fenouil, la coquine ! contre les poules, qu'elle dit. Elle y tient surtout, savez-vous depuis quand ? depuis qu'elle y a vu tout du long grimper un prie-dieu, avec sa tête aux trois coins en pointe, deux pour les yeux, un pour la bouche, sa taille fine, ses ailes comme une longue robe verte, et ses deux pattes de devant jointes comme des mains en prière ! À présent, elle espère toujours sur ce fenouil en trouver d'autres encore, des prie-dieu, et pouvoir les porter au petit du voisin, — à Chichourlet, — son bon ami.

— Ah ! elle a un bon ami, la drôle ! — Què, Nette ! Nette, cria Tistin, viens nous parler ici un peu... Est-ce vrai que Chichourlet est ton bon ami ?

— Oui, dit Nette en accourant.

— Et que tu lui donnes des prie-dieu, c'est vrai ?

— Oui, dit la petite fille. J'en ai vu un qui échelait le long du fenouil, une fois, et tous les jours je viens chercher si je n'en verrai pas d'autre.

— Et qu'en fait-il, Chichourlet, de tes prie-dieu ?

— Il en fait des troupeaux ! nous les conduisons avec des pailles longues ; nous les menons manger des figues ouvertes que nous mettons d'abord par terre, et puis nous faisons rentrer les prie-dieu et les sauterelles à l'étable, sous de vieux pots de fleurs cassés ; les pots de fleurs sont cassés au bord, et alors ça fait que, posés sens dessus dessous, ce sont des cabanes avec des portes par où entrent les troupeaux, et qu'on ferme après avec des pierres.

— Est-ce qu'ils mangent du fenouil, les prie-dieu ?

— Pour ça je ne sais pas, mais des fois qu'il y a, dans leur étable, ils se mangent les uns les autres !

— Ils ne font pas comme les loups, alors, dit Tistin.

— Ils font comme des hommes, dit Mariette.

— Pour le fenouil, je ne sais pas s'ils en mangent, continua la petite fille ; je ne les ai jamais vus en manger ; mais de sûr ils aiment à se promener sur celui-là ; et ce n'est pas eux seulement qui s'y promènent. Il y aussi les aludes (fourmis ailées). Et même un jour j'ai vu, sur le fenouil, une bouscarle qui venait se poser pour y piter les aludes. La branchette pliait tant que la bouscarle ouvrait les ailes, pour ne pas tomber. La branchette ne la retenait pas toute seule. C'était aussi ses ailes. Ah ! mais comme elle était jolie ! elle était tant jolie !

— C'est vrai, ce que dit la petite, interrompit Mariette. Elle était trop jolie, cette bouscarle ! Je la connaissais bien. Celle que Nette a vue, c'était un père. La mère, pendant ce temps, était là-haut, sur l'amourier, couvant ses œufs dans le nid, juste

vis-à-vis ma fenêtre, vis-à-vis la fenêtre de ma chambre. En étendant le bras, il me semblait que je l'aurais touchée, véritablement, et comme ma fenêtre est toute verte dans les feuilles embrouillées de l'amourier et de la vigne, nous semblions nichées dans le même arbre, la bouscarle et moi ! Et quand le père revenait, vite elle se levait du nid, se mettait un peu au bord, et pi ! pi ! pi ! pi ! tous les becs-jaunes baillaient ! Et les cous tout nus, les têtes toutes nues et roses avec deux points luisants et noirs, — que ça ce sont les yeux, — têtes et cous se tendaient, becs ouverts, je vous dis, pour recevoir la mouche ou le lombri ! — Ils ont toujours faim, ces petits des oiseaux ! ils ont, les petits oiselets, vraiment la maladie du loup ! — Une fois, la mère en même temps que le père avait quitté un moment le nid, ne sais pourquoi, parce que la charrette de maître Brun nous était venue faire son bruit jusqu'ici, sous l'amourier. À ce gros bruit, la bête, pécaïre ! était partie. Et moi, je ne pus pas m'empêcher, du bout d'une baguette, de toucher, — j'essayai du moins, — le nid de bouscarles. La baguette se trouva trop courte ; mais je ne fis seulement que toucher la grosse branche de l'arbre un tout petit peu, — et aussitôt, sentant la branche et le nid trembler, les oiselets crurent que les parents étaient de retour avec la becquée, et va de piouter pi ! pi ! pi ! Tous les cous en une fois se dressèrent, la tête nue en l'air, le bec baillant et criant la faim ! ils étaient cinq, les drôles ! — Ah ! comme j'étais contente ! je n'en parlai jamais à ma sœur Nette, qu'elle l'aurait dit à Chichourlet, qui serait venu, le monstre, écheler l'arbre est voler le nid ! il me plaisait trop, ce nid ! comme aussi d'entendre le chant des bouscarles ! Ah ! la jolie voix !... plus jolie que la tienne, Tistin, il faut le dire !

— Marius, qui pour écouter avait laissé s'éteindre sa pipe, éclata de rire à ce mot !... Ah ! ah ! celle-là, je la retiens, pour le coup ! Tistin n'a pas la voix d'une bouscarle, — non plus d'un

rossignol, je pense ! — Mais comme elle vous conte bien cela, Mariette ! de l'écouter je mange et je bois ! Un livre, non, ma foi de Dieu, ne parlerait pas mieux qu'elle ! Et le bon coup, pour finir son histoire de bouscarles, de nous dire : Tistin n'a pas une si jolie voix !

— Et crois-tu, dit Tistin sans rire, — que ta flûte sonne mieux qu'un gosier de bouscarle.

— Penser cela serait péché ! répondit Marius ; mais si les pâtres font des flûtes c'est, il faut le croire, parce qu'ils ne trouvent pas leur voix assez belle pour chanter toute seule. Les hommes sont pâtres, paysans ou ils sont avocats. Les oiseaux sont des chanteurs ; à chacun son métier. Le mien n'étant point d'être oiseau, j'ai une flûte pour me rappeler à l'oreille les bonnes chansons qui le mieux me plaisent.

— Et cependant, répliqua l'autre, il y en a bien des gens qui ont pour métier de chanter.

— Oh ! bon, alors c'est leur métier, comme tu dis. Ils sont rossignols, ceux-là, de caractère, c'est dans le sang. Leur mère ainsi les a faits. Mais ce n'est pas toi, Tistin, que je sache, qui te diras rossignol, oh, l'ami !

Tistin, qui se sentait venir la colère, allait répondre fâché, — mais Mariette s'en avisant :

— Pour le finir sur ce nid de bouscarles, ils m'éveillaient tous les matins en ramageant des chansons, en veux-tu, en voilà, — j'en avais dès la première pointe du jour, — et même, un beau matin, comme j'avais la veille posé sur ma fenêtre trois aludes mortes, la bouscarle les vint chercher. Elle n'osait pas d'abord, et puis elle approchait plus près, et puis elle les prit, une à une, partant et revenant toujours plusieurs fois, me regardant de sa tête tournée et puis détournée, sans en avoir l'air, — et finalement, revint une dernière fois, et ne trouvant plus rien, elle se mit à chanter devant moi, ou pour dire : mer-

ci, ou pour dire : encore, ou simplement pour chanter ; — mais, toujours, c'était que bien sûr elle n'avait plus peur de moi... Puis, le printemps a passé, et toute la bande est partie !... Le nid est là-haut, sans personne... Et il me déplait à présent, tous les matins en ouvrant l'estre, de le voir là, abandonné.

— Va bien, dit Nette qui écoutait elle-même avec de grands yeux de bouscarle étonnée, je dirai demain à Chichourlet de le venir ôter ; ah, qu'il sera content !

— Tu peux, fit Marie, le lui dire. Et maintenant à la paille sur l'ière, si vous voulez.

III

Nous nous levâmes donc tous pour nous rendre sur l'ière, et tandis que Marius et Tistin s'attardaient à tirer de la pipe allumée et du cigare une dernière bouffée, et que misé Toucas nous criait : « Je vais vous suivre tout à l'heure, » je dis à Mariette : Eh bien, où en êtes-vous de l'affaire ? que s'est-il passé en ce jour ?

— Pas grand'chose n'est arrivé de nouveau, dit-elle ; ils ont travaillé en braves gens tous deux, mais Marius de meilleur cœur ; Tistin est un peu gêné par ses beaux habits. Il craint de se les gâter ; mais alors pourquoi se les mettre ? Je vois des riches qui, selon le travail, mettent l'habit neuf ou le vieux. S'endimancher pour travailler, cela ne va pas. Eh ! je vois bien de quel côté veulent tourner les idées de Tistin. Nous avons un peu parlé ensemble, à midi, seuls à l'ombre, après le dîner ; il a un oncle qui est riche et qui n'a pas d'enfants. Qu'il en hérite un jour, demain ou l'an qui vient, il voudra quitter la campagne, habiter la ville, lever boutique et faire le monsieur de magasin ; mais cela ne me conviendrait guère ! Je me trouve plus riche ici que je ne serais en ville, même avec beaucoup plus d'argent,

parce que dans les villes il n'y a pas de liberté, et dans une boutique surtout vous dépendez de tout le monde. Ici nous avons bien les maîtres de la propriété ; mais leur maison reste à peu près tout l'an sans personne. Et quand même ! ça ne nous fait jamais qu'un maître, au lieu qu'en ville et dans une boutique on est le serviteur de tous les passants de la rue, et Dieu sait s'il en passe des gens dans la rue avant la fin d'un jour !... Non, ma foi, écoutez ! morte, je n'y resterais pas ! vous n'avez point d'air dans les villes et si je devais vivre enfermée, j'aimerais mieux mourir ! »

— Allons, allons, ma belle, c'est une chose entendue, que tu épouseras Marius, et tu pourrais bien tout de suite le leur annoncer, aux galants... Juste ! les voici qui viennent.

— Ça ne me fait guère plaisir, ce que vous dites là, monsieur, car je me suis pensé d'obéir à ma mère, et c'est Tistin qui lui plairait mieux pour moi : je le vois bien. Encore aujourd'hui elle m'a dit : « Prends-le, va ! je te le conseille ! c'est un mylord à côté de Marius ; et à cause de la petite Nette et de moi qui deviens si vieille, c'est un mari comme celui-là qu'il te faut. » Et voilà, alors je me sens pour Tistin quasi décidée.

— La nuit porte conseil, Mariette ; attends un jour encore avant de te décider tout à fait pour une chose si grave. Demain sera encore un jour !

— Vous avez raison, me répondit-elle, et brusquement s'étant mise à courir, sans doute pour cacher le trouble qui la prenait, elle disparut à l'instant même où Tistin et Marius arrivaient près de moi.

— Court-elle bien, la fille ! Elle est déjà près de l'ière, je crois, dit Tistin !... Jouons que j'y arrive avant elle !

Il partit comme un trait.

— Tu peux courir, l'ami, murmura Marius ! Si tu l'attrapes avant moi, tu seras fin !

Il s'élança à son tour et je vis bientôt revenir de mon côté Mariette, que suivait Tistin, suivi lui-même de Marius. Puis Marius dépassa Tistin ; puis je vis, se croisant l'un l'autre, les trois coureurs autour de moi, pareils à des ombres, s'agiter dans les vignes, parfois sautant les souches, parfois longeant les oulières dans le chaume qui craquait sous leurs pas. Quoique un peu éloignés, ils restaient très reconnaissables, car nos belles nuits, même sans la lune, sont claires. On dirait qu'avec la chaleur du soleil qu'elle a tout le jour absorbée, la terre dans la nuit, en même temps, dégage une lumière pâle.

Or, Mariette, poursuivie par les deux calignaires, faisait maint tour et détour pour les éviter. Tout à coup, j'entendis sa voix :

— Nanni ! nanni ! ne m'embrassez pas ! Nanni ! je ne le veux pas, je vous dis ! je me fâche, entendez-vous ! Ce n'est pas du jeu, voyons ! Quand par l'un de vous deux je me laisserai embrasser, celui-là sera le choisi !

— Et Marius de crier : laisse-la donc, Tistin, puisqu'elle te le dit. Elle est bien sa maîtresse, puis !

Mariette, comme une couleuvre, se tordait glissante entre les bras de Tistin, et se courbait le plus possible pour éloigner son visage du baiser !

Je m'étais approché d'eux.

— Allons, dit Marius à Tistin, laisse-la tranquille ou je t'arrache comme une herbe.

— Ça, je voudrais le voir ! répondit Tistin ; mais comme pour répondre il avait, inattentif aux mouvements de sa captive, tourné la tête du côté de Marius, la fille, se dégageant, lui échappa.

— C'est heureux pour toi qu'elle t'ait échappé, dit Marius.

— Tu crois ! dit Tistin, désappointé et rageur. Et pourquoi cela, camarade ?

— Parce que j'aurais vu de lui rendre la liberté, l'ami !

— Il faudrait voir, Marius, si tu serais de force à faire quelque chose contre mon idée ! À la course du moins, j'ai contre toi

gagné le prix et les joies ce soir ; et au lieu de me dire, en te vantant, que tu m'aurais su empêcher d'embrasser la fille, il eût mieux valu l'attraper toi-même en premier !

— Que tu sois un bon coureur, je ne dis pas de non ; j'en suis consentant ; mais que je te puisse faire toucher la terre des deux épaules trois fois de suite, j'en suis bien sûr, et j'en jouerais quelque chose.

— Jouons que non !

— Jouons que si !

— Nous verrons tout à l'heure à l'ière, dit Tistin, mais auparavant soufflons un moment, et chantons chacun la nôtre ; ou bien il n'y aura pas de chansons ce soir... car en luttant d'abord nous ne serons plus bons à rien.

Nous arrivions à l'ière. Cette ière des Toucas est grande, et le mur circulaire qui en marque les bords est juste à hauteur pour s'asseoir. L'ière était couverte de paille foulée sous laquelle, çà et là, aux endroits où elle était moins épaisse, on sentait les grains durs creniller et rouler. Au bord de l'ière, il y avait un grand tas de gerbes et aussi un tas de paille.

Sur le tas de paille Mariette s'était déjà étendue ; quand nous arrivâmes, elle se mit assise, et je la voyais en silhouette découpée sur l'azur clair encore du couchant. Je voyais, autour de sa tête, des cheveux fous voleter et frémir, et reluire des brins de paille qui dans ses cheveux s'étaient embrouillés.

Les deux garçons montèrent auprès d'elle, et, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ils s'assirent.

— Moi, leur dis-je, je reste en bas. Je verrai mieux d'ici et j'entendrai mieux celui de vous qui chantera.

— C'est vrai, dit Mariette, et celui qui chantera, il faudra le laisser seul où je suis. Les autres se mettront en bas ; mais attendons la mère. Elle doit coucher Nette. Attendons-la ; mais allez-vous, monsieur, rester debout ainsi ? ajouta-t-elle.

Je m'assis sur le petit mur de l'aire... et aussitôt je me relevai si vivement, que mes trois compagnons, là-haut, sur leur tas de paille, se mirent à rire aux éclats !

— Ah ! ah ! ah ! criait Mariette ! ah ! comme vous avez été surpris !

— De quoi, de quoi riez-vous ? demanda Tistin, qui riait plus fort que les autres.

— Eh ! Tistin, dis-je, en riant aussi de bon cœur, c'est qu'ils m'ont vu me relever, à peine assis, comme si on eût mis sur ma chaise des épingles ! Il est chaud, le mur où je voulais m'asseoir, comme une brique au four ! Certainement on y pourrait rester, mais ce n'est guère à rechercher d'être sur des pierres chaudes ! et tout d'abord, quand vous n'êtes pas averti, cela vous surprend, je vous assure !

— Quand je pense, dit Mariette, que nous l'avons reçu tout le jour sur l'échine, ce soleil qui fait la pierre bouillante ! et que nous ne sommes pas rôtis !

— Ah ! il fait dans le jour une belle chaleur, dit Marius ; si cela dure ainsi, bonne mère ! je ne sais pas comme nous ferons.

— Eh ! m'écriai-je tout à coup, eh ! regardez là-bas, droit devant vous, du côté du four à briques, à travers les arbres de la colline, celle flammade ! quelque ière de la colline aura pris feu, voyez ! À travers la cime haute des platanes qui sont près du four à briques, oh ! comme la flamme est jaune et rouge ! qu'est-ce que cela, Marius ?

— Ce ne serait pas étonnant, dit Marius, qu'une ière eût pris feu là-bas ! Avec des pailles si bien chauffées par le soleil, croyez-vous qu'il faudrait se donner beaucoup de peine pour faire flamber l'ière ici ?... La flammade que vous dites grandit là-bas, mais vé ! c'est un feu sans fumée !!

— Marius ! oh ! oh ! Marius qui prend la lune levante pour un feu de paille ! s'écria Tistin, joyeux de rire cette fois aux dépens de son rival.

— Oui, dit Mariette, c'est la lune ; mais le premier coup que d'ici nous la vîmes, pardi ! se lever ainsi derrière ces arbres de là-bas, nous nous troublâmes tous en croyant au feu ! de plus malins s'y tromperaient... Tout le monde, dis-je, s'y tromperait, de sûr, car expliquez-moi un peu pourquoi le feu de la lune à travers les arbres ne ressemblerait pas à un feu de paille ou de lanterne ? le feu partout est du feu et partout se ressemble. Regardez, tenez, fuser cette étoile, là, à droite !...

— Oui, oui, cria Tistin, je la vois, l'étoile filante ! Encore une âme du purgatoire qui enfin monte au ciel !

— Eh bien, dit Mariette, vous avez pris pour une étoile, Tistin, une fusée, mon ami ! c'est ce soir la Saint-Pierre, et au château de l'avocat on se réjouit avec des fusées, ce soir, pour la fête de son plus jeune. C'est Antoine, le fermier de l'avocat, qui m'a dit hier que cela se ferait... Tenez, tenez, en voilà d'autres, des fusées... Et voilà encore des âmes, Tistin, qui montent au ciel !... Vous voyez bien que nous pourrions tous prendre la lune pour un feu, si vous prenez, vous, des fusées pour des âmes de chrétiens !

Tistin ne répondit pas ; il se sentait humilié, et nerveusement il arrachait au tas des poignées de paille qu'il rejetait aussitôt...

Il y eut un long silence. Juchés sur le sommet de leur pyramide, ils regardaient tous trois la lune surgir, singulièrement grosse, au-dessus des hauts et lointains platanes. Leurs visages commençaient à s'éclairer et leurs yeux à briller de la lumière de la lune ; les tas de paille et de gerbe et toute l'ière reluisaient par endroits... Mariette, des brins de paille plein ses cheveux, semblait coiffée avec de grandes épingles d'argent et d'or.

À ce moment, un souffle d'air anima les feuillages partout aux alentours ; on entendit un long et léger murmure ; c'était une brise du sud qui agitait mollement vignes, oliviers, frênes et platanes ; dans le tas de gerbes quelques épis frémirent ; ça et là, sur le tas de paille et sur l'aire quelques fétus furent soulevés.

— Écoutez ! dit Marius.

Chacun devint attentif.

— Oui, dit Mariette après un silence : le vent qui passe nous apporte le bruit de la mer... là-bas, derrière le collet, elle bat les roches de la calanque.

La lune s'était élevée tout à fait au-dessus de l'horizon et noyait autour d'elle, dans une vaporeuse blancheur, quelques étoiles effacées.

Quelqu'un passa tout près de nous.

— Bonsoir, bonsoir, dit une voix. Vous êtes au bon frais ?

— Tiens ! vous êtes vous ! père Martin, nous rentrons ?... Asseyez-vous ici un petit moment.

— Non, non, braves gens, non ; je suis attendu. Bonsoir à tous, bonsoir...

Le père Martin longea le sentier qui touche à l'ière ; il disparut.

Nous nous taisions tous, écoutant la mer lointaine et le bruissement de toutes choses. Le cri régulier d'un grillon s'éleva tout à coup.

— Celui-là, dit Marius, n'est pas comme la cigale ; il est couleur de la nuit et c'est dans la nuit qu'il chante. Tout seul au bord de son trou, il dit sa chanson pour la lune. Les cigales n'aiment que le soleil et rarement chantent après qu'il est couché, et en ce cas ce n'est pas longtemps après ; celui-ci, oui, n'aime que la lune... il y a des choses qui, si l'on y songeait, vous sembleraient puis drôles ! car pourquoi ce cri-cri aime-t-il la lune ainsi ?... De sûr, il a chanté quand elle s'est montrée, et à cause d'elle, c'est sûr.

— Ma foi de Dieu ! celle-là, d'idée, compte encore, cria Tistin ; ce que tu vas chercher là me fait rire ! c'est puis déparler ! Et des bêtises comme ça, non, parbleu, je n'en ai jamais entendu ; c'est plus fort au moins que de prendre la lune pour un feu, comme tout à l'heure.

— Tu reviens là-dessus, Tistin, mal à propos, répondit Marius. Mon oncle Sidoine, le matelot, maître-timonier aujourd'hui, te dira qu'à la mer il arrive, souventes fois, que la vigie tout d'un coup crie : « un feu à bâbord ! ou : un feu à tribord ! », dans le moment juste où la lune montre le bout de sa corne au sortir de la mer. Et la vigie a raison de crier ; car il vaut mieux signaler la lune pour un feu d'embarcation que de prendre le fanal d'un navire pour la lune et de courir dessus et de tout perdre.

— Va bien, va bien ! gronda Tistin ; tu as toujours raison, je pense. Mais voilà, poursuit-il, voilà misè Toucas ; vous voilà donc, la mère ! vous avez beaucoup tardé ?

— J'ai couché Nette, dit misè Toucas ; mais je ne vous ai pas entendu encore ni chanter ni faire aller la flûte. J'arrive donc assez à temps.

— Et si vous commenciez, vous, misè Toucas ? dit Marius. Vous en saviez de jolies, des chansons ?

— J'en ai su, oui, dit la mère en s'asseyant dans la paille sur l'ière, mais la mémoire est perdue à présent.

— Cherchez, cherchez un peu, dîmes-nous les uns après les autres ; vous trouverez, misè Toucas.

— C'est à Marius, dit-elle, de commencer ; s'il nous flûte quelques vieux airs, j'en rattraperai peut-être les paroles.

— Je le veux bien, dit le flûteur ; et, tirant de sa poche ou de sa ceinture un bout de roseau par lui-même façonné au couteau et percé de trois trous, il l'appuya sur sa lèvre...

— Laissez-le tout seul là-haut, m'écriai-je. Tistin ! Marie ! descendez vous mettre ici pour l'entendre mieux !

Marie et Tistin laissèrent le flûteur tout seul, juché sur le tas de paille, et descendirent s'étendre dans l'ière.

Marius se mit à flûter.

Dire que les sons de sa flûte étaient toujours purs, toujours suaves, et que Marius eût pu se faire entendre partout, ce serait

mentir. Il ne me vint pas à l'idée de lui conseiller de s'en aller à Paris tenter la fortune avec sa flûte, mais je ne pourrais dire non plus sans mensonge qu'à cette heure, en ce lieu où nous étions, la voix de son roseau ne me fit beaucoup de plaisir. Ce paysan-là avait le goût de certaines choses qui entrent rarement dans les préoccupations de ses pareils, le goût de la musique, pour tout dire, et de la poésie. Je ne sais trop ce qu'il joua d'abord : ce fut sans doute pour lui comme une ouverture où il fit l'essai de son doigté. C'était un chant doux, un peu mélancolique par le prolongement de chaque note ; et dans la vaste campagne murmurante, sous les rayons blancs de la lune, au milieu de la tranquillité de tout, les sons de sa flûte, qui disaient la joie du repos et de la fraîcheur après les travaux d'un jour accablant, ces sons naïfs avaient un charme infini.

Quand il s'arrêta :

— Encore ! encore ! c'est trop joli ! s'écria Mariette.

Le flûteur ne se fit pas prier, et il flûta longtemps, passant alors d'un air à un autre sans arrêt, les liant à sa façon, et il nous donna ainsi tout ce qu'il savait : les *Grâces des moissonneurs*, les *Transformations*, que sais-je, moi ? le *Mariage du papillon*, et plus d'un de ces Noël charmants qu'un Provençal de race ne peut pas entendre sans beaucoup de joie.

Chaque fois qu'il commençait un air différent, misè Toucas, ravie, nommait la chanson : « Celle-là, je la sais ! Celle-ci, non ! » Et tout à coup elle chanta, d'une voix de tête, grêle, un peu chevrotante. Les paysannes imitent souvent la voix des enfants qui disent des cantiques le dimanche à l'église, parce que cela leur paraît la voix musicale par excellence ; — misè Toucas se mit donc à chanter :

Suis décidé de monter sur mon âne
Pour m'en aller voir l'accouchée !...

Puis, continuant à suivre les caprices de la flûte :

À ce matin
J'ai rencontré le train
De trois grands rois s'en allant en voyage...
À ce matin
J'ai remontré le train
De trois grands rois s'en allant par chemin !

Misè Toucas chanta encore bien d'autres Noël que je ne peux pas me rappeler. En l'écoutant, je me mis à songer comme la ressemblance de notre pays provençal avec les pays orientaux où se passe la légende chrétienne a permis à cette tradition merveilleuse de s'implanter chez nous naturellement et tout entière, sans modifications de décors ni de costumes. Les décorateurs de nos *crèches* populaires où se joue la *Nativité* n'ont qu'à reproduire la nature et les habitudes locales pour nous montrer le pur Orient. Les rois mages ne portaient pas des manteaux, bleus et rouges, plus éclatants que les écharpes et les foulards distribués en prix, les jours de fête, aux meilleurs coureurs de nos villages ; les pâtres de la légende, qui, la nuit, assis au flanc des collines, gardaient leurs chèvres en contemplant les étoiles, avaient le même manteau flottant, la même flûte que nos bergers, et les mêmes attitudes de paresse et de rêverie sous un ciel tranquille ; et l'âne de l'étable de Bethléem ou de la fuite en Égypte est le même qui, à la suite de nos troupeaux en route pour les Alpes, porte dans ses paniers les agneaux nouveau-nés. Aussi, en Provence, les Noël prennent-ils une réalité singulière, un grand attrait de vérité par les détails.

— Vaï ! tu as bien flûté, Marius ! criâmes-nous au musicien les uns après les autres... De sûr, tu as bien flûté !... Ah ! sûr qu'il a bien flûté !

— Pose-toi à présent, fit misè Toucas. Et si Monsieur nous disait « un vers ? »

Un vers, — en prononçant l's, — cela veut dire des vers.

Il me vint aussitôt à l'esprit de leur dire un Noël que j'avais écrit la veille et dont le héros est un joueur de flûte. Marius avait — on l'a deviné — toutes mes sympathies, et je jugeai que mon Noël pouvait faire une bonne impression en sa faveur sur les idées de Mariette.

— Je vais vous raconter l'histoire d'un flûteur, leur dis-je. Écoutez bien, car elle n'est pas en patois, mais en parler de francihot.

Ils se turent. Je commençai : *La Légende du chevrier* (1).

Après les premières strophes, qui racontent comment Joseph et Marie furent obligés pour une nuit de s'abriter dans une étable ; comment les anges annoncèrent à des pâtres la venue du Messie né dans cette nuit-là, et comment de toutes parts, en foule, les bergers s'acheminèrent dès l'aube, chargés de présents, vers l'étable miraculeuse ; — après ces premières strophes donc, je m'interrompis pour dire : « Attention ! voici le flûteur qui arrive ! » L'attention redoubla. Je continuai :

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau, pendue à ma ceinture,
Dont je sonne la nuit quand le troupeau pâture...
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien... »

(1) Ceux de mes lecteurs qui connaissent cette *Légende du chevrier*, déjà publiée, voudront bien me pardonner, j'espère, de la rappeler ici.

Je n'ai pu résister au désir de raconter l'effet qu'elle produisit sur une vieille paysanne à qui je la récitai le jour même où elle fut écrite. J'eus là un grand succès, et c'est un de mes plus chers souvenirs. On peut voir que le français n'est point lettre close pour nos paysans.

— Il a comme moi, celui-là ! s'écria Marius : il est riche des chansons de sa flûte ! Et pour tout présent il apporte sa musique ! Eh bé, ce qui est offert de bon cœur se peut toujours offrir, je pense ! L'enfant, je m'imagine, n'a pas pu refuser.

— Ne parle pas tant, dit misè Toucas. Ce qui est arrivé, nous allons bien le voir, bavard !

Je poursuivis :

Marie a dit que oui, souriant sous son voile !...

— Ah bon ! cria misè Toucas... Elle ne pouvait pas faire autrement, la Bonne Mère !

— Est-ce moi, à ce coup, qui interromps ? dit Marius.

— *Marie a dit de oui*, fit Mariette. Vous en étiez là. Et après ?

Je répondis par les vers suivants, où l'on voit entrer tout à coup dans l'étable, juste au moment où le chevrier va flûter, les mages d'Orient, les trois grands rois en pompeux équipage :

L'or brode étincelant leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore...

— Et le pauvre ? dit misè Toucas, avec son manteau de mauvaise laine, où va-t-il se cacher ? et quand ils offriront leurs cadeaux de princes, comment fera-t-il, le brave mesquin, qui a offert, lui, seulement un air de musique ?...

Je continuai :

— Ébloui comme tous par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;...

— Pécaïre ! dins un cantoun ! dans un coin, le pauvre ! s'écriait misè Toucas.

Je la vis qui s'essuyait furtivement les yeux avec le bout de son tablier. Je repris :

... Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'enfant, brave homme, en sonnant la musique ?

— Qu'elle est brave, la bonne mère ! murmura misè Toucas. Elle lui dit de flûter devant les rois !... Et c'est comme ça : devant Dieu, nous sommes tous égaux... ah ! ça, c'est beau !... Et qui sait si, lui, il n'aura pas crainte ?

— Il s'avance troublé...

— Trébours ! té ! vous l'avais-je pas dit, qu'il aurait crainte ? poursuivit-elle...

Les vers suivants montrent le berger enhardi et jouant de la flûte de toutes ses forces et de tout son cœur, *comme s'il était seul sous la nuit étoilée* :

Or tout le monde écoute avec ravissement ;

— Ils sont ravis, pardi ! fit misè Toucas ; ils sont tous ravis !...

— Les rois sont attentifs à la flûte rustique ;

— Vous le voyez, ça ! fit-elle.

J'en arrivai enfin aux deux derniers vers :

— Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

— Ce sont des choses belles, des histoires pareilles ! dit Mariette... Qui sait si c'est arrivé ?

— C'est arrivé sans être arrivé, fit Marius. Chacun l'arrange un peu à sa mode, et finalement on ne sait plus la juste vérité, mais ça fait plaisir à entendre parce que ces histoires sont belles. Tout y est !

— Alors, dit Tistin, qui était longtemps resté silencieux, tout ce que raconte le curé, tu le crois ?

— Ah ! pour le coup, ce qu'il raconte, le curé, je ne le sais plus guère ! Depuis le catéchisme je ne l'ai plus entendu, le curé ; mais je te dis seulement, au contraire, qu'il y a bien des jolies histoires que je trouve jolies et qu'il me plaît d'entendre, sans que pour cela je les croie vraies. Il faut avoir étudié beaucoup, pour ne s'embrouiller pas dans les contes que font les livres, mais moi, ce qui me plaît me plaît, voilà tout, et je ne vais pas tant chercher !

Marius, qui jusque-là était resté juché sur son tas de paille, descendit parmi nous. Nous nous étions rapprochés les uns des autres, assis en cercle, au milieu de l'ière. Mariette demeura un moment rêveuse. Misè Toucas regardait Marius... Il y eut un assez long silence.

— ... C'est pour son talent, dit-elle tout à coup, qu'il se fit écouter et aussi parce qu'il était un brave homme !...

— Ma mère, dit Mariette en riant, parle du berger, savez-vous, dont vous nous avez dit l'histoire... elle y songe encore.

Je pensais que Mariette aussi y songeait encore, et je me félicitais à part moi d'avoir — oui, avec des vers ! — servi Marius.

— Vous êtes bien resté sot, Tistin ! contez-nous quelque chose, dit Mariette.

— Et vous, misè Toucas ? dit Tistin ; c'est à votre tour.

— Moi, dit la mère, j'ai chanté un peu tout à l'heure, et c'est assez pour ce soir. Je n'ai plus envie, à présent, de chanter. J'ai mes pensées. Mais toi, Tistin, qui as une belle voix, dis-nous une chanson, des bonnes. Zou ! fais vite ! puis nous s'irons coucher.

— Écoutez, alors, dit Tistin ; et, après avoir poussé quelques « *brum !* » sonores, il entonna, non sans estropier les mots de la plus étrange manière, un couplet de *Madame Angot* !

Il n'avait pas une trop vilaine voix, à vrai dire, mais il la donnait à tue-tête. La lune, déjà haute, nous éclairait largement et je voyais très bien le chanteur... Il était devenu rouge, rouge ! et on eût dit que les veines du cou lui allaient éclater.

Je regardai aussi Mariette. Évidemment, je dois le dire, la chanson de Tistin lui faisait plaisir. Tistin le comprenait bien, le gueux, et, le cou tendu, ouvrant toute grande sa bouche, il semblait un coq qui aurait pris la lune pour l'aurore.

— Eh bien, me dit Mariette avec admiration, il en a une, de voix !

— Tu as très bien crié, dit Marius avec calme.

— C'est égal, il a bien piouté, ajouta misè Toucas. C'est joli !

— C'est des chansons de théâtre, répliqua Tistin satisfait. On chante cela dans les villes, et surtout à Paris.

— Chacun son goût, reprit Marius. Monsieur qui est là cherche des chansons de paysan ; celles-là lui plaisent ; et tu cherches, toi, des chansons de monsieur ; mais, si je m'explique bien, je te dirai que ce sont des monsieurs pas tant monsieurs, qui les chantent, les tiennes, de chansons !

— Et qu'est-ce, dit Tistin, qu'un monsieur pas tant monsieur ? Non, ma foi de Dieu, tu ne t'expliques pas bien...

— C'est un monsieur qui a l'habit des gens de la ville, mais qui n'en a pas toute l'instruction... un monsieur dans ton genre, Tistin.

— Bravo, Marius, pensai-je ; voilà un coup bien envoyé !

Tistin se mit à rire, et, dissimulant sa mauvaise humeur : Ce serait peut-être le moment, dit-il, de jouer un peu à qui mettra l'autre par terre ?

Les deux hommes se levèrent ; Mariette se leva aussi.

— Jeu de mains, jeu de vilains ! dit-elle.

— Vous, Mariette, dit Tistin, vous mettre à terre, c'est trop aisé ! Et il la poussa dans la paille. Il y eut alors une grande bousculade. — Le trois jeunes (chacun moitié riant et fâché à la fois) se poursuivaient, se poussaient et tombaient dans l'ière, se relevant aussitôt pour recommencer encore ! il en voltigeait, des flots de paille et de poussière !

— La barbe d'un épi vous peut crever un œil comme au voisin Maurice ! — Ainsi criait misè Toucas. Ah bien oui ! Ils n'écoutaient rien. Et va de cabrioler, de rire, de se pousser, de se mettre en colère et de se pincer ! — « Oh ! voleur ! mandrin !... si je t'attrape !... »

Mariette, tout à coup, vint s'asseoir près de sa mère. Elle était rouge et décoiffée. De grandes mèches de cheveux lui tombaient sur le visage. Le sein lui battait vite : « Ah ! je suis morte ! disait-elle ; Jésus Maria ! ma mère, je suis morte ! »

Les deux garçons, se poursuivant l'un l'autre, avaient quitté l'ière.

— Où sont-ils ? dit misè Toucas.

— Là-bas, là-bas qui se courent à l'*après*. Voyez un peu, mère.

— Eh bé, vaï ! dit misè Toucas, tu es bien folle ! et toute décoiffée !... Mais, écoute que je te dise : ... C'est pour Tistin, vois-tu, qu'il se faudra finalement décider. Ils sont braves tous les deux et tous les deux aimables, mais Tistin, en plus, a l'argent. Tu sauras te faire une raison. Tu es une brave fille, tu sauras prendre ton parti. C'est vrai que Marius n'est pas moins gentil que l'autre ; mais, va, crois-moi, je connais les choses, et je te donne le bon conseil. N'est-ce pas, Monsieur ?

— Moi, je crois que Mariette fera pour le mieux, quoi qu'elle fasse, répondis-je satisfait de ma réponse ambiguë.

— S'allons coucher à présent, reprit la mère. Ces jeunes hommes sont fous. Ils veilleraient toute la nuit. S'en allons. Eux, ils

doivent coucher sur l'ière pour garder la paille. Adesias, moussu. Je vais faire comme fait Nette, elle, depuis plus d'une heure. Dresse-toi, Marie.

Les deux femmes se levèrent, secouant les brins de paille dont elles étaient couvertes. Tandis que Marie s'efforçait inutilement de faire tenir sur le sommet de sa tête un chignon qui toujours se déroulait, la mère, ayant pris les devants, était déjà près de la ferme.

Les deux garçons, se poursuivant toujours, tout essoufflés, nous rejoignirent sur l'ière.

— Vous partez, Mariette ? dit Tistin. Et à qui, avant de partir, allez-vous donner le baiser du choisi ? Sommes au moment pour se décider. Vous n'avez pas voulu tantôt que je vous embrasse. Laissez-vous, voyons, embrasser à cette heure par celui des deux que vous voulez ; dites, finalement.

Mariette, les yeux baissés, tortillant des pailles entre ses doigts, hésita un peu de temps...

— Non, pas ce soir ! dit-elle enfin.

Et, sans attendre de réplique, la maligne s'enfuit, laissant là, plantés immobiles, les deux calignaires surpris. Et de loin, s'étant arrêtée, elle leur cria :

— À celui qui demain me donnera le meilleur bonjour, à celui-là je laisserai prendre le baiser, et il sera mon promis !

IV

— Vous n'avez guère, me semble, avancé ce soir vos affaires ? dis-je aux deux jeunes hommes.

— Aussi, dit Tistin, je n'ai jamais vu fille plus lente à se décider, ni si peu facile à deviner dans ses idées. Je ne sais, pour moi, ce qu'elle pense !

— Pour moi non plus ! dit Marius. Moi qui pas moins ai joué

avec elle lorsque nous étions petits, — à preuve que nous se tutoyons, — je ne sais pas débrouiller quelles pensées elle a sur mon compte. Qu'un plus fin devine !... Mais j'aurais bien voulu devant elle faire voir que tu n'es pas un homme de première force et lutter un peu avec toi.

— Fallait pour cela m'attraper, dit Tistin. Elle a pu voir au moins que tu n'es guère bon coureur, et que pour prix des courses tu ne lui rapporteras pas toutes les écharpes les jours de romérage.

— Si tu as les jambes plus longues que moi, Tistin, cela ne prouve pas grand'chose. En courant longtemps, vois-tu, je te lasserai, toi et bien d'autres, et je finirai toujours ainsi par t'attraper. Tu le sais bien, marrias ! et tu ne voudrais rien gager avec moi là-dessus. Mais devant elle tu t'arranges toujours pour que je ne t'atteigne pas ; tu ne fais pas la course longue, et en même temps tu sais t'en aller vite lorsque tu comprends que d'une poussée je suis près de t'envoyer au diable sans me gêner.

— Tout ça, tu l'arranges comme ça dans ton idée, Marius, mais ce n'est pas sûr, oh non, pas bien sûr !

— Essayons alors, répondit l'autre.

Les deux garçons prirent champ. Ils étaient tous deux en bras de chemise, car Tistin, croyant qu'il était d'un « monsieur » de ne pas marcher sans sa veste, la portait partout, il est vrai, mais plus souvent sur le bras que sur l'échine, et pour l'heure il l'avait laissée encore entre les branches basses de quelque arbre voisin.

Ils assurèrent d'abord chacun leur taïole autour des reins ; et puis cherchèrent à se prendre l'un l'autre de la façon la plus favorable. Ils étaient de même taille à peu près, Tistin un peu plus grand, Marius mieux pris. De temps à autre ils se frappaient dans les mains, pour s'exciter et aussi pour marquer des feintes...

Tout à coup, ils s'élancèrent l'un contre l'autre, et, au moment où Tistin allait prendre Marius par le col, celui-ci, brusquement,

se, courba, saisit les jambes de son adversaire qui, trouvant le vide, tomba les mains en avant, et Marius, — tenant ferme, à hauteur de sa tête, les pieds de Tistin, — lui fit faire malgré lui l'arbre droit !

— Tu m'as pris, criait Tistin, par surprise ! oh ! brigand ! lâche-moi ! que le sang me monte à la tête.

— J'aurais plutôt cru, répliquait Marius, qu'à la tête il te descendait, pour cette fois, le sang !

— Veux-tu me lâcher ?

— Nanni ! pas avant que tu aies vu que ce n'est point un coup de surprise, mais un coup de force ; té ! un coup de surprise, ça ? je te défie bien, Tistin, de me faire faire ainsi le tour de l'ière en me tenant par les pieds. Eh ! qu'en dis-tu ? je te soulève aisément, et point n'est besoin que tu marches sur tes mains : tu peux lâcher terre !

Tistin s'efforçait de lancer au visage de Marius des poignées de paille, et criait : « Si un coup tu me laisses libre, vaï ! »

— Que feras-tu ? dit l'autre ; je suis curieux de le voir, et pour cela, tiens, je te laisse !

Marius, à ce mot, envoya Tistin, la tête première, plonger dans le grand tas de paille... mais là, Tistin ne bougea plus.

— Es-tu mort, Tistin ?... il fait le muet, et cela vaut mieux, pour finir la querelle ! Et crois-tu, mon cher, qu'il aurait été beau pour toi que Marie fût présente ici à cette heure, dis-moi ? Elle aurait bien ri, la fille, et, si tu le veux, nous pourrions devant elle recommencer ce jeu-là demain ; oui, si cela te plaît ?

— Laisse-moi, grogna Tistin. Plaisanter ainsi n'est pas honnête, et nous verrons bien demain qui, par les moyens comme il faut, aura gagné la fille, de toi ou de moi. À présent, laisse-moi, je te dis. Nous devons dormir sur l'ière, n'est-ce pas, pour garder le blé ? eh bé, laisse-moi là, te dis-je. Je suis fatigué, et je veux dormir. Tu es trop ennuyant à la fin !

— Bonne nuit, camarade, dit Marius ; dors, vaï ! Dormir comme une souche, c'est, je me le pense, ce que tu sais faire de mieux... Restez-vous avec nous sur l'ière ? ajouta-t-il en se tournant vers moi ; j'ai là un mauvais drap de toile et trois perches fourchues, de quoi monter une tente... Mais, pour la nuit, il nous faut avoir ici le chien... De tout le soir je ne l'ai pas vu. Où est-il, ce fainéant ?

Marius, tout en établissant la tente basse sous laquelle il allait passer la nuit, sifflait de temps à autre le chien des Toucas, qui ne se pressait guère d'accourir. Il arriva enfin, la queue basse, et, silencieusement, se coucha dans la paille de l'ière, au pied de la tente.

— Il a crainte, dit Marius, parce qu'il vient de faire le coureur... Mais je vous laisse à vos idées. Si vous voulez faire comme moi, il y a sous la tente une bonne place.

Je passai la nuit sur l'ière, — hors de la tente, comme Tistin, — couvert seulement de paille à cause du serein, — moitié dormant, moitié veillant, écoutant souffler mes compagnons, rêver le chien, frémir les pailles, et, au loin, au-dessus des murmures faibles des pinèdes remuées, bruire également la mer qui n'est jamais lasse. Ce n'est pas ici le moment de dire toutes les étranges pensées que j'avais dans la tête, en regardant au-dessus de moi ce ciel empli de milliers de milliers d'étoiles clignotantes, en écoutant ces soupirs des dormeurs et des herbes, des brises et des vagues ; mais le certain, c'est que tout cela me faisait trop songer ! et je sentais trop la grandeur du monde ! Dans les maisons, la porte fermée, on ne pense pas aussi bien à l'étendue de la terre et du ciel, et de tout ! Là sur cette ière, moitié éveillé, dis-je, moitié dormant, j'étais comme effrayé de me sentir aussi petit qu'un grain de blé perdu dans la paille ! effrayé de songer que ce champ du ciel semé d'étoiles n'a pas de bornes, et que nous sommes, sans rien savoir, au milieu de tant de choses

dont on ne peut pas s'imaginer qu'elles aient pu commencer ni qu'elles puissent avoir une fin !

Marius et Tistin, qui, eux, ont pris depuis longtemps l'habitude de vivre au grand air sans tant s'inquiéter des étoiles, de la lune, et des bruits qui passent, dormaient à poings fermés quand l'aube se mit à s'annoncer en blanchissant le bas du ciel.

Je me levai alors doucement et j'allai me promener un peu dans les sentiers mouillés. Ce qu'il y a de plus joli, à cette heure, c'est, dans l'herbe et entre les feuilles des vignes, les grandes toiles des araignées ; chaque fil de ces réseaux porte enfilées des perlettes de rosée, et lorsque enfin dans le ciel du levant, jaune, violet, bleu, au-dessus des collines, le soleil commence à paraître, les perlettes de rosée se mettent à briller de toutes les couleurs, et les toiles d'araignées sont au moins aussi belles, ma foi, que les anciennes rosaces coloriées qu'on voit dans les cathédrales.

À la première pointe du jour, je pus, de loin, voir Marius debout sur l'ière et regardant bien si Tistin dormait toujours. Il dormait sans doute, Tistin, car Marius s'éloigna sans faire mine de se cacher... Je compris qu'il allait vers la ferme, et je ne pus m'empêcher de le suivre ; et je vis d'assez près, oui, j'ai vu de très près ce qui se passa :...

Marius se mit d'abord en devoir de monter sur l'amourier que vous savez, le mûrier du nid de bouscarles... mais, avant, il regarda encore une fois du côté de l'ière : évidemment, Tistin dormait toujours ;... le chien non plus n'avait pas bougé.

Marius échela sur l'arbre aisément. Ce n'est pas haut, un amourier. Dès qu'il fut debout au milieu des maîtresses branches, Marius devint invisible. — Va-t-il, pensai-je, entrer chez Mariette par la fenêtre ? — Je regardai la fenêtre de Mariette. Elle était ouverte ; seulement on ne pouvait pas voir dans la chambre, à cause d'un rideau de serge qui était fermé et qui, tout doucement, tremblait à l'air du matin.

Les premiers rayons horizontaux de l'aurore, passant çà et là à travers les vergettes droites des amouriers, vinrent raser la façade de la maison, par endroits décrépite. Des moineaux, contents du jour, pioutaient sur le toit, se cherchant l'un l'autre, tour à tour parlant en colère ou causant de leurs nids... Jusqu'au milieu du mois d'août ils font des nichées, les moineaux... après l'une, l'autre.

Un chant léger se fit entendre, fin, menu... Je crus d'abord entendre une bouscarle, en vérité ! mais c'était, je le compris bientôt, la flûte de Marius.

— Ah ! coquin, pensai-je, tu tiens à le donner à Mariette, le baiser promis en échange du meilleur bonjour !

Je ne sais comment il s'y prenait, ce coquin de Marius ; mais, en faisant aller doucement, doucement, bien finement sa flûte, en soufflant à peine, comme on soupire, le calignaire en tirait un vrai chant d'oiseau. Où avait-il appris cela ? quelle était cette musique ? Je ne sais, ma foi ! mais c'était joli, vraiment : aussi clair, aussi frais que les feuilles même des amouriers et des vignes dans lesquelles il s'était perché, aussi frais que la matinée pleine de rosée et de lumière. Je ne pouvais m'empêcher, en écoutant cette fine musique, faite de rien, si légère et si belle, de songer à mes pauvres toiles d'araignées qui, le matin, à cause des gouttes de rosée qui sont dessus, deviennent des rosaces de diamants enfilés !

Cela dura un bon moment, cette vraie chanson de bouscarle qui sortait d'une flûte. À la fin, le rideau se tira. Mariette, encore ensommeillée, quelques pailles mêlées encore à ses cheveux, apparut. Elle regarda au-dessus des arbres, et à terre, et à droite et à gauche, étonnée. Un éclat de rire de Marius la fit ressauter. J'entendis remuer les feuilles de l'amourier...

— Ah ! tu es toi, Marius ! dit-elle. Tu m'as fait à présent un peu peur, mais tu m'as fait d'abord tant de plaisir ! J'ai cru,

tout d'un coup, la bouscarle au nid revenue ! C'est donc toi qui soufflais dans ta flûte d'une telle manière ? Tu m'as ainsi réveillée. Je rêvais à t'entendre, quoique endormie, que le nid était plein de petits qui chantaient tous ensemble comme père et mère, — ce qui ne s'est jamais vu... — Tu es fort, à la vérité, sur ta flûte, va !

— J'ai voulu, dit Marius, te faire le meilleur bonjour. N'est-ce pas moi qui aurai le baiser ?

— Et Tistin ? dit Mariette.

— Tistin, lui, dort encore. Crois-tu que facilement il puisse te mieux donner l'aubade ? Quand même il viendrait pousser sous ta fenêtre ses cris de coq en colère, avec une figure couleur de la crête du coq, — je le défie de te faire plus de plaisir que moi avec ma chanson de flûte dans ton amourier de bouscarles !

— Tiens, dit Mariette, le vois-tu, le nid des bouscarles ? Il est là, près de ta main gauche... Regarde ! et ne le gâte pas... Attention !... C'est tout de même étonnant qu'elles n'aient fait qu'une seule nichée, mes pauvres bouscarles ! Il devrait y avoir encore de nouveaux petits à cette heure, dans ce nid, mais Nette, sans le dire, aura, je m'imagine, troublé les parents, et Chichourlet aussi, qu'elle l'aura averti !

— Tu vois bien que ce n'est pas, véritablement, un endroit pour un nid d'oiseaux, dit Marius. Il vient trop de monde là-dessous tous les jours, et de gens et des charrettes ; et ta fenêtre est trop proche... Mais, dis-moi, Marie, si tu le voulais, il y en aurait un encore, de nid, caché dans ces branches... pas tout à fait à la même place dans les feuilles que celui-là qui est près de ma main, mais bien vis-à-vis, Mariette, dans ta fenêtre toute pleine de verdure ! Puisqu'elle laisse entrer, ta fenêtre, vois, les sarments de la vigne et les vergettes de l'amourier, elle fait de ta chambre un endroit de verdure où serait bien placé un nid, un nid d'amoureux comme nous...

Mariette avait les épaules nues, et des mèches de ses cheveux tombaient sur son cou. Elle était vraiment ainsi agréable à voir, et, de l'embrasser, le désir ne devait pas manquer au galant... Elle avait baissé les yeux, Mariette, quand le calignaire avait parlé du nid d'amoureux... Et lui s'avança le plus qu'il lui fut possible sur une forte branche, et d'une main se retenant à un gros nœud de l'arbre, un nœud au-dessus duquel tout juste était le nid de bouscules, il se pencha, et — Mariette tendant le visage ! — il l'embrassa, le gueux ! si troublé du baiser qu'il en faillit tomber à terre !

Un moment, ils se turent tous deux, les beaux promis.

— En descendant, dit-elle, de l'amourier, prends d'abord, Marius, le nid de bouscarles. Les oiseaux n'y reviendront sûrement plus à présent, et je le veux garder pour souvenir de ton bonjour.

Marius prit le nid et sauta à bas de l'arbre... Je vins à lui aussitôt et il ne s'étonna point de me voir là.

— Je suis content, Marius, lui dis-je. Tu as bien travaillé pour toi. Et vous voilà enfin promis ! et Tistin, — c'est ma pensée, — ne vaut pas ton petit doigt. Depuis la lutte d'hier au soir, il a compris son affaire, et... tiens..., le voilà qui s'en va de l'ière, regarde, et qui de lui-même renonce à te disputer plus longtemps ta bien-aimée...

Mariette, quand je m'étais montré, avait quitté vivement sa fenêtre.

— Mariette ! criai-je pour lui faire malice, tu as choisi enfin, et bien choisi, de sûr ! mais que dira ta mère, dis, petite ?

Un fenestron s'ouvrit. Misè Toucas, un bonnet d'indienne serré sur ses oreilles, apparut ; elle riait, la vieille : « Ce que je dirai ! ce que je dirai ! j'ai tout vu tout à l'heure, oui : Nette a reconnu la flûte, et elle m'a averti. Elle est là près de moi, qui se cache !... ce que je dirai, moi ? Eh ! que c'était marqué ainsi !

— Il fallait que cela arrivât ; mais elle aurait dû le dire plus tôt qu'elle te préférerait, Marius, et ne pas nous mettre à tous martel en tête, à Tistin, à toi, à moi, et se faire donner pour rien de si beaux conseils ! ce que je dirai ? qu'y faire à présent ? Là où est l'amour, le roi perd ses droits... Moi aussi, Mariette, té ! à ta place, je l'aurais mieux aimé que l'autre, ton Marius ! »

JEAN AICARD.

Dès l'entrée en guerre de la France, Jean Aicard mit sa plume au service du pays : d'une part, il chanta et magnifia les exploits accomplis par nos soldats et l'héroïsme quotidien des habitants ; mais aussi, il dénonça les pratiques barbares de l'ennemi et sa conception d'une guerre totale ne respectant aucun des idéaux de l'époque.

Sa production littéraire des années de guerre est considérable : poésie, prose, théâtre, articles, livres. Elle développe toute une réflexion philosophique établie sur les traditions chrétiennes de l'Occident opposées à l'athéisme allemand et vise au relèvement moral des populations accablées par le conflit et ses dramatiques conséquences sur les esprits.

Le poème publié ci-après développe ces idées.

LA MODERNE CROISADE ***Jean AICARD**

C'est la Croisade. Eh oui, qu'il croie ou non en toi,
 Christ, le monde moderne en ta tendresse a foi.
 D'un mot que tu jetas dans la terre féconde,
 L'arbre immense a jailli, dont l'ombre est douce au monde !
 Tous les penseurs, les plus libres, les plus hardis,
 Négateurs de ton ciel et de ses paradis,
 Souhaitent de les voir réalisés sur terre,
 Et c'est toi que Calas remercie en Voltaire !
 La Pensée affranchie est ta vassale encor ;
 Le meilleur d'elle est un denier de ton trésor ;
 L'altruisme, c'est ta charité sous un voile ;
 C'est pour avoir levé les yeux vers ton Étoile
 Que l'homme, avec des yeux mieux voyants, plus humains,
 Sait marcher plus heureux dans ses tristes chemins.
 Qu'il te confesse ou non, qu'importe ! et que t'importe,
 Si ta bonté de Dieu survit à la foi morte !
 Non, tu n'as pas maudit les hommes pour si peu :

* Poème publié d'après un périodique non identifié (voir la page détachée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361). Il en existe un manuscrit autographe, 5 feuillets extraits d'un cahier manifold paginés 14-18, ébauche (Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », chemise n° 354).

Le poème est aisément datable du mois de septembre 1914 puisque le pape Benoît XV a inauguré son pontificat le 3 de ce mois.

Tu restes l'éternel, qu'on t'appelle ou non Dieu.
 Tu ne recherches point, — tu nous l'as dit toi-même, —
 Les honneurs de ce monde, et, pourvu qu'on s'entr'aime
 Et que du Christ humain la terre ait hérité,
 Toi, Dieu, tu nous souris dans ton éternité !

Christ vivant ! l'Allemagne insulte à ton beau rêve !
 C'est pourquoi, tout armé, le monde se soulève :
 C'est la Croisade ! Eh oui, les peuples et les rois
 Se lèvent pour la croix de Rome, et pour la croix
 Que Genève dessine en rouge sur ses flammes,
 Et pour la croix secrète, immortelle en nos âmes !
 Ah ! vous usurpez Dieu, sire empereur, kaiser !
 Il ne parle qu'à vous ? et vous en êtes fier !
 Vous et Dieu, vous tenez sous votre pied le monde,
 Et l'incrédulité de la France est profonde,
 Et nous serons, par vous, pour cela, châtiés !
 Mais où voit-on, chez vous, nos bontés, nos pitiés ?
 Dieu n'est qu'avec ces dons éternels de sa grâce :
 Il vous fuit ; il vous juge ; il maudit votre race ;
 Vous avez beau prier, et, parlant en son nom,
 Confondre son tonnerre avec votre canon,
 Dieu, qui prend à merci les chrétiens que nous sommes,
 N'est qu'avec la justice et l'idéal des hommes.
 Empereur, qui priez sans ployer les genoux,
 Vous mentez ! Et le Christ vivant n'est qu'avec nous !

Germaines vils qui tirez sur les Croix de Genève,
 C'est au nom de l'amour que la France se lève !
 La France est devant vous la chrétienne sans peur.
 Le Quirinal, qui vous observe avec stupeur,
 Sent se confondre, en la même pitié des hommes,

Les deux cœurs, hier encor désunis, des deux Romes !
 Auprès d'un pape mort, Benoît XV, à genoux,
 Déjà saigne, à son tour, de sa pitié pour nous ;
 C'est Rome encor, là-bas, qui pleure en Roumanie ;
 Confucius, lointain, mais sage, vous renie ;
 Çakya-Mouni s'indigne, et les rajahs hindous
 Vous surveillent de loin avec leurs grands yeux doux ;
 Mahomet vous méprise, et l'Afrique immobile
 S'éveille à notre appel, toute, arabe et kabyle,
 Et — vous tombés — elle dira : « C'était écrit »,
 Car Mahomet sait rendre hommage à Jésus-Christ.
 Oui, c'est bien la Croisade et c'est la guerre sainte !
 L'Angleterre, dont les océans sont l'enceinte,
 Tient fixés ses yeux clairs sur vous, sombres géants,
 Et vous menace avec la voix des océans !
 Et le Tsar de Pologne et le Tsar de La Haye,
 Père des Slaves dont le nombre vous effraie,
 Le Tsar au bon cœur, pape et roi, Nicolas Deux,
 Qui compte vos hauts faits et les juge hideux,
 Nicolas II, que la douleur française touche,
 Contre ta force brute, Allemagne farouche,
 Brandit à l'horizon le glaive éblouissant
 Dont la poignée est une croix teinte de sang !

Allemands, vous avez contre vous la Pensée ;
 Toute l'humanité debout et courroucée
 A pris la croix, et Christ a dit : « Voici mon jour,
 Puisque la guerre unit mes peuples dans l'amour ! »

JEAN AICARD
de l'Académie française.

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Pages 60 et 75-79 : documents scannés par Dominique Amann et pris dans sa collection personnelle.

Pages 84, 85 et 91 : clichés Dominique Amann.

Page 90 : photographie appartenant à M. Marc Nicolas et publiée ici avec son aimable autorisation.